REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES » – RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piața Scînteii, 71341 Bucarest – Roumanie, B.P. 33 28, tél. 17.60.10, télex 11272

Rédacteur en chef: George G. POTRA
Rédaction: Ștefan GHEORGHIU *(maquette)*, Valentin F. MIHĂESCU, Elena MIHUȚ *(secrétariat)*, Șerban STATI
Version française assurée par: Anca CHRISTODORESCU, Anca COSĂCEANU Petre CRĂINICIANU, Micaela SLĂVESCU *(chef de version)*, Rodica-Maria VALTER

Sur la couverture:

ION ȘĂLIȘTEANU

Jeune fille aux fleurs (acrylique sur toile)

REVUE ROUMAINE 2

XLIe ANNÉE 1987

Sommaire

RADU VOINEA 3 Le Droit à l'avenir

PROSE

ILIE TĂNĂSACHE 6 Demande-moi tout ce que tu veux (roman, extrait)

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

ANTON DUMITRIU 42 Terra Mirabilis ou la rencontre avec la terre natale

ȘTEFAN PASCU 65 L'Idéologie des Lumières et la lutte pour l'unité nationale

DIALOGUE-CONTACTS

CHARLES M. CARLTON 73 **Parmi les Roumains je me sens chez moi** (interview accordée à Gh. I. FLORESCU)

GEORGE MUNTEAN 76 **Ouvrages soviétiques concernant la littérature roumaine**

LIVRES

Un essai philosophique sur le politique (Constanța Niță – 80)
Du modèle à la critique (Vladimir Udrescu – 81)
La Monographie d'une passion (Mihai Pelin – 84)
Restitutions significatives (Gheorghe Buluță – 85)
L'Impasse de la mémoire (Valentin F. Mihăescu – 86)
Nouvelles parutions (Mihai Schweffer – 88)

NOS COLLABORATEURS

Le Droit à l'avenir

Le droit à la paix, le droit à la vie, — droit fondamental de l'homme — est menacé, aujourd'hui plus que jamais par le sombre spectre de la guerre, susceptible de détruire l'humanité, tout ce que l'être humain a créé au cours de sa longue histoire. C'est pourquoi, sauvegarder la paix, arrêter la course aberrante aux armements, nucléaires en premier lieu, s'avère une question fondamentale, un impératif majeur de la contemporanéité, au nom du droit à l'avenir. Toutes les personnes de bonne foi sont conscientes de cette vérité vitale et parmi elles, tout particulièrement, les scientifiques, mieux à même de se rendre compte de l'éventail de conséquences néfastes qu'une guerre où l'on utiliserait les réalisations les plus nouvelles de la science et de la technologie pourrait engendrer. De nos jours, la relation entre la science *et la* paix *a acquis de nouvelles significations et de nouvelles dimensions, sans précédent dans l'histoire plus éloignée ou plus proche de la connaissance. A partir de cette perspective une dissociation de la science du domaine militaire s'impose comme on ne peut plus nécessaire, de façon à ce que les conquêtes et les créations de l'esprit humain servent les idéaux de progrès et de civilisation de tous les peuples.*

Sur l'initiative du président Nicolae Ceaușescu, personnalité politique de grand prestige du monde contemporain, infatigable combattant pour un monde meilleur et plus juste, pour le triomphe de la raison, la Roumanie a exprimé une fois encore le désir et la volonté de paix de son peuple, adoptant une position d'authentique et profonde valeur humaniste : à la proposition du président de notre pays, prise en discussion par les organes représentatifs de la démocratie socialiste, les citoyens de notre pays ont exprimé, à l'unanimité, dans le cadre du Référendum du 23 novembre 1986, la décision d'approuver la réduction unilatérale de 5% des dépenses militaires, des armements et effectifs des forces armées nationales, à commencer par l'année 1986 même. Et ceci, parce que nous sommes conscients que l'humanité n'a pas, aujourd'hui, besoin d'une réthorique sans couverture, mais justement de faits concrets lorsqu'il s'agit de son existence, de son avenir. Le Référendum de Roumanie a démontré, en cette Année Internationale de la Paix, la volonté unanime du peuple roumain de bonne entente et de collaboration sur notre planète.

Paraphrasant les paroles de Neil Armstrong, le premier Terrien à avoir foulé le sol de la Lune, on peut dire, si nous songeons à cet acte politique audacieux, que

cette réduction représente un petit pas dans la question du désarmement, mais aussi, en même temps, un grand pas pour l'humanité. Une réduction de 5% des dépenses militaires de la Roumanie ne représente, assurément, que bien peu, rapportée au chiffre astronomique du niveau de ces dépenses au plan mondial. Mais le geste en soi a une valeur politique et pratique immense, se constituant comme un appel à tous les pays de passer concrètement à la réduction des effectifs militaires et des armements, nucléaires en premier lieu.

Ici, en Roumanie, nous désirons édifier une société de la justice et de la liberté, une société de l'humanité, et ceci dans un monde à l'abri de toute menace d'une guerre nucléaire, car un véritable progrès ne saurait être réalisé que dans un climat de paix et de détente, de bonne entente et de coopération. Dans les conditions actuelles, la réalisation du désarmement suppose un effort soutenu, une longue persévérance contre des conceptions et des convictions qui, au long de l'histoire, se sont montrées des plus nocives. Et parmi elles, la conception en vertu de laquelle l'armement et la sécurité seraient équivalentes, conception que l'on rencontre dès l'antiquité et qui est exprimée par le fameux dicton: « si vis pacem para bellum ». La révolution scientifique et technique contemporaine prouve qu'une telle conception ne saurait avoir de justification théorique, qu'elle devient bien au contraire plus nocive que jamais. Ceci parce que, comme on ne le sait que trop, beaucoup des réalisations technologiques mises au service des armements sont aujourd'hui supérieures à celles qui sont mises au service du développement pacifique.

Aujourd'hui, plus que jamais dans le passé, la science est confrontée à de graves problèmes moraux; il est bon de rappeler, toutes les fois que nous en avons l'occasion, qu'en son temps Leonard de Vinci, se rendant compte des conséquences néfastes que l'utilisation du sous-marin qu'il avait imaginé pourraient avoir, a préféré « oublier » l'idée même de cette invention, à laquelle il tenait comme tout créateur tient à sa création. Et de nos jours aussi il a y des spécialistes dans le domaine de la génétique, par exemple, qui se demandent s'il est bon que les recherches continuent à progresser aussi longtemps qu'elles peuvent mener au perfectionnement de l'arme biologique. Et il n'y a pas peu de savants qui, ayant contribué à la réalisation de la bombe atomique, se sont fait remarquer par la suite dans les rangs des combattants pour la paix. Chaque année le nombre des scientifiques et des chercheurs qui considèrent la lutte active pour le désarmement et la paix comme étant l'expression essentielle de la vocation humaniste qui doit être celle de la science, augmente.

La responsabilité des scientifiques est prise aujourd'hui en discussion dans des conditions tout à fait différentes de celles, disons, qui existaient juste vers le milieu du siècle passé, lorsque la production des armements a été lancée sur une échelle industrielle. Maintenant que la science et la technique servent en une si grande mesure

l'industrie productrice d'armement, la responsabilité du savant, du chercheur, est, doit être, une dominante de toute son activité. La relation science-paix implique l'engagement conscient de tous les serviteurs de la science à la recherche des solutions les meilleures et les plus efficaces permettant de résoudre les questions que l'accomplissement de ce véritable impératif de l'histoire contemporaine implique — comme serait par exemple l'élimination de la guerre de la vie de l'humanité.

Les serviteurs de la science peuvent contribuer en grande mesure à l'analyse profonde des phénomènes et des processus qui ont dirigé l'évolution de l'humanité sur la voie de la destruction, des causes qui ont rendu et rendent possible la course aux armements, avec toutes ses conséquences extrêmement dangereuses pour la sécurité et l'indépendance de chaque peuple, pour l'existence même du monde entier. La participation des scientifiques roumains au Référendum du 23 novembre a été pour cette raison guidée par la science que, en optant pour la réduction des frais de guerre nous nous affirmons aux côtés de tous les citoyens de la Roumanie et nous prononçons pour le triomphe de la raison, qui a atteint par la science des cimes inespérées même par les générations du début de ce siècle. C'est de cette manière que nous entendons remplir un devoir humaniste essentiel, à l'égard du présent et de l'avenir que nous désirons tout naturellement être celui de la parfaite dignité humaine. La sauvegarde de tout le trésor de valeurs créé par l'humanité au cours de son histoire tourmentée, la sauvegarde de la vie même et l'assurance d'un avenir meilleur, plus beau et plus digne sont les arguments fondamentaux qui permettent à tous ceux qui déploient leur activité dans les domaines de la culture, de la science et de la technique de s'engager avec tout leur être à l'édification d'un monde où l'équilibre et l'harmonie exprimés par la relation science-paix soient le fondement assuré du progrès de chaque peuple, de toute l'humanité.

RADU VOINEA

Journaliste dont on rencontre souvent le nom dans les pages des quotidiens roumains à grand tirage, ILIE TĂNĂSACHE (né en 1931) a fait ses débuts dans le monde des lettres par les volumes de courts récits Derrière le pare-brise une jeune fille riait (1962). **Il publie des recueils de récits** (Le Temps parfait, 1967), Avant la dernière chute, 1969, Azor le vert, 1972, **etc.)** et **de reportages** (L'Altitude du courage, 1974, Dimanche, c'était mon jour des larmes, 1984), **mais aussi des romans:** Eaux sans rives (1967), Palmyra réclame un rendez-vous (1972), Demain, de tout cœur (1976), Le Sud des espérances (1979), Un menteur de plus (1985), Demande-moi tout ce que tu veux (1986, **roman ayant pour thème les chantiers du métro de Bucarest). En** 1984 **il a remporté le prix de l'Intervision pour le scénario du film TV** Le Lancement.

Ilie Tănăsache

DEMANDE-MOI TOUT CE QUE TU VEUX

(roman, extrait)

Le silence régnait dans le laboratoire. Le silence parfait, idéal, que rêvait l'ingénieur botaniste Dinu Stavăr toutes les fois qu'il contemplait au microscope le monde végétal fascinant. Il cherchait maintenant à déterminer le pourcentage d'humidité des feuilles d'un arbre qui se trouvait sur le tracé du tunnel qui allait abriter le métro. À ses côtés, la jeune fille au visage prématurément vieilli, peut-être d'avoir passé trop de temps dans cette pièce, s'employait au même travail.

Ils changeaient les lamelles en silence; parfois, un bruissement se faisait entendre — les feuillets qu'ils couvraient de notes, de chiffres, de longues colonnes de chiffres, peu révélatrices pour les yeux et l'esprit d'un profane . . .

— Il n'y a pas de doute, dit Stavăr, l'humidité est trop grande. Vos résultats?

— Je vais vérifier une dernière fois, afin d'être persuadée . . .

Il manœuvra lui aussi, encore une fois, son microscope. Mieux valait, en effet, vérifier encore une fois ... des feuilles ... des feuilles ...

« Rien de plus éphémère, et cependant rien de plus riche en vie que les feuilles dans le monde de la nature ... »

La voix du professeur, une personne d'une santé à toute épreuve, en apparence, mais miné par un mal incurable, impitoyable, résonnait encore à ses oreilles tandis qu'il se penchait de nouveau sur son microscope.

« Quelles feuilles étudiez-vous, étudiant Dinu Stavăr? »

« Une feuille caduque, monsieur le professeur. »

« Quelles autres formes de feuilles connaissez-vous? »

Il connaissait la réponse. Non seulement parce qu'il avait une excellente mémoire, mais aussi parce qu'il étudiait la botanique par plaisir, pas par hasard.

« Marcescentes, persistentes, sessiles, pétiolées, simples et composées de plusieurs folioles ... »

« Parfait ... Dis-moi maintenant quel est le rôle que joue la feuille dans la vie d'un arbre ou d'une plante ... »

Voyons, ils avaient longuement étudié l'assimilation chlorophyllienne, la respiration et la transpiration pendant les longues heures de travaux pratiques !

« Étudiant Stavăr, vous ne me plaisez pas. »

Les paroles, douces, pourtant, l'avaient cinglé au visage, comme autant de lanières.

« La feuille remplit aussi parfois d'autres fonctions ... »

« Changeant de forme et de structure. »

« C'est ça, c'est ça ... par exemple? ... »

« Des épines ... ou des vrilles ... ou des urnes pour capturer les insectes. Ce sont des feuilles métamorphosées ... »

« C'est bien, étudiant Stavăr, vous voyez que vous connaissiez la question. Il faut seulement toujours vous vérifier, faire un effort. Quelle espèce de feuille avez-vous dans votre microscope? »

« Une feuille de mélèze, monsieur. »

« *Larix decidue* ... Parlez-moi du bois de cet arbre aux feuilles caduques. »

« Il est dur, résistant. »

« Oui. »

« Utilisé pour les meubles, et dans les constructions. »

« On l'utilise pour les constructions, c'est vrai, mais c'est dommage, très dommage de transformer l'or en bêches ou de faire des poêles en platine, n'est-ce pas? »

« On extrait la térébenthine de sa résine. »

« Bien, très bien ..., mais vous pouviez me dire que la loi le protège ... »

Des feuilles, des feuilles ...

— Il y a certainement excès d'humidité, affirma de nouveau Dinu Stavăr, repoussant dans l'ombre et dans la paix la voix de son professeur,

passé depuis longtemps dans le monde des ombres et de la paix éternelle.

— Mes résultats concordent.

— Ce n'est pas bien, fit l'ingénieur en se levant. Ce n'est pas bien du tout...

— Il y a quelques jours à peine, nous nous plaignions du manque d'eau...

— De toutes façons, il faudra régler le débit...

— Devront-ils pomper davantage?

— Possible...

Le jeune fille voulut le consoler:

— Je ne pense pas que les mélèzes de marais aient à souffrir de cette humidité...

— Je le sais... Bien qu'ils aient été habitués, jusqu'à présent, à se contenter d'une ration modérée...

— Ils ne sauraient supporter un changement brusque sans danger.

L'ingénieur fouilla dans ses poches et en retira un agenda.

« Rien de plus éphémère et, pourtant, rien de plus rattaché à la vie que les feuilles... »

La dernière fois qu'il avait vu professeur, ce dernier était hospitalisé. Il avait toujours cette apparence de santé triomphante, aucun signe précurseur de mort ne pouvait être décelé sur son visage, et pourtant le verdict des médecins était impitoyable: quelques jours seulement!...

« Nous sommes de pauvres feuilles, ingénieur Stavăr. »

« Nécessaires pour l'assimilation chlorophyllienne, la respiration, la transpiration... »

« Des feuilles... des feuilles... »

Enfin, il trouva le numéro de téléphone qu'il cherchait dans son petit agenda couvert de noms et de chiffres. Il composa le numéro, attendit le signal d'appel.

« Des feuilles... des feuilles... »

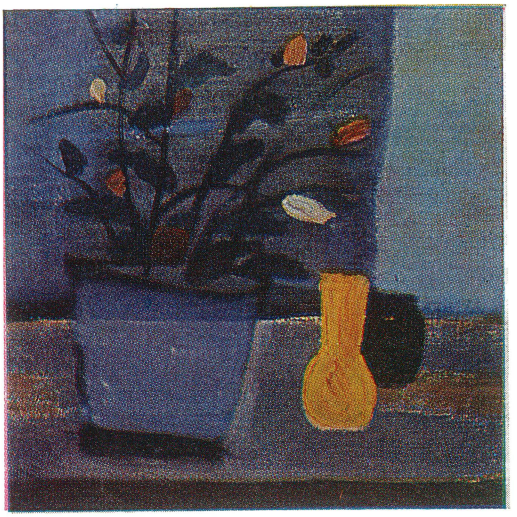
— Allo? Bonjour. Je voudrais parler au contremaître Pavel, s'il vous plaît. Vous dites? L'ingénieur Dinu Stavăr, du Jardin Botanique. Oui, j'attends... Allo, contremaître!... Ah! C'est l'ingénieur Valentin! Bonjour... Mais je voulais... Oui. Je comprends... Il sera longtemps absent?... Mmoui... Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond... Certainement... Bien sûr... Très bien, j'attendrai...

Il raccrocha.

— Mnoui... Il viendra... un ingénieur... Valentin... J'espère qu'il pourra nous aider.

Il s'assit de nouveau devant son microscope. Patiemment, méticuleusement, il grattait une parcelle de chaque feuille, la plaçait sur la lamelle en verre du microscope. Toutes, sans exception, le confrontaient au même résultat: un surplus d'humidité. Dans le silence du laboratoire, l'écoulement du temps était lui aussi comme l'écoulement d'une eau sans fin, mais qui s'en allait au loin pour toujours...

Ion Săliștеanu



ION SĂLIȘTEANU
Le Vase jaune (acrylique sur carton)

Au cours de trente années d'une riche expérience artistique, le peintre Ion Săliștеanu (né en 1929, à Pitești, département d'Argeș, lauréat du Prix « Ion Andreescu » de l'Académie roumaine, du Prix pour la peinture de l'Union des Artistes Plastiques de Roumanie, du Prix « Omaggio a Picasso », Rome, 1981 etc.) a situé ses œuvres dans une zone des interférences entre l'expression pure, libérée en apparence de toute motivation autre que l'impulsion subjective et une certaine condition traditionnelle de l'image qui part de la prémisse d'un modèle situé dans la réalité extérieure, mais une réalité à son tour filtrée à travers la subjectivité complexe de l'artiste. En essence, son geste ne part jamais tout à fait d'une certaine ordonnance spatiale qui « se souvienne » de l'organisation de l'espace réel, avec ses sens verticaux et horizontaux du déroulement (et dépourvu, en ce cas, de l'illusion de la profondeur), la mimésis se situant dans le squelette compositionnel, dans le type d'ordre proposé par l'image. Le modèle extérieur n'est jamais le sujet d'une imitation directe, il a plutôt une identité de « citation » culturelle, et entre dans la configuration de l'image avec un statut identique à celui des autres signes abstraits, des champs chromatiques et des tracés gestuels.

Certaines œuvres de Ion Săliștеanu accordent plus d'importance au motif, non pas dans le sens que l'imitation de la nature serait plus fidèle ou plus insistante, mais du fait du poids qu'il acquiert dans la complexité du discours plastique. L'élaboration au niveau du signe est tout aussi libre que son œuvre tout entière, située à mi-chemin entre l'évocation et le geste abstrait. Cependant, au niveau de la signification, c'est le motif qui devient le centre du discours. Par conséquent, le motif en arrive maintenant à opérer aussi sur l'organisation visuelle, imposant le thème à l'organisation de la surface, au rythme des gestes qui convergent ou se défont tout autour, à l'état affectif — et donc à l'harmonie chromatique. D'autre part, le peintre choisit dans le répertoire de la réalité les objets dont la forme (ou le conglomérat de formes) convienne en une plus grande mesure aux rythmes et

ION SĂLIȘTEANU
Contraste en orange (acrylique sur carton)

aux types d'harmonies chromatiques propres. Par exemple, certaines natures mortes partent de groupes de fleurs à longue tige (qui soulignent le sens vertical) mais richement pourvues de feuilles (prétexte pour une rapide gesticulation graphique) et aux corolles impérieusement charnelles, ouvertes et radiales, ou constituées d'agglomérations de pétales, si bien que les traits refont, par touches brèves chargées d'une matière brillante, le modèle simplifié de la fleur.

À leur tour, les paysages développent, à partir des masses chromatiques semi-abstraites, la géographie d'états intensément subjectifs. D'amples ouvertures horizontales, aux zones parcelées d'une géométrie à peine perceptible, ou des agglomérations verticales de champs matériellement vaguement définis, implique le spectateur dans des espaces d'une identité étonnamment attachante.

Alliant des formes épurées de tout détail individuel, presque « génériques », mais qui n'atteignent jamais à la rigidité du concept, à des gestes qui ne nomment pas, mais déchargent instantanément une impulsion motrice venue d'une jubilation devant la réalité ou d'une aspiration au calme, le peintre obtient la participation intense du spectateur, auquel est suggéré un type d'émotion dont il devra chercher seul les causes. Usant de moyens différents, assimilant l'expérience culturelle des dernières décennies de l'aventure du signe et de la figure, Ion Sălișteanu retrouve la force émotionnelle de ces « chansons grises » ou « l'indécis et le précis se joignent » par lesquels les symbolistes annonçaient les grandes tribulations de la forme dans les arts de ce siècle.

ALEXANDRA TITU

ION SĂLIȘTEANU
Automne (acrylique sur toile)

ION SĂLIȘTEANU
La Table blanche (acrylique sur toile)

C'est ainsi que Valentin les trouva, penchés sur leurs microscopes, leurs interminables colonnes de chiffres tracés sur leurs carnets à leur droite, perdus dans ce silence dévorateur. Il venait à peine de se tirer d'un duel avec ses éternels partenaires de . . . l'opposition: Nichiţică et Răduică. Ces deux-là l'avaient accroché juste au moment où il quittait le vestiaire, vêtu de ses habits de ville, car il ne pouvait tout de même pas se rendre au Jardin Botanique en bleu de travail portant les traces de la boue des tunnels.

— Camarade ingénieur, ça ne va pas comme ça !

— Et moi, je refuse d'endosser la moindre responsabilité, compléta Răduică.

— Tais-toi donc, voyons !

— Voyons, Nichiţică, dis vite ce que tu as à dire, je suis pressé . . .

— Tu entends, Răduică? Et nous, nous ne nous pressons pas? . . .

— J'entends, mais je . . .

— Tais-toi ! Il s'agit du tube métallique d'aération, camarade ingénieur.

— Que lui arrive-t-il?

— Ben, il est arrivé, justement.

— Vous ne voudriez pas que je vous apprenne comment il faut le monter.

— Non, ça pas, mais les supports?

— Eh bien ! les supports? demanda aussi Răduică.

Nichiţică expliqua enfin:

— C'etait le constructeur qui devait les monter, s'pas? . . . On devait les trouver dans la construction, s'pas?

— Et ils n'y sont pas?

— Il en manque deux des vingt-quatre qu'il fallait.

— Ils ont dû être brisés.

— Ben oui, c'est ce qui s'est passé.

— Vous le voyez bien?

— Voir quoi? bondit Răduică. Nous n'avons pas les conditions nécessaires pour effectuer le montage, voilà ! Est-ce clair? Et si nous ne les avons pas, comment veut-on que nous fassions notre métier?

— Voyons, les gars, faites venir un soudeur, il vous arrangera cela, le temps de dire ouf ! Pourquoi en faire une affaire d'État?

— Le constructeur doit faire son travail comme il faut.

Valentin reconnaissait qu'ils avaient raison, en théorie, en théorie du moins, mais ce qui l'irritait c'était le ton coléreux qu'ils adoptaient. De telles bagatelles, il y en avait des quantités, il fallait y remédier sans tant d'histoires, à quoi bon ces irritations qui causaient un tort aux nerfs, aux corps, à leur capacité de travail.

— Très bien, j'en parlerai au soudeur.

— Quand cela ! le somma Nichiţică.

— Maintenant même.

Il avait fait venir Grigore, lui avait expliqué de quoi il s'agissait, ce dernier avait compris, s'était mis au travail. Mais les deux autres n'avaient pas bougé.

— Qu'y a-t-il encore?

— Mais... le procès-verbal...

— Quel procès-verbal, camarade Nichiţică?

L'homme tira un papier de sa poche.

— Signez là... que tout est la faute des supports, et ça y est...

— Ça y est... quoi?

— Ben... sinon...

— Sinon, quoi?

— Sinon, nous prendrons la voie hiérarchique...

— Nous remonterons jusqu'au camarade directeur...

— Oui? Voyons, que dois-je signer?

Valentin prit le papier, le déchira en quatre et le rendit à Nichiţică.

— Camarade Valentin!

— Camarade Nichiţică, pour qui me prenez-vous?

— Moi, je ne vous prends pour rien! Je n'ai pas eu de supports, je n'ai pas travaillé!...

— Les tubes que vous deviez monter, les avez-vous apportés à pied d'œuvre?

— Non, mais...

— Apportez-les! Et si après que vous les aurez apportés... je répète: *après*, vos supports ne sont pas prêts, je vous signe dix procès-verbaux, pas un seul, est-ce clair?

— Allons, Răduică... Hé! si le contremaître Marin était là!...

Ils s'en étaient allés en bougonnant, le laissant là, encore secoué d'un accès de rage. Comment diable le contremaître Marin s'y prenait-il pour avoir raison d'eux? Leur grattait-il la nuque? Leur chatouillait-il la plante des pieds? Il fallait absolument qu'il posât la question au contremaître Pavel. Ou à Crina? En voilà une bonne! Crina, écoute-moi donc, dis-moi, donc, ton père, quel genre d'homme est-il? Lorsqu'il rit, tournant la tête à droite ou à gauche, réussit-il à hypnotiser ces deux cocos-là, ou bien leur donne-t-il des tranquillisants? Et ainsi de suite. Mais non, il devait continuer à être ferme, à leur tenir la dragée haute, il ne devait pas se laisser avoir par un Nichiţică ou par un Răduică, sinon toute son autorité était perdue...

Il se rendit à pied au Jardin Botanique. Il sentait le besoin de se rafraîchir l'esprit. La ville, la rue — un vacarme incessant qui l'intégrait sur-le-champ. L'automne ne semblait pas vouloir déposer les armes. Beaucoup d'arbres conservaient encore leurs feuilles, l'herbe verte était encore gonflée de sève. La rosée matinale faisait son office.

À un carrefour, une Dacia blanche, brillante, avait heurté un tramway; elle lui était entré dedans par *derrière*, mais le chauffeur, furieux, accusait le conducteur:

— A-t-on idée de freiner comme un fou!

— A-t-on idée de rouler comme un fou!

— Ne m'insulte pas . . . je . . .
— Ne m'insulte pas non plus . . .
— Parle poliment !
— Toi aussi, parle poliment !

Les badauds s'amusaient, commentaient. Jusqu'à la venue de l'agent de police. Celui-ci vit ce qu'il devait voir, puis fit signe au conducteur de partir.

— Voyons ! . . . Est-ce possible ? . . . Je . . . Le chauffeur s'en prenait maintenant à l'agent de police.

Mais ce dernier était imperturbable :

— Pourquoi n'avez-vous pas respecté la distance obligée ?
— Pourquoi a-t-il freiné si brutalement ?
— Répondez à ma question.
— Heu ! . . .
— Vous avez votre assurance ?
— Oui.
— Eh bien, allez prendre votre ticket pour réparations ! . . .

Le chauffeur remit péniblement en marche sa belle voiture stupidement amochée . . . Valentin continua son chemin jusqu'au Jardin Botanique. Lorsqu'il y entra, ce qui le frappa en premier lieu, ce fut le calme, le silence reposant et vert.

Le silence de la forêt.

De la forêt qui bruit aussi longtemps qu'elle vit, à chaque instant, comme la mer, comme l'eau qui coule. Et dans laquelle on se sent pourtant tellement serein, si loin du monde déchaîné . . . Un pivert s'en prenait au tronc d'un gros arbre noueux, dont en sentait vibrer la fibre puissante sous l'écorce gercée. Comme on était bien là, loin de Nichiţică et des chauffeurs écervelés.

— Le camarade ?

Il se retourna. C'était le garde. Comment avait-il deviné qu'il n'était pas un simple promeneur ? Ah ! Sans doute les heures de promenade étaient-elles passées . . .

— Je vais chez le camarade ingénieur Dinu Stavăr.
— Ah bon ! au laboratoire . . .

Le garde se gratta la nuque. Il n'avait pas l'aspect d'un paresseux, mais le visage d'une personne rusée, astucieuse.

— Eh, bien, allez droit devant et la première à droite. C'est simple, quoi ?
— C'est simple.
— Au-dessus de la porte, c'est marqué : laboratoire.
— Encore plus simple . . .
— Je viens de vous le dire . . .
— C'est vrai.

Le bâtiment ne payait pas de mine. Pourtant la plaque était belle, des lettres rouges se détachant sur fond noir. Il frappa, et n'obtenant pas de réponse, il fit tourner la poignée, poussa la porte et pénètra dans un hall vide. Effectivement, personne n'aurait pu lui répondre. Au milieu de la pièce

trônaient un seau plein d'eau, un balai et une serpilière. Une femme de service fit son apparition.

— Qui cherchez-vous?

— Le camarade ingénieur Dinu Stavăr.

— Ah ! bon ! . . . Suivez-moi ! . . .

La femme avait une démarche balancée de canard. Combien de mètres carrés de plancher avait-elle bien dû laver dans sa vie? . . . Elle frappa discrètement à une porte, l'entrebâilla, passa la tête:

— Camarade ingénieur !

— Qu'y a-t-il, Maria?

— Y a un camarade qui demande après vous . . .

— Faites-le entrer.

— Entrez, camarade !

Ils déambulèrent côte à côte le long du tuyau d'adduction qui montait la pente.

— Vous avez trop d'eau? demanda Valentin.

— Les vérifications faites au laboratoire sont péremptoires.

— Nous allons réduire le débit.

— Est-ce possible?

— Il doit y avoir ici un robinet de distribution.

— Oui... je ne sais si c'est de celui-là qu'il s'agit, mais il y a un robinet. Le contremaître Pavel en personne l'a vérifié.

— Parfait ! . . . Ce qu'il fait est toujours bien fait.

— Comment va-t-il?

Valentin respira profondément. Il aimait l'air qui l'entourait, sa fraîcheur agréable.

— Mieux ! mais il garde encore le lit.

— C'est sérieux, alors . . .?

— Refroidissement du degré zéro . . . Ou plutôt, une grippe.

— Je n'ai pas entendu parler de ce degré, dans le cas des grippes . . .

— Je ne pense pas qu'il existe ! répondit Valentin en riant.

Il se sentait à l'aise, détendu. Il embrassait du regard le monde végétal qui l'entourait. Tout était pur, inattendu, des arbres de formes étranges.

— Savez-vous depuis quand je ne suis plus venu dans ce Jardin?

— Depuis quand?

— J'avais sept ans. J'étais pionnier, on venait de m'accorder la cravate rouge . . . Et j'ai juré alors de ne plus y mettre les pieds.

— Vous dites? !

— Hé ! Il y avait une de nos maîtresses . . . Ou un guide d'ici, de chez vous, peut-être . . . Elle nous farcissait la cervelle avec des noms latins, et nous épelions encore nos lettres, vous vous rendez compte comme cela nous fascinait, et j'ai décidé, alors, que je n'y reviendrai plus.

— C'était une personne plus âgée?

— Oui . . . Avec des bouclettes jaunes qui me semblaient très ridicules . . .

— C'étaient une de . . . nos collaboratrices . . . retraitée . . .

Valentin ne sembla pas vibrer à ces explications, ce qui obligea Dinu à ajouter:

— À la belle saison nous engageons parfois quelques auxiliaires...

— La dame aux bouclettes était sans doute un professeur de latin à la retraite?

— Non.

Dinu Stavăr se baissa pour ramasser une petite branche morte qui venait de tomber, et la jeta sur un petit tas près de la rigole:

— C'était une des botanistes les plus douées que nous ayons eu...

— Oh!

— Une mémoire extraordinaire, une capacité de synthèse exceptionnelle, mais...

— Mais?

— Aucun talent... pédagogique. Ses communications étaient des modèles de précision, d'information, de concision et de distinction...

— On ne peut pas avoir tous les talents à la fois... conclut Valentin.

— Bien sûr.

— Je m'excuse... je jugeais avec mon esprit d'enfant.

— Ça arrive... Les pages qu'elle a consacrées aux fleurs sont un enchantement... Je vous les recommande chaleureusement.

— Je vous remercie.

Valentin se sentait effectivement mal à l'aise. La vie ne cessait de vous dispenser ses enseignements, même après les longues années qui s'étaient écoulées depuis les événements passés ici-même, pendant l'enfance.

— Vit-elle encore?

— Non.

— Mnnoui...

Ils remontèrent la pente en silence, péniblement. Péniblement, parce que la terre, recouverte d'une herbe abondante, était ameublie, parfois même franchement molle.

— Une fois, à un symposium, quelque part à l'étranger, un certain monsieur, qui s'occupait davantage de politique, que de botanique, a négligé sciemment, méchamment même dirais-je, la partie la plus précieuse de notre flore dans sa communication concernant les fleurs de la Terre. J'y étais, avec la... Dame aux bouclettes, comment croyez-vous qu'elle a réagi?

— Je l'ignore.

— Elle l'a appelé à la barre, en accusé, tout simplement. C'est-à-dire, au vu et au su de tous... Et elle s'est mis à lui poser des questions:

« Monsieur untel a-t-il entendu parler de la fleur untelle? »

« Bien sûr! »

« Sait-il où elle pousse? »

« En tel et tel endroit. »

« Monsieur untel n'est pas suffisamment informé. La fleur en question pousse, en grande quantité, aussi en Roumanie. Mais avez-vous entendu parler aussi de la fleur untelle? »

« Il en a parlé, dans sa communication. »

« Sait-il où elle pousse? »

« Dans tel ou tel continent ou pays. »

Et le monsieur en question omet à nouveau la Roumanie.

« Monsieur untel a des informations lacunaires. C'est regrettable, très regrettable. La fleur dont il s'agit se trouve abondamment en Roumanie. Les exemplaires en sont très beaux. »

Monsieur Untel tente de se justifier, mais la Dame aux bouclettes lui coupe la parole avec un sourire séduisant:

« Nous vous attendons en Roumanie, cher Monsieur, à l'aéroport, les bras pleins des fleurs que vous avez négligées dans votre communication scientifique . . . lacunaire. »

Valentin se mordait les lèvres d'avoir évoqué ce souvenir, depuis longtemps enfoui dans un coin de sa mémoire.

Ils montaient en silence la pente devenue abrupte et il songeait que l'ingénieur botaniste l'avait aussi mis en accusation, l'avait ensuite tout simplement exécuté sans le bénéfice de circonstances atténuantes. Et pas moyen de protester ! Son interlocuteur avait évoqué un moment quelconque de la vie de la Dame aux bouclettes, il ne doutait pas un seul instant que les choses ne se soient passées ainsi, mais les allusions qu'il y avait senties étaient si transparentes qu'il se sentait tout honteux de sa propre sottise.

Ils atteignirent, tout haletants, le sommet de la colline où se trouvait le bout terminal du tuyau d'adduction, dont une partie se perdait sous terre. L'autre, munie d'un robinet, descendait la pente qu'ils venaient de monter. Valentin se pencha vers le robinet.

— Voilà le robinet de distribution.

— C'est le contremaître Pavel qui l'a apporté, tout monté.

— Bien sûr, c'est normal. Voulez-vous vous pencher un peu . . .

Pas une goutte d'eau ne suintait au coussinet. Un bon travail, soigné. À l'intérieur des parois froides du métal on entendait l'eau sussurer.

— Si vous le tournez vers la droite, vous réduisez le débit.

La circonférence du robinet était aussi grande que le fond d'une casserole.

— En tournant vers la gauche, vous l'augmentez.

Dinu Stavăr simula, de la main, les mouvements énoncés.

— C'est comme pour les robinets habituels !

— Pourquoi vous en étonnez-vous? Notre monde est une somme de gestes que nous répétons jusqu'à la mort.

Ils se trouvaient à la limite de l'empire végétal. Des arbres nains, certains couverts de feuilles rouges, charnues, superbes dans le crépuscule automnal, d'autres couverts d'aiguilles pareilles à celles des pins, répandant une odeur forte de résine.

— Alors, nous réduisons de combien?

Dinu Stavăr tira de sa proche son petit carnet couvert de chiffres et dit:

— Pas plus d'un quart de tour.

— Parfait.

— Mais non, laissez-moi faire.

Le robinet neuf sans doute, ne pouvait être tourné sans effort. Mais les mains du botaniste étaient vigoureuses.

— Si je savais que c'était aussi simple, je ne vous aurai pas dérangé.

— Pour moi, cela en valait la peine ! . . . Plus . . . la leçon.

— Quelle leçon?

— . . L'histoire du symposium.

— Mais . . .

— Voyez-vous, je pense que les hommes . . . que nous sommes très pressés. On redescend?

— Si vous voulez . . .

— Pas seulement les enfants... Les grandes personnes aussi. Il nous arrive quelque chose et, sur-le-champ, nous tentons de cataloguer l'événement comme ci ou comme ça.

— Besoin d'ordre, sans doute !

— L'ordre, c'est ici qu'on le trouve !

Il indiqua d'un geste de la main la nature environnante.

— La vie nous semble plus commode lorsqu'elle est fichée, annotée, rangée dans de petits tiroirs. Ne le pensez-vous pas?

— Ne l'est-elle pas?

— Peut-être. Mais que d'injustices ne commettons-nous pas, surtout quand il s'agit de la vie des hommes, les dispersant le plus souvent à tort et à travers dans les tiroirs !

— Cela peut arriver, mais . . .

— Voyons, il n'y a aucune raison de chercher des justifications. Qu'ai-je fait, moi, le gosse, avec la personne qui, il est vrai, me bombardait de noms latins auxquels je n'entendais rien. Je m'en suis pris aux bouclettes jaunes, je les ai enfermées dans un tiroir, les tirant de là toutes les fois que je voulais raconter une bonne histoire. Au-delà des apparences, j'apprends maintenant qu'il s'agissait d'une personne merveilleuse, qu'elle avait aimé les fleurs avec passion et leur avait consacré des pages admirables. . . . Savez-vous?

Le botaniste se tourna vers Valentin.

— Après tout ce que vous venez de me dire, je suis presque sûr que les bouclettes lui allaient très bien, n'est-ce pas?

— Hum ! . . . Nous, on s'y était habitué ! . . .

— Un autre . . . petit tiroir, hein?

— Peut-être, répondit évasivement Dinu Stavăr.

Il se pencha à la racine d'un arbuste. Un mince fil d'eau coulait à travers la petite rigole soigneusement creusée, afin de ne pas abîmer le tapis d'herbe.

— Eh bien ! demanda Valentin.

— Je pense que ça va comme ça. Nous le saurons mieux demain, après avoir interrogé les feuilles.

— L'idée ne m'en serait pas venue.

— Laquelle?

— D'interroger les feuilles.

Dinu Stavăr se défendit d'un sourire.

— Chaque métier a ses serrures et ses . . . passe-partout !

Ce fut au tour de Valentin de rire.

— Pourquoi riez-vous?

— Eh bien . . . l'idée d'un passe-partout . . .

L'autre leva un regard amusé.

— Chez nous, au métro, il y a un type . . un original ! On l'appelle Naé Passe-partout.

— Ah ! Serait-il . . .

Et le botaniste fit un geste éloquent.

— Il l'a été . . . Maintenant, il s'est assagi . . .

— Jeune? Vieux?

— Encore jeune, je pense.

— Quand a-t-il eu le temps d'apprendre ce . . . métier.

— La guigne: un père poursuivi par toutes les polices du monde.

— Une guigne, en effet . . .

— Mais maintenant, c'est bien fini. Je parle de Naé. Le surnom lui est resté, il le conserve comme une punition ou comme un avertissement, mais les serrures ne l'intéressent plus.

— Il a bien raison.

— Dans quel tiroir rangez-vous cet homme?

— S'il en est revenu, comme vous le disiez? . . .

— Il en est revenu, bien sûr, du moins autant qu'on puisse en être sûr . . .

— Alors, sa place est dans le tiroir des personnes comme il faut . . .

— Mnoui !

Ils firent encore quelques pas.

— J'aime bien votre métaphore du petit tiroir, dit Valentin.

— Hé ! Nous y sommes aussi rangés quelque part . . .

— Vous croyez qu'elle m'a plu parce que je m'y suis vu aussi?

— Je n'ai pas dit cela, mais il n'en est pas moins vrai que nous aimons parfois les choses qui paraissent nous convenir à nous-mêmes.

— Je n'y avais vraiment pas songé ! . . .

Dinu Stavăr ramassa une autre branche morte et la reposa au bord de la rigole.

— Certaines associations . . . vous viennent ainsi . . . lors des échanges d'idées.

— Si quelque chose s'est amassé en nous, n'est-ce pas?

— Maisoui, c'est une condition . . . Le contremaître Pavel, par exemple, m'a semblé une personne que la vie à enrichi d'une expérience considérable.

— C'est ce qu'il vous a semblé? Vous avez bien raison . . .

— Une expérience qu'il sait exprimer . . .

— Tous n'ont pas ce don !

— C'est vrai que c'est un don . . . J'ai un collègue qui écrit admirablement ce qu'il pense, chaque parole est à sa place, comme le faisait aussi la

ION SALIŞTEANU
Icare (acrylique sur toile)

ION SĂLIŞTEANU
Ana, la femme de maître Manole (acrylique sur toile)

Dame aux bouclettes, mais s'il doit parler, il s'embrouille, estropie les mots, se répète, reprend tout dès le début, en un mot peut tuer une idée, l'enterrer définitivement en cinq minutes.

— Il devrait être averti de ce danger.

— Il l'a été.

— Eh bien?

— Il ne renonce pas à parler justement parce qu'il sent qu'il a quelque chose à dire. De plus, il nous demande chaque fois s'il n'a pas été plus clair, et nous lui répondons honnêtement que non, il s'attriste, promet de se taire, mais une bagatelle, une imprécision, l'exposé d'une personne moins calée que lui. lui fait oublier, et il récidive...

— Dommage...

— Oui, c'est dommage...

Ils étaient arrivés au bout de l'allée. On commençait à y sentir la respiration chaude et bruyante de la ville.

— Camarade Stavăr, je dois partir.

— Nous vous remercions.

— Ça ne vaut même pas la peine d'en parler. Si vous avez encore le moindre ennui...

— Pour ce qui est du débit, nous nous débrouillerons... à droite, à gauche...

— Vous pouvez toujours m'appeler au téléphone... Tout s'arrange...

Valentin aspira une dernière fois goulument l'air frais du jardin et s'en alla, emportant avec lui à travers la ville bourdonnante, l'odeur revigorante de la forêt...

Pas un objet inutile, voilà comment pouvait être définie la simplicité avec laquelle l'appartement de Sanda était meublé. Les bibelots eux-mêmes avaient un rôle strictement fonctionnnel: une poupée tenait dans sa main une lampe électrique en forme de lanterne, une géode servait de support au calendrier et les deux pantoufles de porcelaine unies par un anneau-poignée, recelaient les dés du tric-trac. Propreté, hygiène, espace. Dans un coin de la salle de séjour — le petit lit de Marian. À la vue de Crina, l'enfant sourit, entra en alerte; il s'accrocha aux barreaux, se souleva, fit mine de retomber, se releva. Sanda le couvait d'un œil attendri. Crina, ravie, lui donna le jouet qu'elle avait apporté — un cheval d'un rouge vif, de la grandeur d'une pêche, et sa joie ne connut plus de bornes.

— Comme je suis contente que tu sois venue ! Mais enlève donc ton pardessus.

— Ces pantalons te vont très bien !

— Je me les suis faits moi-même !

— Où as-tu trouvé ce dessin moderne, lumineux?

Le chemisier de Sanda était en effet une réussite. Il lui donnait un petit air habillé, coquet, de très bon goût.

— Je l'ai eu pour rien !... Voyons, accroche donc ton pardessus au porte-manteau.

Crina revint. Ses regards s'attardaient sur les objets autour d'elle.

— C'est donc cela ... ton empire.

— C'est cela.

— Et lui est votre « empereur » ! ...

Elle désignait Marian. Le gosse étudiait attentivement, sérieusement et méticuleusement, le cheval rouge. Il demanda soudain:

— Le zeval ! ... Le zeval ! ... i'vole?

— Il vole !

Il avait de grands yeux noirs, très sérieux. Ni les yeux de Sanda, ni ceux de Costache. Crina s'en étonna.

— Ce sont les yeux d'une tante de Costache, expliqua Sanda.

— Tiens ! C'est drôle, ça !

Marian tentait de voler avec le cheval rouge, mais celui-ci était soit trop fatigué, soit ...

— Allez, mon zeval ! ...

Les yeux jaunes du cheval le considéraient d'un air médusé:

— Vole, mon zeval ! ...

Il ne le brusquait pas. Il ne le pressait pas. Il le priait avec patience, avec confiance. N'était-ce pas un cheval des contes ...?

— Où l'as-tu déniché? demanda Sanda.

— N'est-il pas marrant?

— C'est bien pour cette raison que je l'aurai acheté, moi aussi ... un cheval rouge, ça ne court pas les rues ! ...

— Celui qui l'a fait n'a pas d'enfant, ou pas de goût du tout ...

— Ou bien il a travaillé avec ce qu'il avait sous la main. Avec ce qu'on lui a donnée.

— Allons, mon petit zeval, vole ! ne cessait de prier Marian.

— J'étais une gosse, maman m'avait acheté une girafe moitié bleue à pois rouges, moitié rouge à pois bleus. Quand mon père l'a vue, il a d'abord éclaté de rire, puis il a regardé l'étiquette de la boite, il se demandait quelle coopérative pouvait bien fabriquer en série de tels monstres et il y est allé pour les prier de ne plus se moquer des jouets. Que penses-tu qu'on lui a répondu?

— Ils ont toujours une réponse toute prête ! ...

— Eh bien ! Ils se sont sentis offensés, et ont dit à papa: « C'est la cote du tissu par trimestre pour girafes que nous avons reçue, c'est avec ça que nous avons travaillé. Soyez heureux que nous ne les ayons pas fabriquées en ... osier. »

— Quels incapables !

— Oui et non ... Cette habitude du « Débrouille-toi » produit parfois de drôles de choses ...

— Y vole?

— Y vole, Marian, y vole ! ... Mais seulement la nuit ...

— La nuit ze vole avec lui ...

— Une autre fois ... Cette nuit tu le laisseras se reposer ...

— Oui? ...

— Il semble t'avoir acceptée, fit Sanda, réjouie.

— Tu veux dire que nous nous sommes acceptés réciproquement ! Tu avais raison: il ressemble comme deux gouttes d'eau à ton mari. Sauf les yeux...

— Je te l'avais bien dit.

— Ton mari n'est pas encore rentré.

— Lorsqu'il est fatigué de ses bétons, il songe aussi à rentrer...

Elle ouvrit un petit meuble et en tira quelques vêtements pour Marian. Minuscules, en couleurs claires.

— J'ai une idée... Tu m'aides à baigner Marian, je le couche, puis nous pourrons causer tranquillement... mais tu es peut-être fatiguée?

— Je t'aiderai avec plaisir... Dis-moi ce que je dois faire.

— Pas grand-chose. J'apporte la chaise, le baquet. Toi, va chercher un grand pot dans la cuisine, puis va dans la salle de bain et rapporte-le plein d'eau chaude.

— Brûlante?

— Mais non ! Je ne veux pas l'échauder.

Elles rirent gaîment.

— Je parie que tu ne sais pas contrôler la température de l'eau...

— Ben... non...

Sanda retroussa sa manche jusqu'au-dessus du coude et indiqua la place où la peau, plus fine, était le plus sensible.

— Tu plonges le bras comme cela dans l'eau et si ça ne te brûle pas, l'eau est bonne.

Crina s'en alla vers la salle de bain tandis que Sanda lui demandait:

— Tu n'as pas de petits frères ou sœurs?

— Non. Et pas de grands non plus.

— Nous sommes cinq. Moi j'étais la cadette.

— C'est agréable d'avoir beaucoup de frères, n'est-ce pas?

— Très agréable. Nous nous sommes fraternellement passé la rougeole, les oreillons, la scarlatine, la coqueluche. Il n'a pas été nécessaire d'aller les chercher chez les voisins.

— Vous vous êtes passés aussi d'autres choses?

— Bien sûr ! Les vêtements, surtout... Comme je faisais partie des grands, j'étais avantagée: je les recevais tout neufs, et je les portais jusqu'à les faire craquer... Avec les leçons c'était plus difficile...

— Comment cela?

— Est-ce que tu crois que c'est commode de faire le professeur à la maison pour plus petit que soi?

— Je me le figure aisément !

— Je les faisais tous asseoir autour de la table, maman et papa y compris, j'étais très méchante.

— Sévère, peut-être.

— Non, méchante. Celui qui ne faisait pas ses leçons était puni.

— Tu ne les rossais tout de même pas?

— Non. Je les privais de récréation.

— Les malheureux !

— C'est moi qui suis malheureuse !

— Pourquoi toi?

— Parce que tu as oublié d'apporter l'eau.

— Tu es impossible... Je m'efforce d'en régler la température, et toi...

Crina apporta l'eau, la versa dans le baquet de plastique, translucide à force d'être propre. Sanda y plongea les doigts et acquiesça.

— C'est bien. Apporte encore autant. Même température.

— Tu veux lui apprendre à nager?

— Il aime qu'il y ait beaucoup d'eau. Que veux-tu, les mioches aussi ont leurs caprices. Quand disais-tu que ta mère allait rentrer?

— Dans deux semaines.

— Les habits, le savon, les serviettes et la poudre de talc furent étalés sur le canapé.

— Où peut-elle bien être maintenant?

— J'espère qu'elle est descendu des nuages...

— J'aimerais... Oui, je crois que j'aimerais bien voler...

— Sur tes jambes, à terre, ce n'est pas mal non plus...

— As-tu jamais volé?

— Le zeval, y vole ! Le zeval, y vole ! psalmodiait Marian.

— Oui, j'ai pris l'avion jusqu'à Baia Mare.

— Et alors?

— Rien d'extraordinaire. À l'allée il y avait du brouillard, des nuages, je n'ai rien pu voir. C'était même laid et bruyant. Au retour, il a fait beau.

— Tu vois bien?

— Du soleil, un ciel bleu — au-dessus de nous, et au-dessous, les montagnes, les plaines, des trains, des rivières... L'avion ne se balançait même pas, il flottait seulement dans la lumière éclatante d'en haut...

— Je voudrais tant voler aussi...

— Eh bien ! Prends l'avion jusqu'à Timișoara, ou jusqu'à Baia Mare.

— Je le ferai. Je l'ai dit, d'ailleurs, à Costache.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a ri, mais il sait que je le désire beaucoup et je suis persuadée qu'il rentrera un soir avec des billets d'avion...

Le gosse sent que l'instant du spectacle qui se répète chaque soir est venu. Il s'agite, se réjouit, bat des mains, trépigne.

— Tu vois? Il comprend tout.

Crina n'était pas persuadée que le gosse, cette poignée de vie en perpétuel mouvement, comprenait ce qui se passait. Pour lui tout était jeu, un jeu sans fin, et sommeil, chevaux volant, oiseaux merveilleux aux couleurs éclatantes. Sanda le plongea dans l'eau. Son visage était transfiguré, il était pareil à celui qu'elle avait, à la fabrique de béton, lorsqu'elle parlait tendrement à Costache de la crèche, du jardin d'enfant, de ce bonheur extraordinaire, unique, qu'ils avaient de l'élever eux-mêmes, de ne laisser à per-

sonne d'autre le soin de s'occuper de lui. Sanda dit à Crina sans se retourner, tout occupée de son . . . « duel » avec Marian.

— Prépare la serviette.

La jeune fille apporta une serviette verte.

— Non, pas celle-là . . . La grande, là . . . Tiens-la ouverte, des deux mains, je vais te le donner.

Maintenant qu'on en avait fini avec le savon, Marian semblait s'endormir. Ses mouvements étaient plus lents, alanguis . . .

— Ah ! Le marchand de sable est arrivé !

La jeune fille l'enveloppa gauchement dans la serviette. Elle ne le serra pas entre ses bras de peur de lui faire mal.

— Appuie sa tête contre ton épaule, dit Sanda, tandis qu'elle sortait avec le baquet pour verser l'eau.

Elle revient très vite, apporte la chaise, reprend son trésor enveloppé dans la serviette. Les paupières sont lourdes de sommeil.

— Mais non, mon chéri, ce n'est pas fini.

Elle l'étend sur le canapé, lui fait faire un peu de gymnastique, le poudre, l'habille.

— Vite, le bonnet, là, sur la chaise, il va s'endormir, le paresseux.

— Sans rien manger?

— C'est fait. Allons, trésor, tiens la tête droite. Un instant seulement . . . Comme ça ! . . . Allez, hop !

Le petit murmure quelque chose. Ses paupières de plomb s'abaissent. Il les relève toujours plus difficilement, elles retombent . . .

— Tu me raconteras demain tout ce que tu veux . . . Allons, au dodo.

— Il a déjà fermé les yeux.

— Je t'ai bien dit qu'il allait dormir.

— Parlons bas !

— Ce n'est pas nécessaire. Il dort comme une souche. Allons, maman va te coucher, ici, près du cheval qui vole . . . Le cheval que tantine a apporté . . .

Elle recouvre d'un geste habile l'enfant endormi. Ses menottes lasses semblent chercher quelque chose, trouvent le cheval et s'immobilisent, se reposent. Le bébé commence son marathon de repos, après le bain, près du cheval rouge aux yeux jaunes . . .

— Il est si sage . . . si gentil . . . Voilà, maman va éteindre la lumière. C'est ça . . . Allons dans la cuisine, Crina.

Là aussi, il n'y a que le strict nécessaire, très propre. Sanda allume un feu de la cuisinière et le murmure de la petite flamme bleue ressemble à une eau bien sage, en perpétuel mouvement.

— Tu bois un café?

— Oui, avec plaisir.

— Moi, je viens d'en boire un. Lorsque Costache sera là, nous dînerons. Tu le bois comment? Mais pourqui tant de questions? Prépare-le à ton goût. La casserole est là, et voilà le café. Que cherches-tu?

— Le sucre.

— Juste sous ton nez.

L'eau chantait dans la casserole. Sanda se laissa tomber sur une chaise. Fatiguée, satisfaite, sereine.

— Qui prend soin de Marian quand tu travailles?

— Une voisine . . . Une personne très comme il faut . . . seule.

Elle ramasse des miettes imaginaires sur la toile cirée nette et brillante, ordonne les petites serviettes en papier sur leur support. Gestes de femme, devenus des réflexes. Crina éteint la flamme, le café est prêt.

— Une tasse, je te prie. . .

— Dans le buffet . . . Là, à droite . . .

La jeune fille choisit une tasse blanche, délicatement décorée de « ne m'oubliez pas ». Elle s'assied à son tour, prend une gorgée de café. La boisson envahit son palais, épandant son arôme . . .

— Si tu veux, allume une cigarette.

— Et l'enfant?

— J'ai fermé la porte.

La jeune fille retourne dans le hall, et revient avec son sac, des cigarettes, un briquet. Elle en offre à Sanda, mais cette dernière refuse. La bonne odeur de café se répand dans la pièce.

— Tu es fatiguée, n'est-ce pas?

— Plutôt, reconnaît Sanda.

Et elle ajoute rapidement.

— Pourtant, il y a tant à faire quand je rentre, Mais . . .

— Mais quoi?

— Mieux veut être fatiguée que dans une mauvaise passe.

— Que veux-tu dire?

— Eh bien, je t'ai raconté dans quel état je me trouvais quand le contremaître Pavel m'a obligé à porter un bleu jaune . . .

— Tu passais par une mauvaise passe?

— Très mauvaise . . . je venais de me disputer avec mon ami . . . Il avait une habitude . . .

Elle saisit une cure-dent, joue avec, trace des cercles invisibles sur la toile cirée.

— Il mettait dans son café — il en buvait trois tasses au moins par jour — des clous de girofle.

— Que c'est étrange ! . . .

— N'est-ce pas?

— C'est à cause de cela que vous vous êtes disputés?

— Mais non, voyons . . .

— En fait, je parlais pour ne rien dire . . .

— Maintenant, que tout est une affaire du passé, j'y pense comme à un voyage, et à un compagnon d'occasion pour un bref trajet . . .

— Passager . . .

— Bien plus ! Qui n'a existé que pour être oublié ! . . .

— Tu ne te contredis pas ?

— Pourquoi ? Parce que j'en parle ?

— Tout juste...

— Que je m'en sois souvenu ne veut rien dire.

— Tu es le mieux placée pour le savoir.

— Ce qui est certain, c'est que certaines choses, vécues, deviennent, le temps aidant, tristes et ridicules. Est-ce vrai?

— Peut-être... Peut-être aussi que ce qui est triste et ridicule, ne s'est pas réalisé comme tu le désirais, à l'époque.

— J'ai l'impression que tu n'es pas loin de la vérité. Comment as-tu fait?

— Sans le vouloir...

Sanda ne cessait de dessiner des cercles sur la toile cirée:

— Alors, en effet, j'étais pleine d'espoirs.

— Tu le dis avec une nuance de regret !...

— Ah non ! Cette fois-ci, tu te trompes. Je n'ai aucune raison de le regretter. Mais, vois-tu, cette expérience fait partie de ma vie. Que cela m'ait plu ou pas ...

— C'est le trajet que vous avez parcouru ensemble.

— Tout juste.

— Mais lui, ne nourrissait-il aucun espoir?

— Non. Tu le comprendras. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— De quoi, alors?

— Je pense: pourquoi les gens ont-ils parfois recours à des gestes inutiles?

— Peut-être parce que, dans une circonstance donnée, il ne leur reste rien d'autre à faire...

— Ce que tu dis m'a tout l'air d'une excuse.

— Ce ne serait pas la seule...

— Oui... nous ne manquons pas d'excuses. À y bien penser, cette histoire ne méritait même pas d'être déterrée.

— Parce qu'elle est laide.

— Oui, en premier lieu.

— Et si c'était un beau souvenir?

— Un souvenir, quelle importance? Le présent est tout. Et pour moi, le présent, c'est Marian, c'est Costache.

— C'est suffisant, n'est-ce pas?

— Plus que suffisant, répondit Sanda avec une rire léger. Cependant, je crois que nous vivrions plus facilement si nous ne compliquions pas tant les choses.

— D'accord. Pourtant, il y a chez toi, quelque chose qui m'intrigue.

Sanda leva la tête et jeta à Crina un regard aigu.

— Tu es une personne décidée. C'est du moins ce que je suppose.

— Alors?

— Je te crois capable d'éviter les complications.

— Et alors?

— Comment se fait-il que cette histoire... ait eu lieu?

— Je suis femme, moi aussi, Crina...

La voix de Sanda contenait-elle une reproche, ou bien simplement une intonation de défense? Elle continua sur le même ton.

— C'est curieux, je n'aurais jamais pensé que je pourrais jamais en parler le sourire aux lèvres.

— Il y a beaucoup de choses auxquelles on ne pense pas.

— Ça, c'est bien vrai...

Elle continua à dessiner des cercles avec le cure-dent, des cercles que le ciré ne retenait pas.

— Je me rendais bien compte que quelque chose ne tournait pas rond, mais je ne savais pas quoi. Je tâtonnais...

— L'aimais-tu?

— Je le pense, oui... Alors... Tu me crois?

Elle n'attendit pas la réponse de Crina:

— Cela a duré jusqu'à un certain jour... Un de nos amis voulait fêter son anniversaire ou qui sait quel autre événement, personne ne m'en avait parlé, mais je l'avais appris par hasard — les gens mentent de plus en plus mal et finissent par se couper — et je m'étonnais tristement de voir mon ami qui cherchait un moyen pour se faufiler et y aller seul.

— Pourquoi cela?

— C'est ce que je me demandais. Mais tu sais ce qui se passe: plus on pense à une chose, plus on s'embrouilles dans les suppositions et en fin de compte on n'aboutit à rien. Tu comprends?

— Je comprends.

— Mais écoute la suite... Afin de m'assurer que je ne me trompais pas, je lui dis à un moment donné que je le regrettais beaucoup mais que je ne serai probablement pas libre ce jour-là... Que quelque chose réclamait ma présence au travail... J'ai senti combien il s'en réjouissait... comme soudain allégé d'un lourd fardeau... Bien que... Bien qu'il ne cessât de continuer à jouer le rôle de la personne ennuyée, obligée de se sacrifier pour satisfaire à qui sait quelle corvée... Et plus il se donnait la peine de bien jouer la comédie, plus il la jouait mal... J'avais le cœur serré... Il voulait à tout prix que je trouve une solution, pour pouvoir l'accompagner, disait-il, mais je savais qu'il mentait effrontément.

— Que c'était laid de sa part!

— Le diable voulut qu'il recommençât ses jérémiades le jour même de la fête. Eh bien! Que penses-tu que je lui ai répondu?

— Ce que tu lui avais dis jusqu'alors, n'est-ce pas?

Sanda releva une mèche de cheveux tombée sur son front.

— Non. J'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai dit: Ça y est, j'ai tout arrangé pour être libre. J'y vais aussi.

Crina prit une gorgée de café.

— À dire vrai, je ne m'y attendais pas!...

— Lui non plus!

— Il en est demeuré bleu, sans doute!

— Stupéfait! Figé!

Sanda dessina un nouveau cercle en appuyant plus fortement et le cure-dents se brisa. Il en prit un autre.

— Et c'est comme cela que tout a pris fin!

La jeune fille éteignit sa cigarette et vida le cendrier dans la poubelle.

— Pourquoi crois-tu qu'il... s'est conduit ainsi?

Sanda haussa les épaules:

— Je suppose qu'il ne voulait pas me « présenter » à tous ses amis... Ou qu'il avait d'autres prétentions, qui sait?...

Elle prit le briquet de Crina et le fit tourner entre ses doigts.

— Oui, je crois que c'est ça... Moi, il me voyait surtout le soir... Chez lui, chez moi... Nous ne sommes jamais allés ensemble au théâtre, au cinéma, au grand jour, on ne nous a jamais vus dans la rue...

Elle conclut, philosophiquement:

— Qu'y faire? Y en a qui sont moins vos amis que vous n'êtes les leurs.

— C'est-à-dire qu'ils ont de plus grandes... prétentions?

— Peut-être... Et je pense qu'il n'est pas mauvais d'avoir... des prétentions.

— Je crois que tu as raison. Mais...

Crina tenta d'exprimer aussi clairement que possible les pensées qu'elle portait en elle depuis longtemps:

— Une fois... Quelqu'un... Qui, ça n'a pas d'importance... m'a dit que j'avais une opinion bien trop bonne de moi-même.

— Je ne vois pas le rapport.

— Il y a un rapport. Il me disait en d'autres mots que je « visais » trop haut.

— Est-ce mal?

La jeune fille pesait ses mots:

— Ce n'est pas mal, naturellement... Mais il ne faut pas trop se détacher de la réalité...

— Tu en as une manière de parler !... fit Sanda, étonnée...

— Je m'efforce d'être claire, et toi...

— Moi, quoi?

— Laisse tomber... Que puis-je te dire? Je pense que les gens doivent viser beaucoup et haut, mais dans les limites du possible...

— Je l'ai bien dit que tu as une manière de parler...

— Attends, je vais être plus claire. Que tu te proposes de monter sur l'Himalaya, c'est bien, mais ne te proposes pas de le faire en chariot, car quoi que tu fasses, c'est impossible.

— Maintenant, j'ai compris.

— C'est normal...

— Ce que tu viens de dire, tu y crois, n'est-ce pas?

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre car un faible gémissement se fit entendre à travers la porte fermée. Sanda se leva d'un bond et courut auprès de Marian. Elle n'y resta que quelques instants et revint le visage éclairé d'un bonheur ineffable:

— Figure-toi, c'est un moustique qui l'a piqué...

Elle reprit sa place. Et recommença à dessiner des cercles sur la toile cirée.

— Oui, c'est ça... Les gens devraient être plus honnêtes les uns avec les autres, n'est-ce pas?

— Bien entendu...

— Il y a assez de gens de rien... Et d'autres... As-tu faim?

— Non, pourquoi?

— Si tu veux, nous pouvons dîner toutes les deux.

— Mais non, attendons Costache.

— Très bien... Sais-tu, Crina... J'ai une cousine. Tu es une belle fille.

— Hé!

— Tu le sais bien! Mais, ne te fâche pas de ce que je te dis, ma cousine, elle est super. Je ne connais pas de femme plus belle... Honnêtement, bien que tu puisses m'en vouloir.

— Pourquoi t'en vouloir?

— Elle est terriblement belle. Et elle a un métier à sa mesure: elle invente des modèles de tapis. Couleurs, fleurs, dessins géométriques...

— Hé, oui...!

— Cette fille, elle allait sur ses trente ans et ne trouvait personne pour fonder un foyer.

— Impossible!...

— Mais si! Des hommes tournaient autour d'elle, en veux-tu, en voilà. Mariés et non mariés. Ils accouraient en foule pour mordre au fruit.

— Pour cela seulement?

— Oui, pour cela! Il y en a un qui le lui a même dit avec cette insolence sans pareil qui est le propre des hommes: ...«Pas si sot de t'épouser! J'ai pas le temps de faire le chien de garde!»

— Quel idiot!

— Ma cousine leur tapait sur les doigts, elle, c'est un mari qu'elle voulait, ce n'est pas une pute. Si bien que, je l'ai dit, elle avait compté ses trente ans et commençait à paniquer. Enfin elle a fait la connaissance, chez nous, d'un camarade de travail, un technicien, Portase. Tu en a entendu parler?

— Non.

— Ben oui. Marian venait juste de naître, nous avions organisé une petite fête. Portase, qui avait près de quarante ans était passé par une sacrée expérience, il n'est ni beau ni laid et, ce jour-là, pourquoi allonger la sauce, ils ont dansé deux fois ensemble et tout suite après, ils se sont barrés.

— Comment cela!

— Comme je te le dis! Le reste, c'est ma cousine, Atena qu'elle s'appelle, qui me l'a raconté.

«On déambulait dans les rues, on marchait, marchait, les jambes me faisaient mal, et je lui dis soudain: — Dis donc, tu veux qu'on fasse l'inventaire de Bucarest?»

Lui:

— Que veux-tu qu'on fasse?

— Que tu m'invite chez toi ou que tu t'invites chez moi.

— C'est comme ça que les autres ont procédé?

— Comme ça.

— Et toi?

— Moi, je leur ai tourné le dos et je suis rentrée chez moi, pour me coucher et pleurer tout mon soûl, pleurer comme une sotte, jusqu'à en avoir les yeux gonflés comme des oignons.

— Pourquoi pleurer?

— Parce que vous êtes tous des . . . parce que tous . . .

— Allez, viens jusqu'à ce lampadaire.

Là, il s'est placé juste en pleine lumière.

— Ecoute, Atena, moi, je m'appelle Gheorghe, tu peux m'appeller Gigi, ai-je l'air de m'importe qui, ici, sous cette lumière, quasiment en plein jour?

— Je ne sais pas . . .

— Suis-je un peu plus beau que le diable, hein?

— Et alors?

— Écoute, ma belle, moi j'ai été marié, j'avais une femme aussi belle que toi, je pense, on avait aussi une gosse de huit ans, tout allait bien jusqu'au jour où elle m'a dit: « Gigi, c'est fini, moi je m'en vais, toi, tu es un brave homme, je ne puis rien te reprocher, mais moi je m'en vais, et j'emmène la petite, je suis sûre que tu seras assez généreux pour me la laisser, n'est-ce pas? »

— Elle ne pouvait pas faire une telle chose !

— Elle l'a faite !

— D'un jour à l'autre?

— D'où veux-tu que je sache? Qui peut pénétrer dans les profondeurs des âmes?

— Nous devrions pouvoir le faire !

— Tu as peut-être raison.

— Tu avais quelque chose à te reprocher?

— Je l'aimais, Atena. J'aime ma gosse. Et j'avais confiance en elle. Est-ce peu?

— Je n'en sais rien.

— Que veux-tu dire?

— Que je n'en sais rien. J'ai entendu dire qu'il faut lutter pour défendre son amour.

— Combattre comme si on était au front?

— Si je savais?

— Je ne pense pas qu'on ait besoin de combattre quand on s'aime.

— Pourquoi ça?

— Parce que ceux qui s'aiment sont dans la même tranchée.

— J'aimerais pouvoir le croire.

— Moi aussi.

— Et elle t'a vraiment dit cela, un jour, à l'improviste?

— Exactement comme je te l'ai dit: « Gigi, ça y est, je m'en vais, tu seras assez généreux pour me laisser l'enfant . . . je suis sûre que tu me le laisseras. »

— Et tu le lui as laissé?

— La terre s'ouvrait sous mes pieds, mais c'est ce que j'ai fait !

Atena s'est collée contre lui.

— Gigi, avec moi, je te prie de ne pas être généreux, je veux dire que jamais, jamais, si qui sait quelle folie me prend, jamais, tu ne dises oui, même si je t'en supplie à genoux, même si je m'arrache les cheveux. Et je te prie encore quelque chose, Gigi.

— Demande-moi tout ce que tu veux !

— Donne-moi des enfants. Deux, trois, combien tu veux. Et qu'ils soient autant les miens que les tiens. Tu promets?

— Il y a encore quelque chose, Atena.

— Dis-le.

— Je porte une blessure. Je . . .

— Tais-toi . . . Si je ne puis t'aider à la guérir, c'est que je ne vaux rien, et qu'il me faudrait mieux attendre la vieillesse sans plus penser à rien d'autre. Il nous faut nous mettre en route avec un brin de confiance en nous comme tu le disais tout-à-l'heure, et je suis très heureuse que tu penses de même. C'est tout. Est-ce peu?

— Pour moi, c'est tout. »

— Eh bien, Crina, que penses-tu qui s'est passé il y a un mois?

— Ils se sont mariés, n'est-ce pas?

— Oui, bien entendu. Ils ont une fillette. Mais non, c'est autre chose que je voulais te dire. Il y a un mois son ancienne femme se pointe, avec la gosse, toutes deux vêtues selon le plus récent journal de modes, — elle avait épousé un type qui n'est pas d'ici, de chez nous. Elle dit: « Qu'arrive-t-il à Gigi, où se trouve-t-il, il n'habite plus à son ancienne adresse et la petite veut le voir, c'est pour cela que je suis venue en Roumanie. »

— Gigi s'est remarié.

Elle en est restée bouche bée.

— Remarié? Avec qui?

— Avec ma cousine.

— Celle qui est si belle?

— Oui. (Je n'ai pas pu voir si elle en était heureuse ou triste.) Il a refait sa vie, que veux-tu.

— Bien sûr. Elle dit encore: « Puis-je lui passer un coup de fil de chez toi? » « Pourquoi pas? » C'était un peu la même heure, vers le soir. Enfin, le soleil ne s'était pas encore couché. « Gigi, c'est moi, je suis rentrée au pays pour quelques jours avec la petite, elle veut te voir, peux-tu nous donner rendez-vous maintenant? » Ils ont convenu de l'heure. Le reste, c'est ma cousine qui me l'a raconté. Elle est aussi allée au rendez-vous, pour voir la gosse. La petite dès qu'elle l'a vu, lui a sauté au cou, lui a dit qu'elle voulait se promener seule avec lui, au moins pendant

une heure, qu'ils allaient revenir au même endroit, et ils sont partis. Toute la rue, toute la terre leur appartenait. Ils gambadaient, se réjouissaient, et étaient heureux, il n'y a pas de paroles pour décrire leur bonheur . . . Toutes deux, nous nous sommes regardées, stupéfaites.

— Avez-vous des gosses? m'a-t-elle demandé.

— Une fillette aussi.

— Comment se fait-il que vous vous soyiez mariés?

— Comme ça . . .

— Il te bat?

— Plaît-il?

— Je pensais . . . après ce qui s'est passé entre nous ! . . .

— C'est un brave homme.

— Oui, c'est un brave homme.

— Qu'est-ce qui t'a attirée?

— J'ai trouvé chez lui ce que je n'ai pas trouvé chez d'autres.

— Les autres, que voulaient-ils?

— Une seule chose . . .

— Pour moi, c'était pareil. Il y a beaucoup de sots au monde. Tu peux me croire sur parole.

— Il y en a, en vérité. Et toi, ça va?

— Bien . . . Très bien . . . Seulement . . . la petite . . .

— La petite?

— Nous en parlons souvent, comme si nous parlions de la nôtre.

Elle m'a longuement regardée.

— Tu es belle, Atena, et tu es bonne. Il eût été dommage que vous ne vous soyiez pas rencontrés ! . . .

— Tu parlais de la petite.

— Oui. Mon mari se nomme Harold.

— Je ne le savais pas.

— Elle ne veut pas l'appeler papa.

— Mnoui . . .

— Et pas Harold, non plus.

— Comment, alors?

— Gigi . . .

— Pauvre gosse !

— Pourquoi pauvre, ma chère? Parce qu'il lui achèterait la lune s'il le pouvait, il a de quoi ! . . . Et elle? Gigi par ci, Gigi par là . . . Elle est entêtée et ingrate.

— Elle regrette son père.

— Je n'y puis rien.

Elle s'est assombrie, mais n'a pas pleuré.

— Et tu dis que vous parlez sans cesse de la gosse?

— Oui.

— De moi aussi?

— Jamais.

— Impossible ! . . .

— Personne ne nous l'a interdit, mais c'est comme ça . . .

Elle a tiré de son sac un bâton de rouge fameux, Coty, et une poudrière, Coty aussi, elle s'est refait le museau et m'a dit:

— Harold demande parfois des nouvelles de Gigi.

— C'est naturel.

— Pourquoi, naturel?

— Si la gosse ne cesse de l'appeler ainsi . . .

— Mnoui . . . C'est pour cela, peut-être . . . Je n'y avais pas pensé . . .

— Peut-être pourrais-tu nous laisser la petite en été pendant les vacances . . .

— Ah ! non . . . non !

— Pourquoi?

— Certainement pas . . . Harold, je pense . . . serait fâché, il n'est déjà pas content de s'entendre appeler Gigi . . .

— Oui, mais Gigi l'aime beaucoup.

— Je sais. La petite le sent. Tu as bien vu comme elle lui a sauté au cou !?

— Elle grandira, ça lui passera . . .

— Elle pourra t'en vouloir, plus tard . . .

— Elle peut m'en vouloir . . . je n'en demeure pas moins sa mère.

— Et Gigi son père, en dépit de tout.

Ce fut tout. Gigi revenait avec la petite, qui était au neuvième ciel.

— Tu lui fais perdre la tête, lui a reproché son ex-femme.

— C'est elle qui me l'a fait perdre.

— Gigi était heureux, et moi, Sanda, — je l'étais aussi, mais d'une joie qui me mettait en garde, une sorte de signal avertisseur qui me disait: Atena, prends garde que ta fillette ne connaisse jamais ce genre d'instants de bonheur, des instans volés. Pense seulement à ce qui se passera dans le cœur de cette enfant ravie lorsque sonnera l'heure de se séparer. Atena, si tu as pitié de toi . . . Si tu ne veux pas que tous les gloutons t'entourent à nouveau, pour goûter à toi une fois et s'en aller, satisfaits . . . Si tu aimes cet homme qui a déjà été blessé une fois, durement, si durement qu'il n'a eu ni le faiblesse, ni le temps de devenir une bête féroce, si votre fille vous tient à cœur, plus que tout, — et c'est ce qui est juste ! — alors, Atena, n'oublie jamais ce que tu as vu aujourd'hui. N'oublie pas et veille, afin que vous ne vous écartiez ni l'un ni l'autre, du chemin droit, et pur, et beau . . .

Sanda brisa aussi le second cure-dents en dessinant ses cercles sur la toile cirée.

— Ah ! voilà le maître qui rentre ! dit Sanda en se levant pour ouvrir. Reste là, ce sera une surprise.

Il faisait bon dans la cuisine, tout imprégnée des arômes du café. Dans le vestibule, la voix de Costache résonnait, qui faisait les présentations:

— Le camarade ingénieur Valentin, ma femme.

Le visage de Crina refléta tour à tour la perplexité, l'incompréhension, l'ironie.

— Voyons, Costache, tu peux être ridicule si cela te rend heureux . . .

— Cela me rend heureux, oui . . . Il m'a ramené en voiture, comme un pacha . . .

— C'était sur mon chemin, se justifiait Valentin.

— Sanda, l'interrompit Costache, puis-je te demander quelque chose?

— Demande-moi tout ce que tu veux.

— J'ai une faim de loup.

— Très bien.

— Le camarade ingénieur aussi.

— Encore mieux.

— Où il y a à manger pour deux, il y en a pour trois, n'est-ce pas?

— Et même pour quatre ! fit Sanda, malicieuse. Et maintenant, à mon tour de te demander . . .

— Demande-moi tout ce que tu veux.

— Très bien. Je retiens la formule . . . Pendant que je vais coucher Marian dans notre chambre, passez tous deux dans la cuisine.

— Une petite tsouïca passera aussi.

— Je suis au volant, dit Valentin.

— Bah ! ce sera symbolique.

— Voyons Costache, allez-y, ne me crée pas plus de difficultés qu'il n'en faut . . . J'ai assez de cinglés à diriger . . . là, dans cette nef des fous où je travaille.

Elle se trouvait dans la voiture de Valentin, sur le siège près du conducteur. La Dacia roulait silencieusement sur les rues presque désertes de la ville. Les pinceaux des phares caressaient pendant quelques secondes les murs des maisons, les troncs gercés des arbres, l'asphalte noir, muet. En haut, le ciel, auréolé des lumières de la grande agglomération urbaine. En bas, la ville de pierre, se reposait.

— Je pouvais m'attendre à n'importe quoi, mais pas à te rencontrer chez des gens comme Costache !

Elle se taisait. Les lumières du bord la reposaient. Le ronronnement calme du moteur aussi. Sage, sans arrêts. Et la tiédeur agréable, qui rappelait l'été, le soleil brûlant sur les paupières.

— Tu connais Sanda depuis longtemps?

— Oh ! Oui !

— Depuis quand?

— Depuis . . . que tu m'as envoyé à la fabrique de béton.

— C'est-à-dire, depuis que je t'ai priée d'y aller . . .

— Oui, tu m'as priée . . .

— À la manière dont vous causiez, vous sembliez des amies d'enfance.

Étonnée, Crina tourna la tête vers lui. Son profil était éclairé par les lumières du bord. Le nez un peu trop fort, le menton volontaire. Fer-

meté, entêtement? Les deux sans doute. Regardez-le, d'ailleurs, immobile au volant. Non, il n'est pas crispé, il est simplement préoccupé par ce qu'il fait, il s'impose de ne rien laisser lui échapper des surprises de la rue.

Les hommes, c'est comme ça ! Elle ajouta, cependant:

— En fait, je pense que tu as raison. C'est comme si je la connaissais depuis très, très longtemps.

— Elle se débrouille bien là, à la fabrique de béton.

— J'ai pu le constater, moi aussi.

Valentin s'engagea prudemment dans un croisement de rues qui ne comportait pas les signes de circulation accoutumés. La voiture se soumettait sans protester, il conduisait avec plaisir, à la fois attentif et très à son aise.

— Tu étais sur le point de partir quand je suis arrivé?

— J'y étais depuis quelques heures.

— Seigneur ! Et vous sembliez avoir encore tant de choses à vous raconter . . . De quoi pouviez-vous donc parler . . .

— Si tu étais femme, tu le saurais.

— Justement, je ne le suis pas.

— Je te crois, si c'est toi qui me le dis . . .

Son esprit est alerte, sa langue acérée, se dit Valentin, changeons de style.

— Je suppose que vous avez passé vos connaissances au peigne fin.

Crina répondit exactement sur le même ton; dégagée, de manière à ce que la curiosité ne perçât pas derrière les paroles, une curiosité que l'on considère habituellement l'apanage des femmes.

— Oui, les hommes surtout!

— Ils le méritaient, les pauvres?

Elle attendit un instant avant de répliquer. Une réplique ambiguë qui supposât le doute. C'était un jeu, mais ce ne l'était pas tout à fait.

— Pas trop . . . mais . . .

De nouveau une pause voulue, à laquelle Valentin ne résista pas:

— Mais?

— Faute de mieux.

Ils se retrouvèrent soudain à un carrefour où le sémaphore fonctionnait encore à cette heure de la nuit.

Il était onze heures, et la plupart des feux aux croisements moins importants, étaient éteints, jouissaient d'un repos bien mérité. Feu rouge. Sur le passage clouté, devant eux, une femme pressée poussait une voiturette d'enfant. L'apparition inattendue, insolite même, eût été encore plus étrange si le gosse se fût mis à brailler. Le passage au vert se fit sans passer par le jaune. Le moteur ronronna doucement.

— Pauvres hommes ! . . . reprit Valentin.

Crina accepta la provocation.

— Sanda est d'avis qu'il y en a assez qui soient . . .

— Désagréables?

— Mettons désagréables ! . . .

ION SĂLIȘTEANU
La Géométrie cachée de l'hiver (acrylique sur toile)

ION SĂLIȘTEANU
Lumière torride (acrylique sur toile)

ION SĂLIŞTEANU
Portrait (acrylique sur toile)

ION SĂLIȘTEANU
Pulsation (acrylique sur toile)

— Telle que je la connais, cette parole est un peu trop . . . douce sur ses lèvres . . .

— Peut-être, quoique . . .

Un coup de volant habile, il avait évité un trou.

— Elle est très sensible.

— Sanda?

— Pourquoi ce ton de surprise?

— Les chauffeurs . . . certains d'entre eux, du moins, . . . en parlent comme d'un . . . hussard. Elle les mène à la baguette.

— Peut-être a-t-elle raison de les trouver . . .

— Désagréables? . . . suggéra-t-il.

— Et pourtant . . . elle n'a dit qu'une de ses cousines nourrissaient d'autres opinions sur la question.

— Sur les hommes?

— Naturellement.

— Gentille, la cousine.

— Gentille? Elle m'a dit qu'elle était très, très belle.

— Nous devrions faire la connaissance de nos . . . protectrices.

— Elle est mariée . . .

— Elle a certainement dû dégotter un Alain Delon, plus les trésors de qui sait quel magnat des . . . carottes déshydratées.

La jeune fille éclata de rire.

— Mais non, son mari est un peu plus beau que le diable, c'est du moins ce qu'il dit, lui.

— Tout juste ce qu'il vous faut !

Ah ! Il attaque ! C'est évident: à la première occasion ils sortent leurs griffes. Écoutez-le donc: Tout juste ce qu'il vous faut ! Il nous fourre toutes dans le même panier . . .

— Tu en sais des choses sur notre compte !. . . .

— Quand je me laisserai pousser la barbe j'en saurai davantage.

Ah ! C'était donc ça !

— Alors qu'attends-tu pour le faire?

— Je le ferai. Et aussi des moustaches de cosaque ! . . .

— Tu battras le record du ridicule, j'en suis persuadée !

— D'acord, mais je défends ainsi mes chances, n'est-ce pas?

La jeune fille accepta le jeu:

— Je vois que l'histoire te préoccupe?

— Est-ce ton cousin ou ton oncle?

— Quelle bonne mémoire tu as?

— Après tout ce vous avez pu dire sur notre compte . . .

— En voilà un fat !

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Je ne te le dirai pas, prends à droite, je te prie !

— Dis-le, ou je tourne à gauche.

— Si tu veux.

Il changea de vitesse, alluma son clignotant, tourna à droite. Voilà bien les filles, pensait-il, quand elles jouent les obstinées il n'y a plus rien à faire . . .

— Une autre fois, fit-il, dis-moi à temps quand je dois tourner. Un reproche.

— Voilà, c'est fait. Première à gauche.

Valentin serra vers le milieu de la rue pour obéir à son injonction. La rue, bordée de tilleuls, semblait amicale.

— . . . vois-tu, dit Crina. Cette cousine de Sanda a épousé un type des plus normaux, avec lequel elle s'entend parfaitement.

— Bien que, belle comme elle l'était, elle eût pu choisir, avoir des prétentions.

— Eh bien, justement, elle n'en avait pas.

— L'oiseau rare ! fit-il, insinuant.

— Hé ! les choses sont un peu plus compliquées . . .

— Je croyais que pour vous, les belles, au contraire . . .

— Tu crois beaucoup de choses, ce soir . . .

— Cet homme-là, dont tu parles, fit Valentin, voulant atténuer les choses, est sans doute normal en apparence, mais il doit recéler une force quelconque, extraordinaire, qui l'a émue, a parlé à son cœur . . .

— Tu as raison . . . Il était passé par une expérience qui aurait dû le détruire.

— Une femme?

— Oui, et très belle aussi.

— Je m'étonne qu'i ait trouvé la force de s'élever au-dessus de la vague.

— D'autres ne l'ont pas eu.

La jeune fille se colla sur son siège. Elle continua:

— D'autres trouvent vite de quoi se consoler.

— L'observation est valable aussi pour les femmes, n'est-ce pas?

— Bien sûr ! Tu ne crois pas?

Valentin tourna à gauche. Les phares de la voiture éclairèrent soudain les grandes vitres d'une ancienne maison peinte en brique. Une maison des contes, à moitié enfouie en terre de vieillesse, aspirée là par qui sait quelles forces.

— Je n'aimerais pas y habiter, dit-il.

— Pourquoi?

— La nuit n'importe qui éclaire la maison, qu'on le veuille ou non.

— Et alors?

— Je ne sais pas . . . C'est comme si on vivait au vu et au su de tous . . .

— Mais n'est-ce pas bien de vivre au vu et au su de tous?

— Voyons, ne fais pas semblant de ne rien comprendre ! . . . Tu ne sens jamais le besoin d'avoir ton coin à toi? Seulement à toi?

— Mais si, je me cache alors derrière l'armoire.

Il éclata de rire.

— Ça va ! Laisse tomber !

— Pourquoi? Juste au moment où tu me dévoilais la manière dont tu te caches? Qui sait si tu ne te dissimules pas dans la chambre aux provisions, dans la cave ou la buanderie pour t'empiffrer loin de tous ...

— Moque-toi ! Moi, je connais un type qui a cinq enfants mais qui ne s'est jamais assis à la même table qu'eux.

— Ce n'est pas possible ! fit Crina.

— Mais si, c'est possible.

— Où prend-il ses repas?

— N'importe où, mais pas sous leurs yeux.

— C'est peut-être une personne de bon sens ! ...

— D'où te vient cette idée?

— Eh bien ! Il peut avoir qui sait quelle mauvaise habitude — se gratter, se mettre les doigts dans le nez — il en est conscient, et ne veut pas donner un mauvais exemple aux gosses. N'ai-je pas raison?

— Tu as une de ces imginations !

— N'est-ce pas?

— Pourtant, pourquoi penses-tu qu'il le fait?

Elle réfléchit longuement. Elle n'avait pas de réponse qui la satisfit. Elle se posait elle-même la question.

— Comment le saurais-je? Une inhibition quelconque? ! ...

— Cela signifie au fond, sentir toujours que l'on est pieds et poings liés. Ne jamais être libre ...

— Je suis d'accord. Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas.

— Quoi donc?

— Toi ... toi, pourquoi te caches-tu?

Une idée la traversa, et elle se hâta de répondre elle-même à sa question:

— Attends ! Je crois savoir?

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— Tu as des péchés ... ou des vices à cacher.

Il eut un rire las. Minuit allait sonner.

— J'en ai, bien sûr !

— Beaucoup, n'est-ce pas?

— Tant, que j'en suis arrivé à utiliser une calculatrice pour les comptabiliser.

— Ah ! à propos de calculatrices. J'ai fait le compte de tout le temps que nous perdons pour réparer l'outillage et faire la révision du moteur électrique.

— C'est programmé pour quand?

— Pour samedi et dimanche ... Simultanément. Le samedi et le dimanche on ne travaille pas partout en trois tours.

— Sanda pourra-t-elle persuader les mécaniciens?

— C'est à toi de les persuader. Ou bien voudrais-tu que le contremaître Pavel quitte son lit pour cela? Qu'en dis-tu?

Valentin encaissa le coup.

— D'accord. Les mécaniciens m'en voudront pendant tout un quinquennat ! Les pertes s'élèvent à combien?

— Bien moins que ne le pensait Sanda, qui en était très inquiète.

— Sanda ne sait que ceci: nous avons besoin de béton.

— Nous utilisons les autres outillages jusqu'aux dernières limites ... Nous augmentons le nombre des bennes de transport et celui des courses aussi, si possible. À droite puis droit devant.

Au croisement, il fut obligé de céder le passage à un poids-lourd énorme, qui avançait en mugissant et en ébranlant les vitres des maisons. Il roula un certain temps dans la rue où Crina l'avait piloté. Elle était éclairée à giorno. Dans le sens opposé, sur la gauche, une Aro était en stationnement, tous feux allumés. Les phares étaient aveuglants. Valentin s'arrêta à sa hauteur. Il cria au conducteur que l'on distinguait à peine derrière son volant:

— Hé ! là-bas ! Éteignez vos phares ! ...

Deux têtes se séparèrent. Le type au volant ne dormait pas, il bécottait une poulette. Il répondit, d'une voix haletante:

— C'est fait, l'ami !

— Qu'ils se pelotent en voiture, passe encore, fit Crina. Mais pourquoi avec les phares allumés?

Valentin rit avec bienveillance.

— Un vieux truc ! Pour ne pas être vus par ceux qui les croisent et dont les phares sont allumés.

— Oh ! Monsieur connaît des trucs?

— Puisqu'il a l'habitude de dissimuler, c'est naturel, n'est-ce pas? Mais dis-moi, plutôt, ils s'entendent vraiment si bien?

— Qui ça?

— Ta belle cousine ... et son bossu ...

— Il n'est pas bossu ...

— Enfin ...

— Oui, ils s'entendent, mais sais-tu pourquoi?

— Parce qu'elle le tolère?

— Que veux-tu dire?

— Auprès d'elle... qui est belle et qui a bien voulu lui accorder sa main ...

— Non.

— Parce qu'il couvre son lit de fleurs avant de lui faire l'amour à n'en plus finir?

— Et tu prétends que c'est moi qui ai de l'imagination ! !

— Pourtant, je te serais reconnaissant se tu me disais comment il se fait qu'Alain Delon et la Belle au Bois dormant s'entendent si bien.

— Garde ta reconnaissance pour une autre occasion, car j'avais bien l'intention de te le dire.

— Je t'écoute !

— Ce fut le seul homme qui, après l'avoir connue, lui a dit clairement qu'il n'allait pas engager une armée de sbires pour la garder.

— La garder?

— Oui, de sottises que vous, les hommes, pensez que toute femme est disposée à faire.

— Un type intelligent.

— À quoi le vois-tu?

— Il n'y a plus personne aujourd'hui qui accepte de faire confiance . . .

— Pourquoi ne l'accepterait-on pas?

— Peut-être parce qu'on n'a plus l'habitude de le faire.

— C'est mal . . . très mal . . . Et puisque vous avez oublié que la confiance existe, ralentissez et arrêtez-vous là, sur la droite, près de cet arbre.

L'arbre, un vieux tilleul, au tronc massif, penché vers la rue. Il semblait faire la révérence à tous ceux qui passaient par là. Il arrêta, coupa le contact, laissant seulement les feux de position allumés. Yeux de braise dans la rue bordée de tilleuls, plongée dans les ténèbres.

— Donc, irritée de ce qu'on ne lui promettait pas un garde du corps, elle l'a épousée.

— Mais non, ébahie de sa confiance !

— Quels êtres étranges vous êtes, murmura Valentin.

— Étranges?

— Oui, expliqua-t-il. Si l'homme vous laisse agir à votre guise vous le considérez un mollasson, il ne vous aime pas, où bien il en aime une autre. S'il est plein d'égards, s'il veut savoir ce qui vous arrive, vous accompagne pendant vos emplettes, jarretières, bigoudis et le reste, il est agaçant, désagréable, la police masquée, bien qu'en fait, s'il était intelligent, il devrait savoir qu'il est plus facile de garder un troupeau de lièvres qu'une femme qui . . .

— Et ainsi de suite . . .

— Oui, répéta-t-il, et ainsi de suite . . .

— Tu en as des idées, parfois, dit-elle.

— Moi?

— Toi . . .

— Tu préférerais que je me taise?

— Non.

— Alors?

C'était elle qui se taisait, maintenant . . .

— Crina. . .

— Oui. . .

— Je suis bien. . . tout simplement, je me sens bien . . .

— Parce que je t'ai laissé jaboter?. . .

— Est-ce que moi, je ne t'ai pas laissée?

— Premièrement, il y a une différence !

— Une différence?

— Moi, je ne jabote pas !

— C'est vrai, je le reconnais...

— Secondement, c'est un signe de politesse que de me laisser parler, de m'écouter.

— Je suis bien élevé, je le reconnais.

— Et fat !

— Tu me l'as déjà dit.

— Puisque tu l'es !...

— Que faire pour m'en guérir?

— Je n'en sais rien.

— Aide-moi, au moins...

— Aide-toi tout seul, qui l'a dit?

— Crina !

— Ah ! en plus, tu es un flatteur astucieux !

— Ben... pour qui me prenais-tu?

— Tu en as des talents !

— Vas-tu dire cela aussi au barbu?

— Pourquoi pas?

— Penses-tu qu'il en sera heureux?

— Si je le lui dis, j'en suis persuadée !

— Et tu prétendais que c'était moi, le fat !

— En vérité, ne l'es-tu pas?

— Ce n'est pas un grand fardeau, si je ne le sens pas !

— Mais cela peut être un fardeau pour les autres...

— Cette fois, tu m'as eu...

— Oui, mais fais bien attention...

— C'est ce que je fais, tu ne trouves pas?

— Regarde plutôt devant toi...

Au milieu de la rue deux chats se tenaient immobiles, l'un près de l'autre. Leurs yeux brillaient, quatre points de repère dans le silence des ténèbres.

— Ainsi, dit-il, nous avons signé la paix, non pas sur la terrasse de « Dunărea », mais sur terrain neutre...

— Était-il aussi neutre que cela?...

Le ton de Crina n'était qu'insinuation:

— Que veux-tu dire?

— Je viens à peine de faire leur connaissance...

— Et alors?

— Toi, tu les connais depuis quand?

— Écoute donc ! fit-il, levant la voix.

— J'écoute, d'accord, à condition que tu ne terrorises pas mes tympans.

— Tu ne voudrais pas insinuer que...?

— Que...?

— Que cette rencontre...

— ...n'était pas un effet du hasard? Oh ! non !...

— Tu crois vraiment que... moi?...

La jeune fille ouvrit la portière. Elle posa un pied sur le trottoir et répondit simplement, d'une voix comme une caresse:

— Moi, je ne crois rien...

— Je te remercie pour ta gentillesse.

— Je ne te le conseille pas.

Elle referma la portière. Il mit le contact, murmurant:

— Crina... Crina...

Il roula calmement vers les deux chats au milieu de la rue. Leurs prunelles de phosphore, deux flèches de lumière dardées vers ses phares, dans les ténèbres de la nuit...

En pénétrant dans l'immeuble, Crina jeta un coup d'œil à la boîte aux lettres. Elle n'était pas vide. Elle l'ouvrit et en retira, bien entendu, une carte illustrée. Elle murmura, égayée:

— Ah! l'illustrée de papa.

Elle monta, seule dans l'ascenseur. Le temps d'arriver à son palier, elle put se contempler dans les eaux un peu troubles du miroir. Elle était fatiguée, mais n'en était pas moins à son avantage. Elle lissa une mèche rebelle imaginaire, elle était bien coiffée — oui. Ce gamin dégingandé ne conduisait pas mal... Il avait une main sûre, ça se voyait... Si seulement il n'était pas aussi... Crina n'eut pas loisir d'achever sa pensée car l'ascenseur s'arrêtait.

La sonnerie du téléphone retentissait dans l'appartement vide. Elle décrocha.

— Allo? Oui, c'est moi... Ah! tante Annette!... Comment cela, où j'ai été? En ville... Ben quoi, c'est interdit? Mais non, pourquoi me fâcher?... Ça me surprend, seulement... Ça ne doit pas me surprendre?... Bien, ça ne me surprendra plus... Mais oui, pourquoi pas...Tu viens quand tu veux, tu me le dis, je t'attends... Certainement... J'ai dîné... j'ai du pain et du lait... Je cire mes souliers tous les matins... Je me lave les dents... Bien, tante Annette... Je t'attends... Bonne nuit...

Elle raccrocha. L'appareil blanc était au repos, bien que, le regardant, Crina fut saisie par le pressentiment qu'il allait se manifester encore une fois au moins. Mais l'appareil se taisait, obstinément, tout brillant. Crina se déchaussa, enfila ses pantoufles et lut l'illustrée. Voilà, papa n'oubliait jamais la ration obligatoire d'illustrées qu'il leur envoyait: le même paysage sempiternel, une montagne aux sommets recouverts de neige en hiver, verdoyante en été, avec dans le coin, un soleil rayonnant et un téléphérique rouge...

— Envoyons-lui aussi notre carte réglementaire...

«Cher papa,

Merci pour l'illustrée. Dépêche un peu le travail à la centrale nucléaire à laquelle tu dis travailler. Ça doit être achevé dans deux semaines. Dernier délai. Maman rentre alors et... Et je n'ai pas de cavalier qui me conduise à l'aéroport. Il est évident que ta présence est o-bli-ga-toi-re!? Pour le reste, on en causera quand tu seras là.

Je t'embrasse, Crina.»

Elle relut les quelques lignes. Oui, c'était bien. Il ne devait pas se rendre compte qu'elle était au courant. Comme le disait sa mère, il ne fallait

pas gâter son plaisir, le jeu. « Papa n'a pas oublié de jouer ! » La constatation la remplit de joie. Elle colla le timbre et plaça l'illustrée en évidence sur son sac à main pour ne pas l'oublier le lendemain matin. Et maintenant, au lit.

Le gamin dégingandé était certainement rentré lui aussi. Mais non, il n'en avait pas eu le temps, d'autant plus qu'il ne conduisait pas comme un fou. Elle imaginait, souriante, une conversation:

— Vous conduisez sagement, monsieur !

— Vous dites?

— Pourquoi cette surprise?

— Sagement !? hein !

— Et alors?

— C'est comme si vous aviez dit: vous avez des oreilles à trois étages.

— J'en ai vu des tas, moi, de longues-oreilles !

— Oreilles pendantes, collées, décollées, bleuies... mais à trois étages?

— C'est toi qui l'as dit !

— C'est toi qui me l'as fait dire !

— Il est donc bon parfois qu'on t'asticote !

— Pourquoi ça !

— Pour apprendre des choses sur ton compte...

— Comme par exemple?

— Par exemple, l'histoire des friandises croquées dans les chambres à provisions ou dans les caves.

— Je l'ai bien dit, que ton esprit vagabonde...

— Et toi, tu n'as pas plus de fantaisie qu'une vieille galoche !

— Tu te contredis, Crina, et ça te va bien.

— Je reconnais humblement que parfois...

— Parfois?...

— Tu dis aussi des choses... satisfaisantes.

— Je conduis sagement... Je dis des choses satisfaisantes... Continue...

— Ça ne suffit pas?

— Mais non, j'en supporte davantage.

— Voilà une qualité à laquelle je n'avais pas pensé !...

— Si tu regardais plus attentivement, tu en découvrirais d'autres aussi.

— Demain, j'apporte une loupe !

— Excellente idée.

— Qui sait ce que tu me caches?

— Je dois vraiment faire attention avec toi !

— J'ai donc raison.

— Je l'ai déjà dit.

— Vous êtes tous les mêmes.

— Sages...?

— Kif-kif, du pareil au même ! Même eau, même terre !

— Une eau bonne à boire...

— Ou à jeter...

— Sur les gosses qui dansent pour appeler la pluie...

— Méchant !...
— C'est tout?
— Ce n'est pas suffisant ! ?
— Non...
Soudain, la sonnerie du téléphone.
— Alo... ! Ah ! c'était toi?... Pourquoi je suis étonnée? Ben, tu es arrivé si vite? C'est vrai, pour vous les propriétaires de voitures, le temps coule différemment. Comment ! Plus vite ! palpitant ! Formidable !... Si je suis encore disposée à me disputer? Cela devrait te faire plaisir. Comment, pourquoi? Pour la simple raison que je ne change pas d'une saison à l'autre. Cela s'appelle « personnalité »? Enfin ! Si tu le dis ! Mes mains aussi ont leur petite personnalité, sache-le ! Mes yeux aussi ! Quoi? Mais non, ça, tu ne pouvais pas le constater ! Parce que je me promène surtout coquettement vêtue du bleu de travail de mon père et que tu ne pouvais pas voir si mes jambes étaient genre tronc, ou si elles sont belles, si elles ont... leur personnalité. Mais non, laisse tomber, c'est ta fantaisie qui te joue un nouveau tour. Dis-moi plutôt ce que tu fais maintenant? Ou plutôt, non... Laisse-moi deviner. Tu es dans la baignoire pleine d'eau brûlante, les rideaux tirés, et le trou de la serrure soigneusement obstrué. Pourquoi? Pour que personne ne puisse te voir et te jeter un sort... Bien. Tu n'es pas dans la baignoire. Tu t'es mis au lit, tu as chipé un morceau de gâteau et tu t'empiffres sous la couverture. Comment se fait-il que je sache? On en sent l'odeur jusqu'ici. Ce n'est pas ça non plus? Tant pis. Bon, je t'écoute... *(Crina s'étira dans son lit. La lampe, sur pied, dans le coin de la pièce, y jetait une lumière tamisée.)* Oui, elle est amusante l'histoire que tu me racontes. Tu en sais d'autres? Très bien, si nous en avons encore l'occasion, avec plaisir ! Nous partageons bien la même armoire, pourquoi pas aussi les histoires, jolies ou moins jolies? Le voisinage... d'armoire te plaît-il? On ne discute pas des goûts, c'est bien ce qu'on dit, n'est-ce pas? Plaît-il? Ma voix de ce soir te plaît-elle aussi? Oh ! non ! C'est trop, juste avant de me coucher. Non, non, je n'en supporte pas trop. À la fin des fins tu devrais le savoir. Si bien que je suis d'avis que nous devons nous dire bonne nuit. Conserve encore une provision de pensées pour demain. Ne gaspille pas tout maintenant. Bonne nuit, Valentin !...

Elle raccrocha. Elle était fatiguée, mais le sommeil la fuyait. Elle avait le sentiment d'avoir vécu une journée très pleine. Elle éteignit la lumière. L'appareil de téléphone, blanc et solitaire, reposait sur sa petite table, pendant que le temps égrénait ses perles implacables.

En français par ANCA CHRISTODORESCU

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

Terra Mirabilis ou la rencontre avec la terre natale

Destin et histoire

Quand rencontre-t-on son pays? Je veux dire, quand devient-on conscient de vivre dans un univers qui vous est propre, avec ses axes de coordonnées et ses valeurs que l'on a admises parce qu'elles sont les vôtres et qu'on ne peut ignorer parce qu'on ne peut pas s'ignorer soi-même?

D'une unité parfaite, entouré en un cercle presque parfait par la mer Noire, le Danube et les rivières, traversé par une chaîne de montagnes qui semble vouloir marquer encore davantage cette circularité, notre pays parle à l'imagination, de même que les mouvements des nuages au ciel parlent aux poètes et aux rêveurs.

Quand ma rencontre avec cette forme s'est-elle produite, et à quel moment cette forme a-t-elle commencé à me parler? J'ai pensé que la rencontre avait eu lieu dans mon enfance, lorsque je contemplais sans jamais m'en lasser le cours du Danube et le jeu de ses vagues. Je me tenais pendant des heures, appuyé à un cylindre de fonte, un de ces innombrables cylindres plantés sur le quai auxquels on lie les câbles des chalands et des navires, et j'écoutais les histoires du vieux Danube. Ses gouffres et ses tourbillons et, parfois, les jours de tempête, ses hautes vagues dont le bruit rappelait la voix de la mer, me chantaient des légendes des temps passés et il me semblait voir surgir à mes yeux les navires des Gètes et des Daces, les trirènes romaines ou même les caïques turcs affrontant les dangers et la profondeur du vieux fleuve.

Ceci, ai-je pensé, est mon pays.

Plus tard, lorsque j'ai contemplé du sommet des Bucegi l'étendue de l'espace roumain, que j'aperçus même, par un jour clair, les eaux du Danube, et que mon imagination folle se figurait que ma vue portait jusqu'à la mer, je me suis dit que le pays roumain est mesuré par le regard de l'Homme, jusqu'aux limites que l'œil de l'Homme peut atteindre, de la cime la plus haute des montagnes jusqu'au Danube, à la Theiss et à la Grande Mer.

Ceci, ai-je pensé, est mon pays.

Et lorsque je suis passé auprès des monts Făgăraş et que les formes merveilleuses que leur rencontre avec le Ciel engendrait ont surgi devant mes yeux, mon âme s'est remplie de poésie et je me suis dit: ceci est mon pays.

Mais il n'en était pas ainsi. Ou plutôt, ceci n'était pas tout. Non, ce qui me rattachait à mon pays n'était pas seulement l'expression d'une nostalgie. Des facteurs infiniment plus complexes entraient en jeu, qui ne pouvaient pas être exprimés sur un seul ton, mais qui nécessitaient, comme pour une symphonie, tout un orchestre qui en rende les nuances, toutes les notes.

Ma rencontre avec mon pays s'est produit plus tard, aux heures les plus douloureuses de ma vie, lorsque les questions les plus profondes de l'exis-

tence humaine et de sa disparition se posaient avec plus d'acuité que jamais. C'est alors que j'ai réalisé cette vérité inéluctable: tout ce qui m'est arrivé et tout ce qui m'arrivera désormais s'est passé et se passera parce que j'appartiens à cette terre et à ce peuple. Ce n'était pas le pays qui était le mien, c'est moi qui appartenais à ce pays. J'appartenais à un destin, à une histoire qui a déterminé l'orbite sur laquelle toute ma vie a évolué. Au fond, le destin d'un peuple n'est que son histoire implicite et l'histoire, son destin explicite. Nous appartenons à cette histoire, parce que l'histoire de cette terre et de ce peuple a imprimé notre destin, où, chacun d'entre nous est un élément, anonyme ou non. L'histoire du peuple roumain détermine le destin de chaque Roumain, destin qui, pareil au fleuve, le porte comme une vague, sur la route prescrite par la géographie et le temps. C'est ce qu'Eminescu a sans doute senti, lorsqu'il écrivait ces vers de la IVe *Epître:* « Car toutes vos existences ne sont qu'ondes passant, / Seul le fleuve est éternel: le fleuve est Démiurge. »

Ab urbe deleta

Un destin ou une histoire s'achève par une tragédie, si nous acceptons ces termes avec le sens que nous venons de leur donner. C'est par une tragédie que s'est toujours achevée l'histoire d'un peuple, par exemple celui des Troyens; ou l'histoire d'une famille, par exemple celle des Atrides; d'un homme, par exemple Œdipe. Dans le cas du peuple roumain, cependant, il s'est passé un fait extraordinaire: c'est une tragédie qui a constitué pour lui le début d'un nouveau destin. Lorsque les légions de l'empereur Trajan écrasèrent les armées de Décébale, le vaillant roi se suicida avec tous les chefs de ses guerriers. Selon les règles de la tragédie, nous nous serions attendus à ce que ce dénouement bouleversant soit aussi la fin d'un peuple et d'une histoire. La destruction de Troie conclut l'histoire et l'existence d'un peuple; la destruction de Carthage mit également fin à une histoire et à un destin, car il n'y eut plus de Carthaginois; la destruction de Sarmizegethusa, au contraire, a signifié un tournant dans le destin d'un peuple qui pose les fondements d'un nouveau début de son histoire. Ce fait exceptionnel est dû à plusieurs facteurs dont l'un est certainement la vitalité et la force psychique et biologique des Gèto-Daces et un autre l'homologie de deux peuples.

Les Roumains sont romains; leurs orientations cardinales sont dominées par l'ombre du grand empereur romain. La Voie lactée se nomme dans le peuple la « Voie de Trajan ». Le repli de terrain fortifié qui traverse les terres roumaines porte le nom de « Repli de Trajan ». Au début de l'année, c'est l'empereur, monté sur un cheval à selle d'or qui accompagne les laboureurs pour les semailles... Cependant, les figures locales les plus spécifiques sont daces et l'on a parfois l'impression qu'elles sont descendues de la colonne Trajane. Le peuple qui a habité nos contrées était fier d'être issu de Rome, mais non moins d'appartenir à ce pays. Ainsi, une osmose naturelle s'est établie entre conquérants et conquis, peut-être aussi, comme le soutiennent certains philologues, par suite de la ressemblance entre les langues (la langue des Gèto-Daces semble avoir été assez proche du latin). C'est ainsi

que naquit un peuple aux vertus renouvelées, communes aux Daces et aux Romains. Rappelons encore que ni les Daces, ni les Romains ne craignaient la mort. Mais nous n'affirmerons ici qu'en passant que les rapports entre ces deux peuples étaient profonds, connus aussi de plusieurs écrivains latins (et grecs), comme nous le montrerons par la suite. Ils étaient de nature traditionnelle et concernaient les pôles d'une *Weltanschauung* commune aux Daces et aux Romains.

Nous nous trouvons donc devant une tragédie qui est le début d'une nouvelle histoire, d'un nouveau destin, d'un peuple renouvelé, le peuple daco-romain. La gestation durera longtemps mais la sortie du destin dans l'histoire, c'est-à-dire son explicitation, sera prodigieuse grâce à cette force tenace de l'âme géto-dace qui a triomphé de sa propre tragédie, et aux forces de cette terre qui a su assimiler ses vainqueurs. En fait, il y eut deux victoires: celle de la civilisation des Romains et celle de la vitalité biologique et psychique des Daces, d'où leur interpénétration.

Les Romains ont pour point de départ la « fondation de la cité » — *ab urbe condita*, c'est-à-dire la fondation de Rome. Notre histoire ne connaît pas, en fait, de début fixe, car nous n'avons pas cessé de continuer l'histoire des Géto-Daces, justement parce que nous sommes demeurés dans le même cadre spatial que nos ancêtres, mais le peuple roumain, avec sa spécificité actuelle, que lui ont valu ses près de deux millénaires d'agitation ne s'engage sur la voie de son destin qu'après la destruction de Sarmizégéthusa — *ab urbe deleta.*

Paideuma

L'ethnographe allemand Léo Frobenius, après avoir étudié pendant une trentaine d'années la vie et les habitudes des tribus de Noirs, écrivit un ouvrage, qu'il intitula *Paideuma*, où il exposait les conclusions qu'il avait tirées de ses nombreuses observations. Sa théorie, étendue à la nature des couleurs et des cercles de culture sur le globe, a pour noyau principal la nation de *paideuma.* Ce terme est grec et signifie, généralement, « ce qui est cultivé », « ce qui est instruit » (élève ou disciple) etc. Mais il signifie aussi le « lieu où l'on apprend / étudie », le « lieu où quelque chose se produit ». Cette notion devient chez Frobenius « l'âme locale », l'essence psychologique de l'espace géographique *(Raumseele)*, qui forme, aux côtés de la nature organique et anorganique, un troisième facteur (psychologique), et qui, ajouté aux autres, détermine un certain cercle de culture. Des objections peuvent certainement être soulevées concernant ce concept, tel que Frobenius l'a formulé mais les observations qu'il fait en marge de l'histoire et de la géographie nous permettent de retenir le fait que les populations d'un espace bien défini ont leurs caractéristiques propres, une manière spécifique d'être et, en ce sens, leur *paideuma.* Il suffit que nous pensions seulement à ce que le ciel de la Méditerranée a signifié pour le développement matériel et spirituel des Grecs et des Romains, ou le ciel couvert des brumes de la Mer du Nord pour les Nordiques, afin de nous convaincre de la réalité des

influences locales sur l'âme d'un peuple, et même sur ses caractères anthropologiques. Une nourriture d'un certain type, une eau chargée de minéraux spécifiques, un ciel serein ou le plus souvent nuageux, un espace de montagne ou de plaine offrant une certaine configuration, tout ceci contribue à la formation d'un certain type d'homme, ayant une vision spécifique du monde, l'homme de l'espace local.

C'est un point de vue semblable qui fonde la conception de Lucian Blaga, lequel a vu dans l'espace daco-romain un « espace mioritique », dominé par l'alternance montagne-vallée; un tel caractère ne concerne qu'un aspect de l'espace roumain, il doit être combiné avec d'autres caractères, qui donnent à la terre roumaine une personnalité unique, une *paideuma* — « une âme locale ».

Nous pourrions rappeler aussi la dénomination de « forteresse carpatique » par laquelle N. Miulescu *(Da. Ksa, God's Country,* éd. Nagard, Milan, 1976), désigne l'espace daco-romain et qui est suggestive par cela qu'elle exprime l'unité globale de notre pays et surtout sa « résistance » aux pénétrations étrangères lesquelles, même lorsqu'elles eurent lieu, furent macérées dans le laboratoire humain de cet espace, mais qui furent rapidement expulsées lorsqu'elles contrariaient la nature.

La *paideuma*, telle que nous l'entendons, n'est pas seulement l'âme locale, mais aussi l'ambiance où cette « âme » vit. On peut rencontrer partout des plaines, on peut voir des montagnes sur tous les méridiens, croiser sans cesse des fleuves, des rivières et des mers, mais l'harmonie que forme les montagnes, les plaines et les eaux dans notre espace représente une particularité qui l'individualise comme un être, par des traits personnels. Ces facteurs psycho-physiques ont déterminé les éléments anthropologiques et psychiques des Géto-Daces qui furent si vigoureux qu'ils se présentent aujourd'hui encore comme des sommets demeurés à la surface sans que nous soyons conscients de la profondeur de leur origine.

La force de ces éléments s'est traduit dans le temps par: l'unité de la langue sur tout le territoire de la forteresse daco-romaine, phénomène qui ne se rencontre que rarement; la romanité de notre langue, nos légendes et nos traditions qui révèle un passé de cette terre, de ces hommes, qui réclame d'être sondé si nous voulons comprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe dans cette contrée. Nous ne l'appellerons ni « espace mioritique », ni « forteresse carpatique », ni *paideuma* daco-romaine, mais tout simplement *Terra Mirabilis* — le « Pays merveilleux ».

Apollon l'Hyperboréen

La civilisation archaïque à partir de l'antiquité préhistorique, incorporée dans les légendes gréco-romaines est, en général, redevable au dieu Apollon. Ce dernier est considéré comme étant le chef des Muses — *Apollon Musagète* — et les Muses, neuf en tout, étaient, comme on le sait, les divinités qui patronnaient tous les arts et toutes les manifestations spirituelles de l'homme: Clio (l'histoire), Euterpe (la musique), Thalie (la comédie),

Melpomène (la tragédie), Terpsichore (la danse), Erato (la poésie lyrique), Polymnie (l'élegie), Uranie (l'astronomie), Calliope (l'éloquence et la poésie héroïque). Tous ces arts formaient la « lumière » de cette époque légendaire, et Apollon était le dieu de la « lumière », au sens propre, mais surtout figuré. Les compléments même du nom d'Apollon ne sont que des épithètes qui soulignent ce fait: Apollon *Lykios* — Apollon le Lumineux (de la racine *lyk* — lumière) ou *Phoibos* (ou *Phébus)* Apollon *(phoibos* — brillant); Apollon *Chrysokomes* (aux cheveux d'or) etc.

Aux noms de ce dieu de la lumière physique et spirituelle s'ajoutait aussi celui d'Apollon l'Hyperboréen, parce que, selon les légendes des Grecs, il venait des régions « hyperboréennes ». Où se trouvaient ces contrées nordiques (par rapport à la Grèce) et qui en étaient les habitants? Diodore Sicule dit qu'on les nomme ainsi parce qu'ils sont éloignés du vent Borée (le vent du Nord, fils d'un titan et de l'Aurore). La région était décrite par cet auteur comme étant une *Terra Mirabilis.* En vérité, le mode de vie des Hyperboréens est décrit par plusieurs écrivains antiques comme étant celui des hommes vivant à l'âge d'or. Nous nous bornerons à citer le géographe Pomponius Mela qui nous dit *(De situ orbis,* III, 5): « C'est une terre sacrée, lumineuse, fertile par elle-même. Ses habitants sont bons et justes et vivent plus longtemps, et plus heureux que tous les autres mortels. En effet, ils sont toujours heureux de vivre en paix et en fête, ils ne se font pas la guerre, vivent sans se quereller, et portent des sacrifices au temple, à celui d'Apollon plus particulièrement. » Le dieu Apollon était donc une divinité importante pour les Hyperboréens et ils lui consacraient, nous dit-on, des temples. Les rapports existant entre Apollon et le pays de ce peuple s'expliquent aussi du fait que sa mère, Latone, était née dans les contrées de ces gens, au-delà des vents.

Plusieurs sources antiques font état des relations étroites que les Hyperboréens entretenaient avec les Grecs. Pausanias *(Descriptio Graeciae,* X, 5, 7) cite un hymne de la province de Phocide où il est dit que l'oracle de Delphes, consacré à Apollon, avait été fondé par les Hyperboréens, parmi lesquels se trouvait aussi Olen, poète et prophète du dieu. Les auteurs antiques citent encore l'Hyperboréen Abaris, qui aurait répandu en Grèce le culte d'Apollon. C'est également aux Hyperboréens qu'est attribué la fondation du temple de l'île Délos.

Localisons maintenant la contrée que les Hyperboréens habitaient. Voyons ce qu'en disent les sources:

Pindare *(Olympiques,* VIII, vers 46) nous dit qu'après avoir quitté Troie, Apollon se serait dirigé vers Xanthos, vers les amazones, les bonnes cavalières, et vers l'Istros (le Danube).

L'historien Strabon *(La Géographie,* XI, 6, 2) écrit que les Hyperboréens vivaient au-delà du Pont Euxin (la mer Noire), de l'Istros (le Danube) et de l'Adrie.

Citons enfin Clément d'Alexandrie *(Stromateis,* IV, 213) qui désigne Zalmoxis, le dieu spécifique des Géto-Daces, comme étant hyperboréen.

Il résulte de tout ceci, pensons-nous, que le pays des Hyperboréens, qui s'étendait « au-delà » de l'Istros, était le pays de Zalmoxis, devenu par la suite le pays des Géto-Daces, et où l'on vivait comme à l'âge d'or de l'humanité.

Voyons, cependant, si nous retrouvons les traces de la présence d'Apollon dans cette région. Les textes anciens nous apprennent que l'on trouvait dans cette contrée une île, avec un temple magnifique consacré au dieu lumineux. Pindare nous dit dans une de ses *Néméennes* (IV, 6, vers 48—49): « que, dans le Pont Euxin, Achille / habite une île lumineuse. »

Il nous faut retenir deux choses: que l'île se trouve dans la mer Noire et qu'elle était lumineuse. Cette île est mentionnée par différents écrivains antiques, et nommée *L'Île blanche* (Insula albă) — ou *Leuké*, à cause du temple construit en calcaire blanc, que l'on apercevait de loin. À cause du culte d'Apollon, auquel ce temple était consacré, l'île se nommait aussi « l'île divine », et comme nous l'apprend Pline l'Ancien *(Historia Naturalis*, IV, 27,1) elle était aussi connue par les anciens sous le nom de l'« Île des Bienheureux », *Macaron.*

La tradition nous dit que le temple d'Apollon de l'île Leuké était devenu, à l'issue de la guerre de Troie, un lieu de culte consacré à Achille, le héros des Achéens. Certains écrivains antiques racontent même que ces cendres auraient été apportées dans cette île par sa mère, Thétis, une divinité marine. Pline l'Ancien nous transmet, par exemple, que le tumulus d'Achille se trouve dans une île qui lui est consacrée, à dix milles du delta du Danube *(op. cit.* IV, 27,1). Nous trouvons une information similaire chez Pomponius Mela. Pausanias mentionne lui aussi *(op. cit.* III, 19, 11) cette île: « on trouve dans le Pont Euxin, près de l'embouchure de l'Istros une île consacrée à Achille. »

L'île de *Leuké* a été étudiée par les archéologues et, en 1823, Köhler y a découvert un temple consacré à Achille. Ce temple avait été construit « en une antiquité très éloignée », en grands blocs de calcaire habituel de couleur blanche, placés les uns sur les autres, sans qu'il soient liés entre eux par un mortier. L'architecture de ce temple était de type cyclopéen. Les vestiges qui en subsistaient permettaient de constater que le temple avait de riches ornements de marbre blanc. C'est ainsi que fut établie avec précision la place exacte où s'élevait la construction du temple et son architecture, les travaux de Köhler étant ultérieurement repris aussi par d'autres archéologues.

L'Île de Leuké nous parle donc de deux époques: une très ancienne, par le temple d'Apollon qui prouve que ce dieu était honoré dans les régions thraces et une seconde qui commence à l'époque de la guerre de Troie, lorsque ce même temple est consacré à Achille.

Voyons maintenant comment toutes ces données se sont conservées chez les Roumains. Tout naturellement, les conditions dont nous venons de parler ont dû se modifier et s'adapter aux nouvelles conditions historiques des populations dans notre espace et elles ont été formulées peu à peu en de nouveaux termes et de nouvelles expressions, dans lesquels les sens anciens

n'en transparaissent pas moins. Ainsi, par exemple, le souvenir d'Apollon le dieu de la lumière et du soleil, se trouve évoqué dans le surnom *chrysokomes* — « aux cheveux d'or », dans plusieurs ballades recueilles par N. Densusianu dont nous n'en citerons qu'une, du département de Dîmboviţa, où le Soleil déclare à la Lune: « Tous deux nous accordons / Aux cheveux et aux visages / Et à nos *blanches* jeunesses. / *J'ai une chevelure éclatante* /. . . / »

Nous constatons que le surnom d'Apollon *Chrysokomes* est littéralement l'équivalent de celui que les Roumains lui donnent.

Le temple d'Apollon de l'île de *Leuké* est aussi mentionné dans une foule de *colinde* (ou chants de Noël) et il est curieux de constater que tout ce qui s'y rapporte se rattache aux dires de Strabon. En voici quelques exemples: « Sur un rivage de la mer Noire / Dans les blancs monastères / / Ler, Seigneur, Ler / Neuf prêtres officient / Et neuf logothètes aussi. / . . . / Et encore: Voici, Seigneur, le rivage de la mer / Hoï Leronda Lerului, Seigneur / Au monastère à neuf autels / Neuf cierges brûlent /. . . /; Et encore: Là, vers la hauteur et plus haut encore / Seigneur, Seigneur compatissant ! / Où tous les saints s'en vont / Il y a un *blanc* couvent / Prêt à être consacré / Aux murs d'encens / Aux portes en bois de citronnier / Aux seuils tout de marbre /. . . / Et une autre variante, sur le même thème: « Sur l'*île* des mers / De *blanches* fleurs de pommier / C'est écrit, on le dit / Des monastères à neuf autels / Les fenêtres donnant au Levant. »

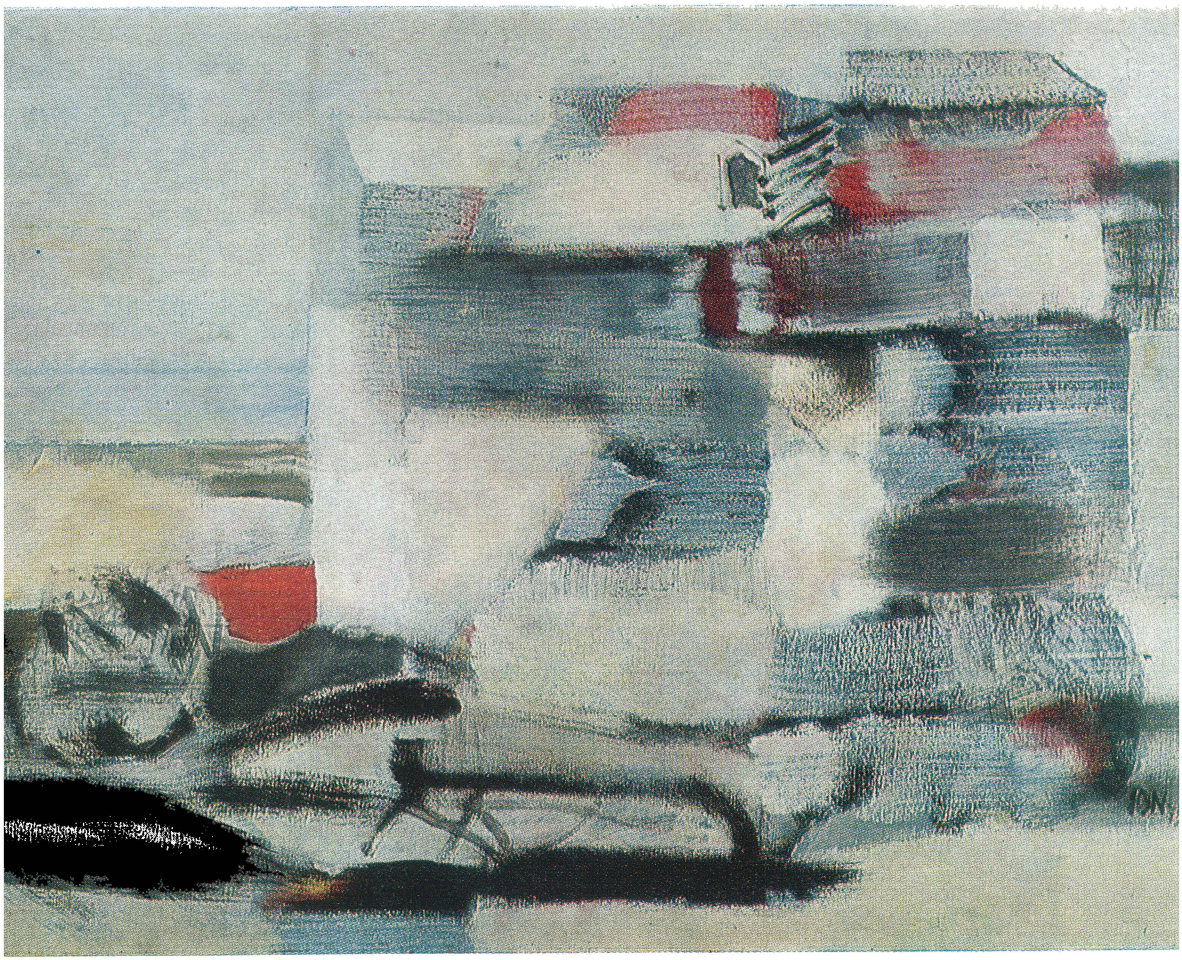
Ces quelques exemples nous prouvent que les traditions roumaines ont conservé *mutatis mutandis* le souvenir d'Apollon en tant que Dieu aux « cheveux d'or » et de son temple au « seuil tout en marbre » de l'île sise au milieu des mers. L'île de Leuké avec son temple consacré à Apollon l'Hyperboréen est donc demeurée bien réelle pour le peuple de la *paideuma* daco-romaine, même si elle n'existait qu'à l'état passif dans la conscience populaire. Qu'est-ce qui a déterminé le peuple roumain à conserver ces traditions qui n'avaient plus, d'ailleurs, pour lui, de signification proprement dite? Dans l'ordre des idées que nous avons adoptées, nous pourrions dire qu'elles appartiennent aux lieux et que notre peuple s'est borné à les réceptionner et à les exprimer. Les « neuf autels », les « neuf prêtres » qui y officient etc. représentent, pourrions-nous supposer, le nombre *neuf*, qui se rattachait à Apollon, qui était le *Musagète*, le protecteur des *neuf* Muses.

Nous avons ainsi identifié le pays merveilleux de l'âge d'or, le pays des Hyperboréens au nord de l'Istros. C'est de ce pays que s'en vint Apollon avec son cortège de Muses afin d'apporter la lumière des arts qu'elles représentaient, dans la Grèce antique et dans d'autres contrées. L'époque à laquelle nous nous rapportons est celui de l'antiquité immémoriale, de beaucoup antérieure à la guerre de Troie, car, à l'époque de cette guerre, les populations au sud et au nord de l'Istros se nommaient thraces, comme il est bien connu.

Le pays des Hyperboréens, le pays des Thraces, le pays des Daco-Romains peut être nommé: *Terra Mirabilis.*

ION SĂLIȘTEANU
Le Besoin de tendresse (acrylique sur toile)

ION SĂLIȘTEANU
La Lumière corrosive de la mer (acrylique sur toile)



Cœli manus

Nous étudierons aussi d'autres sources, qui permettent de constater que la *Terra Mirabilis* était considérée comme existant depuis des temps immémoriaux sur la terre roumaine. Il s'agit de l'époque de Saturne, dénommée, dans tous les textes antiques « l'âge d'or ». En effet, Hésiode (les *Travaux et les Jours*, vers 110—115) nous dit que la première race d'homme avait vécu à l'époque ainsi nommée et que « ces hommes existaient sous le règne de Kronos (Saturne) ». Des explications plus détaillées peuvent être trouvées dans l'ouvrage de Macrobius, intitulé *Les Fêtes saturnales.* Saturne serait venu à l'aide de Janus qui régnait alors en Italie, apportant dans ces contrées la civilisation matérielle et spirituelle. Il serait rentré dans le pays d'où il venait mais en son souvenir les fêtes saturnales avaient été instituées, « bien des siècles avant la fondation de Rome ».

Ovide rappelle lui aussi, dans ses *Métamorphoses* (I, vers 89—162) que l'âge d'or de l'humanité coïncide avec le règne de Saturne, et Virgile *(Bucoliques,* IVe Églogue) confirme que le cycle de fer s'étant achevé, un nouveau cycle recommence avec l'âge d'or de Saturne: « . . . l'âge de Saturne revient ; / Et des hauteurs du ciel une nouvelle race descend. »

Mais ce qui nous intéresse, c'est d'identifier la contrée où régnait Saturne et nous nous adresserons pour ce faire aux traditions antiques. Cette contrée se trouvait au nord du Danube (Istros). Les habitants de cette région adoraient Saturne, c'est, du moins, ce dont nous informent plusieurs auteurs. Voici ce que nous dit l'historien Mnaséas de Patrae, au IIIe siècle av.n.è.: « Mnaséas (nous dit) que les Gètes adoraient Kronos (Saturne) qu'ils nommaient Zamolxis. » De même, Diogène Laërte *(Vies et doctrines des philosophes,* VIII, 2) écrit: « Zamolxis qui est adoré par les Gètes, comme étant Kronos (Saturne). » Nous dirons encore qu'Hésychius nomme lui aussi Zalmoxis Saturne.

Les régions géto-daces non seulement honoraient Saturne en souvenir de l'âge d'or, mais Saturne apparaît encore dans certains écrits d'une spécificité absolument frappante. Le culte de Saturne s'est pratiqué, naturellement, aussi dans d'autres régions, mais il nous faut retenir que certains écrivains (Strabon, *La Géographie,* XII, 2, 5 par ex.) l'ont nommé *Deus Daciae*—le « Dieu de la Dacie ». Ce *Deus Daciae* était encore désigné par une épithète qui semble tout à fait extraordinaire. Il est surnommé *l'Homme.* L'information se retrouve chez plusieurs auteurs antiques dont nous citons quelques-uns ci-dessous.

Tertullien *(Apologétique,* 10) nous dit: « Ainsi, comme nous en informent les écrits, ni Diodore le Grec ou Thallus, ni Cassius Sévère ou Cornelius Nepos, ni, d'ailleurs, aucun autre commentateur de l'Antiquité, n'ont jamais fait connaître Saturne autrement que par le nom d'homme » — *hominem.*

Minutius Felix *(Octavius,* 26) nous dit la même chose: « De Saturne /. . ./ tous les écrivains grecs et romains de l'Antiquité ont transmis qu'il est l'homme. »

Hésiode nous dit que Saturne (ou *Homo)* nacquit de l'union de la déesse Gaïa (la Terre) et du Ciel (Ouranos), étant un fils du Ciel. Les Romains le représentait sous la forme d'un vieillard armé d'une faux *(falx).*

Homo este donc un fils du Ciel et c'est ainsi qu'il apparaît dans les légendes roumaines. Voici, par exemple, ces vers populaires: « De notre père qui est aux cieux / s'est élevé montant vers le haut / Un grand nuage / Du grand nuage / Est issu un grand Homme / Armé d'une hache. »

Ce que nous venons de relater brièvement nous indique que Saturne était considéré comme étant l'Homme, le fils du Ciel, et reconnu pour tel sur toute l'étendue de la région que nous avons nommée *Terra Mirabilis.* Le nom d'*Homme* donné à Saturne comporte cependant une explication bien plus ancienne. Dans les différentes langues indo-européennes, homme se dit *Mann* (allemand), *man* (anglais), *uomo* (italien), *hombre* (espagnol) etc., qui ne sont que des formes apparentées aux lat. *homo* et *humanus,* ou dérivées de ceux-ci. Plus important encore est le fait que le lat. *homo* dérive (comme les formes nordiques de *Mann* ou *man)* du nom sanskrit *Manu,* personnage légendaire, parent de l'humanité qui paraît dans les *Védas* indoues. À son nom se rattache aussi le célèbre *Livre des Lois de Manu* (« Manava Dharma Sāstra »). La fonction de « l'Homme » — *Manu* — est, selon les traditions indoues, de gouverner l'humanité pendant une *Manvantara* — une période de « manifestation », et chaque *Manvantara* a un Manu de ce genre. Des sept Manu qui se seraient succédés jusqu'à présent sur terre, l'un pour chaque cycle de manifestation, le premier fut le « père » du genre humain. On comprend maintenant pourquoi Saturne était nommé *l'Homme* dans plusieurs traditions, soit que celles-ci se reproduisent, conservant la couleur locale, soit qu'elles soient parallèles, ayant le même fonds commun pour point de départ.

Cette notion d'« homme céleste », de « fils du Ciel » ou tout simplement d'« homme », par laquelle Saturne était déterminé, prit dans nos contrées un aspect plus marqué qu'ailleurs, car ces dénominations se trouvent inscrites dans les monuments de pierre et utilisés encore aujourd'hui. Ainsi, dans les monts Bucegi, une des cimes porte justement la dénomination archaïque d'« Omul » (l'Homme). Plus intéressant encore et le « Sphynx » qui représente une figure humaine, l'« Homme » du sommet *Omul* homonyme, somme qui, vu sous un certain angle, présente le profil d'une tête humaine. Cette idée est évoquée aussi par d'autres noms donnés à nos montagnes. *Caraiman,* par exemple, provient du mot *Kerus manus* = « homme céleste ». De même, le nom du mont *Căliman* a la même étymologie, provenant de *Cœli manus* = « l'homme du ciel » (qui se lisait *Kœli manus).* Selon certains chercheurs, ces formes de pierre sont des monuments mégalithiques, taillés par la main de l'homme. Opinion que soutient le Péruvien Daniel Ruzo qui a visité notre pays et a examiné le Sphynx du sommet de l'Omul. Il a formulé ses conclusions par écrit. [1] D'autres chercheurs sont plus sceptiques. Cependant, que ces formations cyclopéennes aient été ou non un jeu de la nature, placées dans le contexte des traditions locales, comme nous venons de le montrer, les noms qui les désignent acquièrent une signification que nous ne saurions ignorer.

La confirmation de ces significations saturniennes peut être retrouvée dans différents textes anciens qui nous parlent de choses qui n'auraient aucun sens si nous ne les interprétions pas par le biais des conclusions ci-dessus.

Les anciens se représentaient l'univers comme une sphère au centre du laquelle se trouvait la Terre, autour de laquelle gravitaient le ciel et tous les astres. Cette conception sur le Cosmos a acquis une forme définitive chez Aristote, et fut ensuite expliquée selon les lois des mathématiques, devenant le « système de Ptolémée ». Selon ce système, la sphère céleste tourne autour d'un axe idéal qui passe par le centre de la terre. Cet axe est donc aussi celui du ciel, et les points par lesquels il perce la terre étaient nommés *cardines mundi* — les « gonds du monde » — au nombre de deux, l'un au nord — *axis boreus* (« axe boréale ») — et l'autre au sud — *axis australis* (« axe australe »). Où se trouvaient ces cardines mundi? Pline l'Ancien *(Hist. nat.* IV, 26, 11) nous dit qu'ils se trouvent dans le pays des Hyperboréens: « Derrière ces monts (...) vit un peuple heureux (s'il nous faut le croire), qui porte le nom d'hyperboréen (...). C'est là qu'on pense que se trouvent les gonds du monde ». Et Ovide *(Tristes,* IV, 8, vers 41—42) indique nettement l'endroit où ils se trouvent: « Ma vie s'écoule loin de ma patrie, sous l'axe boréale / Sur la terre qui se trouve à gauche de la mer Euxine », affirmation qu'il reprend et développe dans les *Pontiques* (II, 10, vers 45—50): « Moi, qui me trouve à l'extrémité du monde, sous ses gonds, /.../ Et je te vois venir de Rome au milieu des Gètes. »

Enfin, pour ne plus citer qu'un seul auteur qui identifie l'*axis mundis* et ses extrémités sur la terre gète, nous reproduisons une épigramme de Martial: « Soldat Marcellina (tu te diriges) maintenant vers les constellations des Ourses hyperboréennes, / et tu supporteras les cieux immobiles / tristes / du pôle gète / (...) / Tu verras les célèbres rochers du vieux / avec ses plaintes infinies. »

Par conséquent, toutes les traditions convergent, sous différentes formes, vers une seule contrée où Saturne était honoré: la *Terre du pôle gète,* — nommé également *axis boreus, cardines mundi, hyperborei axis.* Qu'il nous soit permis de voir dans ce « pays de l'Homme », le pays du légendaire Saturne — l'Homme qui a créé une civilisation d'or, dont le centre se trouve dans notre espace, et la « colonne du ciel », l'*axis mundis* du Caraiman, symbolisait justement cela.

Cependant, on enregistre dans les traditions de notre peuple encore un fait frappant et inexplicable. Nous savons que le soleil et tout son cortège de planètes se dirige à une vitesse inimaginable vers un point *apex* de la constellation Hercule. En bien, cette constellation, ce point final vers lequel se dirige tout notre système solaire, est nommé chez nous, dans le peuple, *Omul* (l'Homme). Donc tout le système solaire avait pour but final *l'Homme,* et tout l'espace géto-dace est centré autour de la colonne du ciel, figurée par l'Homme. L'âme locale de la Dacie a forgé un type d'« Homme céleste », que les noms de *Căliman* et de *Caraiman* évoquent, le type humain de l'âge d'or.

Cette richesse spirituelle, centrée autour de l'« Homme » (du sommet *Omul)* ne se retrouve sous cette forme nulle part ailleurs sur le globe. Elle a été entrevue par Niculae Densusianu, Gr. Tocilescu et Vasile Pârvan. Malheureusement, Densusianu avait trop de fantaisie, ce qui empêcha les histo-

riens de le prendre en considération, Tocilescu ignorait la perspective spirituelle de l'Antiquité, et Pârvan mettait la bride à son imagination pour « faire aussi scientifique que possible ».

Néanmoins, le problème des temps non historiques ne constitue pas un problème d'histoire.

Le Loup apollinien

Nous en arrivons maintenant à une question très délicate, se rapportant à un aspect qui a frappé plusieurs savants ayant étudié les gens et les régions de notre pays. Il s'agit du nom même que portent la Dacie et les Daces. Quelle en est l'origine? On a tenté quelques explications, mais elles n'ont pas été satisfaisantes.

Niculae Miulescu *(op. cit.* p. 44) en donne une interprétation que nos traditions viennent parfois appuyer. Il donne à son étude le titre sanskrit: *Da. Ksa* et le sous-titre *God's Country (Le Pays des dieux.)* Ce dernier représenterait l'origine même du nom Da.ksa, avec la signification donnée plus haut. Les arguments apportés par Miulescu à l'appui de cette interprétation, puisés dans les anciens écrits indous, dans les *Upanişad* et dans la *Manava Dharma Sāstra,* pourraient faire coïncider cette interprétation avec celles données plus haut. Mais elle ne nous explique guère le nom ethnique même des Daces.

Une autre série de tentatives se sont orientées vers l'emblème dacique représenté par le loup, visant à en établir le sens. Le loup, symbole et oriflamme des Daces est bien connu, et a été considéré comme étant un symbole totémique des tribus de l'espace géto-dace. Les recherches plus récentes ont mis en évidence le fait que les insignes spécifiques des tribus guerrières de différentes régions, d'Iran, par exemple, avaient un étendard portant un loup. Il en résulterait que les Daces auraient été également une «confrérie guerrière», idée que l'animal-emblème expliciterait [2].

Mircea Eliade, qui a consacré une étude, intitulée *Les Daces et les loups* [3], à cette question, rassemble les nombreuses opinions d'une vaste bibliographie moderne et contemporaine et se rallie à celle selon laquelle le loup représenterait le caractère guerrier des tribus daces.

Cependant, c'est un autre aspect de la question qui nous intéresse, susceptible, une fois élucidé, de nous rattacher au passé oublié ou conservé dans la mémoire passive du peuple roumain d'aujourd'hui. L'analyse du nom des Daces, telle que l'exprime Mircea Eliade selon différents auteurs, est, de ce point de vue extrêmement intéressante. Voici en quoi consiste cette analyse. Strabon *(La Géographie,* VII, 3, 12) nous dit que les Daces se sont appelés d'abord *daoi,* nom qui, selon une relation de Hésychius, présente dans son *Lexique,* serait dérivé de *daos,* nom phrygien du loup. M. Eliade ajoute aussi que P. Kretschmer avait expliqué ce mot par la racine *dhău* qui signifiait « presser », « serrer », « étrangler » [4]. Des vocables qui dérivent de ces racines et indiqués par les différents auteurs, Mircea Eliade note le lydien *Kandaules,* nom du dieu thrace de la guerre *Kandaon,* de l'illyrien *dhaunos* (loup),

du dieu *Daunus* etc. La ville *Daous-dava*, de la Mésie inférieure, signifiait littéralement « village des loups » [5].

D'autres textes mentionnent encore d'autres peuples dont le nom signifierait « loup », mais nous retiendrons seulement que de telles dénominations sont mentionnées dans différentes régions habitées par des Indo-Iraniens, ainsi qu'en Espagne, Irlande, et Angleterre. Mircea Eliade pense que « ce fait ne saurait être compris qu'en tant qu'expression d'une conception religieuse archaïque ». Il est certain que ces croyances sont archaïques et que leur ancienneté s'étend loin, au delà de l'horizon historique et préhistorique de l'humanité. C'est pourquoi nous ne considérerons pas le qualificatif de religieux dans son sens actuel, ce qualificatif étant appliqué, faute d'un terme plus approprié, à des croyances et à une *Weltanschauung* qui n'avaient aucun rapport avec les religions historiques. En un autre sens, le terme est utilisé aussi par Auguste Comte, dont la thèse positiviste statue que l'humanité passerait par trois phases explicatives des phénomènes, conception nommée aussi la « loi des trois états » (de l'intelligence): les phases théologique, métaphysique et positive. Ces trois phases se succèdent en un ordre qui va dans le sens du progrès, depuis les explications simplistes du « primitif » et jusqu'aux constatations positives du scientifique. Mais, à en juger selon l'image que les Anciens se faisaient de l'âge d'or *(aetas aures)*, l'humanité de cet âge, situé au-delà de l'histoire, formait une race à part d'hommes qui « vivaient comme des dieux » et étaient doués de facultés supérieures d'ordre moral et intellectuel. Cet état ne saurait être assimilé à l'un des trois états de Comte, étant absolument inconnu à la science positive. Le faisant, nous détruirions justement la spécificité de cette époque.

Nous mentionnerons encore trois hypothèses qui ont été émises dans cette question du nom des Daces signifiant: « loups » [6].

La première prend en considération l'idée qu'un ancêtre mythique se serait manifesté sous la forme d'un loup et aurait été ensuite assimilé, soit comme divinité soit comme totem. Mais, comme le souligne aussi Mircea Eliade, nous ne trouvons aucune attestation en ce sens chez les Daces.

Une seconde hypothèse interprète la dénomination de « loups » en rapport avec celle de *fugitifs*. À l'origine d'une population se serait trouvé un groupe de fugitifs soit des émigrés venus d'ailleurs soit des proscrits désireux de se soustraire à la justice et qui « rôdaient à l'exemple des loups autour des villages, vivant de rapines ». Chez de nombreux peuples Indo-Européens, ces proscrits étaient nommés « loups ». Mircea Eliade écrit que dans les lois hittites on disait d'un proscrit qu'il était « devenu loup », et que dans les lois d'Edouard le Confesseur (vers l'an 1000 de n.è.), le proscrit devait porter un masque à tête de loup — *Wolfhede*.

Une troisième hypothèse susceptible d'expliquer le nom des Daces, se fonde sur certaines cérémonies rituelles par lesquelles on visait à transformer un individu en loup, ou sur d'autres, d'imitation rituelle du comportement et de l'aspect extérieur du loup, spécifiques aux initiations militaires.

D'autres interprétations peuvent encore exister. Nous, cependant, nous intéresserons uniquement à l'hypothèse se rapportant à la question

soulevée par l'étude présente. Du moment que le nom des Daces signifiait « loups », il est possible qu'il conserve quelque chose des anciennes traditions immémoriales, non historiques, un sens qui pourrait confirmer ces traditions que l'on retrouve sous tant de formes sur la terre de la Dacie ou dont l'écho perdure dans le folklore actuel. Eh bien ! Il existe un tel sens du « loup » dacique, qui fait le passage entre le passé d'au-delà de l'histoire et l'époque historique de la Dacie. Nous avons vu que le dieu de la lumière, Apollon, était tout particulièrement honoré dans ces contrées, sous le nom d'Apollon l'Hyperboréen et que de nombreux écrivains antiques ont mentionné son temple de l'île de Leuké. Et c'est là que surgit un fait étrange. Nous l'avons dit, parmi les noms qui étaient attribués à Apollon se trouvait aussi celui d'*Apollon Lykios* ou *Lykeios*. Le nom de *Lykios* s'explique autant par l'idée de « lumière » (de la racine devenue en latin *lux)*, comme nous l'avons montré, mais aussi par la signification directe du mot *lykos*, en grec: « loup ». *Apollon Lykios* peut donc signifier littéralement l'Apollon « de la louve », « Celui qui est né de la louve ». Mais ce nom acquiert un sens immédiat si nous nous rappelons qu'Apollon, de même qu'Artémis (Diana) avait été engendré par Leto (Latone), laquelle avait été transformée en louve, comme le rapporte la légende concernant cette déesse.

Les explications que l'on donna de ce nom ont varié et furent influencées par l'époque où elles avaient été émises. Macrobius *(Saturnalia*, I, XVIII), nous dit que selon Cléanthe, Apollon était nommé *Lykios* (le Lykien), parce que, de même que les loups font disparaître les brebis, de même ses rayons écartent l'humidité. L'auteur latin que nous avons cité nous dit qu'une autre preuve doit être recherchée dans la ville grecque de la Thébaïde: *Lykopolis* (la ville de la lumière ou du loup) qui rend son culte en même temps à Apollon et au loup. Certains pensent, continue Macrobius que le nom même des loups, *lykoi*, dériverait de *lyke*, qui signifie « aube », car ces animaux choisissent ce moment de la journée comme étant le plus favorable pour s'emparer des petits animaux.

En Grèce, c'était à Zeus en personne qu'était attribué l'épithète de *Lykaois ou Lykoreios* et c'est en tant que loup qu'on lui consacrait les fêtes *Lykaia*, les « fêtes du loup ». Ces fêtes des Lupercales étaient très anciennes de même que celles que l'on nommait Lykaia en Grèce, et à Rome, leur origine perdue dans la nuit des temps se rattachait au nom de Romulus, le fondateur de cette ville. On le sait, les fondateurs de Rome, Romulus et Rémus, étaient les fils de la louve (avait têté le lait de la louve), *filii lupae*[7]. La légende avait un sens plus caché. Properce *(Élégies*, IV, 10) écrivait: « Et son casque était orné de la crinière hérissée d'une louve. »

Nous pouvons donc constater qu'Apollon l'Hyperboréen, symbole spirituel du monde méditerranéen archaïque, le dieu de la lumière de tous le arts, est honoré dans la *Terra Mirabilis* et habite dans cette contrée, son aspect de « loup » étant aussi qualifié; les Daces sont eux aussi des « loups », du fait qu'ils habitent l'espace dominé par la lumière spirituelle d'Apollon, et les fondateurs de Rome sont nourris par une louve. Nous ne pouvons tirer de conclusion catégorique dans un tel domaine; toute conclusion de ce genre

serait dépourvue de poids logique — mais il est impossible d'affirmer qu'il n'existe pas de rapport entre ces trois symboles: le loup apollinien, le loup dacique et le loup de Rome.

C'est peut-être grâce à cette communauté archaïque, qui a existé au-delà de ce que nous savons sûrement ou par voie d'hypothèse que l'osmose s'est avérée facile et naturelle entre les Romains conquérants qui envahirent la Dacie et les Daces vaincus, les « fils de la Louve », ayant ainsi rencontré le loup dacique, et le loup apollinien de la *Terra Mirabilis.*

Zalmoxis — roi et dieu

Zalmoxis est un personnage qui tout en faisant partie des temps historiques, les rattache à l'époque pré-historique. Qui est-il, ce Zalmoxis que les Anciens présentent de façon assez mystérieuse et même contradictoire? Son nom même n'est pas clairement établi, Zalmoxis pour les uns, Zamolxis pour les autres. La forme Zalmoxis que nous retrouvons chez Hérodote, Porphyrius, Hésychius et autres, semble être la correcte, car elle correspond comme nous le verrons, aussi aux sens que l'on suppose à l'origine de ce nom[8].

Le plus ancien texte, datant du Ve siècle av.n.è., qui fasse mention de Zalmoxis est dû à Hérodote *(Histoires,* IVe Livre, 93—96). Selon l'historien grec, Zalmoxis aurait appartenu aux tribus gètes, « les plus vaillants et les plus justes des Thraces ». Ils pensent, écrit Hérodote, qu'ils sont immortels et que celui qui disparaît de sur terre va retrouver Zalmoxis, « un homme qui est une divinité nationale des Gètes ». Hérodote nous transmet aussi l'information, que lui auraient fournie les Grecs de l'Hellespont et de la mer Noire, que Zalmoxis aurait été un esclave gète de Pythagore, et que une fois affranchi, il aurait accumulé de grandes richesses et beaucoup de sagesse, et serait rentré dans son pays pour y répandre les fruits de sa sagesse et de la civilisation. Il existe encore un détail de la vie de Zalmoxis que l'historien grec mentionne dans ses *Histoires* et qui n'est pas sans intérêt: Zalmoxis aurait disparu au milieu des Thraces et serait descendu dans une demeure souterraine qu'il avait creusé lui-même et où il vécut pendant trois ans. Cet événement est semblable, comme nous le verrons, à la retraite de Pythagore toujours dans une demeure souterraine, dont nous parle Diogène Laërce *(Les Vies et les doctrines des philosophes,* VIII, 41) lequel à son tour avait emprunté l'information à Hermippus [9].

Mais voyons maintenant de quelle manière Zalmoxis est décrit par d'autres écrivains antiques.

Le logographe grec Hellanikos, contemporain de Hérodote, parle de Zalmoxis, en reproduisant presque textuellement les paroles de l'historien grec. Nous retiendrons la seule affirmation supplémentaire que Zalmoxis patronnait les mystères *(teletai)* des Gètes de Thrace [10]. Il ne mentionne cependant aucune relation entre Zalmoxis et Pythagore.

Nous ajouterons encore que l'épisode de la retraite dans une demeure souterraine, tel qu'il apparaît chez Hérodote, est repris par d'autres écrivains

grecs, par Strabon, entre autres, qui raconte *(Op. cit.* VII, 206), que Zalmoxis s'est retiré à un moment donné sur la montagne sacrée des Gètes, le Kogaionos, et y a vécu dans une grotte, et aussi qu'il avait voyagé en Egypte.

Si l'affirmation que Zalmoxis aurait été l'esclave de Pythagore ne tient guère debout, étant repoussée comme chronologiquement non fondée, par celui même qui l'avait faite, en revanche l'information concernant les voyages de mystérieux Zalmoxis en Égypte, pourrait fort bien expliquer la similitude doctrinaire entre les deux, ayant puisé à la même source, et même celle des pratiques de réalisation par la méditation et la concentration en une retraite totale qui leur est commune. Du reste, comme nous le verrons par la suite, ces pratiques, diffusées plus tard sur une aire bien plus large, furent utilisées surtout dans le monde de Byzance et dans les pays roumains.

Par ailleurs, tous les écrivains anciens ont affirmé que les Gètes se croyaient immortels, comme nous le relatent, en dehors de Hérodote, Lucien de Samosate (IIe siècle de n.è.), Macrobius, etc.

Nous n'insisterons pas sur tous les détails que nous trouvons dans les anciens écrits concernant la divinité gète de Zalmoxis, et qui ont été discutés et commentés par les chercheurs modernes dans différentes interprétations.[11]

Dans le contexte de ces considérations, seuls nous intéressent deux faits, qui soulignent le mieux, nous semble-t-il, les traits de Zalmoxis: qu'on le tient pour dieu mais qu'il n'en est pas moins aussi un être humain, qui voyage (Strabon affirme, nous l'avons vu, qu'il avait été en Égypte), qui se retire dans une grotte etc. Un homme-dieu, voici ce qu'on nous dit qu'était Zalmoxis. Mais on nous transmet encore, en plus , qu'il était roi. Voici ce que nous dit Platon dans le dialogue *Charmides* (156, d): « Zalmoxis, ajouta (le Thrace), est notre roi, qui est dieu ».

Mircea Eliade, en accord avec différents auteurs modernes, affirma qu'il existe une tradition chez les Thraces, selon laquelle le roi était en même temps un dieu. Rhésos, le roi thrace, qui vient en aide aux Troyens, était adoré comme un dieu par les initiés dans ses mystères [12].

Quelles explications pourrions-nous trouver pour toutes ces affirmations, aussi obscures qu'éloignées de notre mentalité? Compte tenu de l'héritage spirituel légué aux Thraces et aux Gèto-Daces par leurs ancêtres, nous nous efforcerons de trouver une explication du rapport entre les deux cycles, historique et non historique. Cette continuité existe, et nous avons les documents qui la confirme. Comme nous l'avons déjà dit, l'historien Mnaséas de Patrae écrit que les Gètes adoraient Saturne qu'ils nommaient Zalmoxis, et cette même information, nous nous rappelons qu'elle nous avait été déjà transmise par Hésychius et par Diogène Laërce, *(op. cit.*, VIII, 2) qui dit: « Zalmoxis est adoré par les Gètes, étant tenu pour Kronos (Saturne) ».

Nous sommes maintenant en mesure de scruter de plus près la figure de Zalmoxis — roi et dieu. Pour ce faire, et parce que les auteurs anciens identifient le dieu des Gèto-Daces avec Saturne, retournons à cette divinité dont le culte se célébrait au centre de la contrée *Terra Mirabilis.* Hésiode, Ovide, Macrobius etc. nous ont transmis, comme nous l'avons vu, qu'il

régnait à « l'âge d'or » et qu'il avait été associé au règne par Janus. Par conséquent, le Saturne de la période heureuse était roi et dieu. Il y a, nous le voyons, une grande similitude entre ces épithètes attribués à Saturne et à Zalmoxis. On peut ainsi supposer que la fonction du Saturne de l'âge d'or, période non historique, s'est transmise à l'époque historique, mutadis mutandis, à Zalmoxis. Cette divinité gèto-dace représente ainsi la permanence idéale, dans nos contrées, de l'état originaire de l'homme de l'âge d'or. Plus même, Zalmoxis semble être moins une individualité déterminée qu'une fonction projetée par déformation à l'époque des Thraces et des Géto-Daces.

N. Densusianu a insisté sur un aspect de cette identification de Zalmoxis avec Saturne. Voici ce qu'il disait *(op. cit,* p. 211—213) Saturne étant désigné par l'Antiquité romaine comme étant *senex*—âgé. Virgile, Varro et Horace disent que les Latins proviennent de la lignée de Saturne — *ex stirpe Saturni.* D'autre part, Virgile nomme Saturne *Saturnus senex (Enéide,* Livre VII, vers 180) et dit que sa statue était placée parmi d'autres statues anciennes dans le temple. Dans ce contexte, Virgile utilise une expression qui fournira à Densusianu l'occasion d'une curieuse étymologie. Voici les vers de l'*Énéide* auxquels il se rapporte. *Ne fugite hospitium, neve ignorate latinos, / Saturni gentem, haud vinclo nec legibus aequam / Sponte sua veterisque dei se more tenentem.* (Ne refusez pas (mon) hospitalité, n'ignorez pas les Latins, / Le peuple de Saturne respecte l'équité sans y être contraint par des lois / Mais de son propre gré, selon les mœurs de leur vieux dieu.)

Le mot *mos* (avec son ablatif *more)* de ces vers, qui signifie en latin « coutumes », « mœurs », est interprété par Densusianu, à l'aide du passage suivant de Festus, comme étant proche du sens du mot roumain *moș* [13]: « *Mos est institutum patrium, id est memoria veterum, pertinens maxime ad religiones caerimoniasque antiquas* », (« le mot *mos* appartient aux institutions ancestrales, c'est-à-dire qu'il provient de la mémoire des anciens et relève au plus haut point des religions et des cérémonies antiques ».) D'autre part, citant Lucien de Samosate, le même auteur nous dit que ce dernier nommait Zalmoxis — le « dieu ancestral ». Toutes ces informations, de même que d'autres documents lui permettent d'affirmer que Zalmoxis est un mot composé, Zal-mox-is *(Zal* pouvant être parfaitement identifié avec le grec Zeus, tandis que *mox* serait « moș » — le vieux, *is* n'étant, à son tour, qu'un suffixe grec. Donc, selon Densusianu, Zalmoxis signifierait le « vieux dieu », c'est-à-dire *Saturnus senex,* et il cite en ce sens une série de noms semblables attribués par les auteurs antiques à ce dieu. Nous ne sommes pas en mesure d'estimer acceptable cette étymologie, mais, étant donné que d'autres informations nous apprennent que Zalmoxis était identifié avec *Saturnus senex,* toute la dérivation étymologique semble une addition, significative assurément, si elle est acceptée, qui ne modifie rien si elle est repoussée. À un « âge » qui n'était plus l'âge d'or gouverné par Saturne, mais l'époque des Thraces et des Géto-Daces, la fonction de ce roi et dieu est assumée par Zalmoxis et les peuples qui l'adoraient avaient des qualités formées par la discipline sévère que leur foi leur imposait.

C'est ainsi que nous arrivons directement chez les Daces, lesquels conservent la foi dans l'immortalité de l'âme, le mépris de la mort et même un « appétit de la mort », comme disaient les anciens — *appetitus mortis* —, ce qui leur confère un courage hors de commun, bien qu'ils fussent modérés, pour ce qui est des autres choses de la vie, etc. D'ailleurs afin d'entretenir chez les Daces les mœurs traditionnelles, le prêtre-prophète Decæneus, qui vivait à l'époque de Burebista, le roi des Géto-Daces (70—44 av. n. è.) prit, officiellement, une série de mesures en ce sens. Il avait été associé au gouvernement du royaume, si bien qu'il continua la fonction de Zalmoxis — et celle du légendaire Saturne — de roi, et, selon certains auteurs, aussi de dieu. Voici ce que Strabon écrit *(Géographie*, Livre VII, chap. III, 11) en ce sens: « Pour s'assurer la soumission de son peuple, Burebista se servit de Decæneus, un homme doué d'un pouvoir magique qui avait voyagé en Égypte et appris quelques signes naturels grâce auxquels il prétendait connaître les choses divines; il fut très honoré en tant que dieu, comme je l'ai dit plus haut de Zalmoxis, et les Daces acceptèrent, afin de prouver leur soumission à sa personne, de détruire les vignes et de vivre sans vin ». C'est Jordanes, l'historien des Gètes et des Goths, qui nous apprend que Burebista avait associé Decaeneus au règne. Selon cet historien, Decæneus aurait été associé au règne par Burebista à l'époque de Sylla, c'est-à-dire avant l'an 78 av. n. è. (date de la mort de ce dernier) [14]. Ce que Jordanes nous rapporte sur Decaeneus et sur son œuvre civilisatrice est extraordinaire: il a non seulement fortement contribué à leur redressement moral, mais leur a encore enseigné la physique et la logique et les a instruits dans les doctrines philosophiques, réussissant « à les rendre supérieurs aux autres peuples », « presque aussi savants que les Grecs ».

Ajoutons que Strabon nous informe encore que Decæneus s'est retiré dans une grotte où Burebista venait parfois le consulter, de même que Zalmoxis s'était retiré dans une grotte du Kogaïonos. Autrement dit, la fonction de Zalmoxis existait aussi à l'époque de Burebista, même si le personnage qui la remplissait s'appelait maintenant Decæneus.

Qu'est-il arrivé après la chute du Décébale et la destruction de l'État dace par Trajan? Comme le remarque Mircea Eliade, « comme partout ailleurs dans les provinces de l'Empire romain, les réalités religieuses autochtones ont survécu, plus ou moins transformées, non seulement au processus de la romanisation mais aussi à celui de la christianisation ». Et il donne quelques preuves de telles survivances, qu'il analyse dans de vastes chapitres [15].

Des anciennes traditions qui se conservèrent en Dacie, même après la destruction de sa capitale, nous n'en mentionnerons que deux qui semblent prouver non seulement que la doctrine traditionnelle des populations archaïques s'est conservée, mais qui pourraient également représenter une preuve de la continuité du peuple roumain dans ces contrées, après la destruction de l'État dace.

Nous nous souvenons que Burebista allait consulter Decæneus dans la grotte où il habitait. Nous retrouvons ce fait, avec valeur de tradition locale, aussi à l'époque d'Étienne le Grand, le prince vaillant et chrétien,

qui allait consulter Daniel l'ermite dans sa grotte... On pourrait retrouver bien d'autres faits similaires, échos d'un passé lointain, tel que la fondation de monastères et la « manière » de choisir les endroits où ils furent construits, comme c'est le cas du monastère de Slatina, fondé par Lăpuşneanu etc.

Nous retiendrons encore, en relation avec cette idée, une figure qui a survécu dans nos légendes, étant mentionnée aujourd'hui encore comme personnage folklorique. Il s'agit de *Moş* Crăciun, le *Père* Noël que N. Densusianu identifie avec *Saturnus senex* — le vieux Saturne *(Moş* Saturne). Nous ne suivrons pas dans les détails l'exposé que l'auteur fait de la question, qui va sans doute trop loin, et qui, par suite d'analyses trop minutieuses, implique de grands risques, nous nous bornerons à constater que *Moş* Crăciun, le Père Noël, est, très probablement, une représentation folklorique de Saturne. En vérité, souvenons-nous de « l'âge d'or » gouverné par Saturne — *aetas aurea* — est chantée par Hésiode et Ovide, comme étant une époque où l'homme vivait en paix et sans soucis. C'était en vérité, une *Terra Mirabilis* et je me demande si le nom de *Dacia Felix* que les Romains ont donné à ces contrées après la destruction de l'État dace et la disparition de Décébale ne se rapportait pas aussi aux traditions de l'endroit, à l'âge de Saturne, à l'époque heureuse de ces terres qui avaient retrouvé, pour un temps, une vie abondante et dépourvue de soucis» Quoi qu'il en soit, la signification du *Moş* qui offre des présents éveille dans la mémoire cet âge d'or, du vieillard Saturne, lorsque tout était offert aux hommes comme autant de présents de la nature.

Ce qui nous intéresse pourtant, ici, c'est s'il a existé une continuité doctrinaire de l'enseignement qui place en son centre l'homme, dans sa condition ontologique spécifique au cycle saturnien. Cette continuité peut-elle être soutenue de manière plus ou moins fondée?

Tout d'abord, le rapprochement que les Grecs ont fait entre Zalmoxis et Pythagore, comme l'ont souligné quelques autres commentateurs est dû, de toute évidence, nous venons de le montrer, à la doctrine commune de ces deux personnages plus ou moins légendaires. Souvenons-nous, dans ce contexte, de l'affirmation faite par Pythagore qu'il serait un *philosophos* — « un amant de la sagesse ». Pourquoi? Parce que, répond Pythagore , seul le dieu est *sophos* (« sage », dans le sens antique, grec, de la parole). Cette information nous est transmise par Diogène Laërce *(op. cit.*, Livre I, 12). Nous nous souvenons que ceci avait été aussi la réponse donnée par Sophocle au tribunal qui le jugeait, que seul le dieu est *sophos.* Mais Zalmoxis et Decaeneus, nous l'avons vu, étaient tenus pour dieux, ils pouvaient donc être considérés *sophos.* Voyons quelle était leur doctrine: Voici ce qu'en dit Strabon *(op. cit.*, VII, 3, 5): « Possidonius nous informe que les Mysi (les Thraces) s'abstiennent, par scrupule, de manger tout ce qui a vie, et par conséquent des animaux; qu'ils se nourrissent de miel, de lait et de fromage, c'est pourquoi on les considèrent comme étant d'esprit religieux, et on les nomme *capnobatae.* Il ajoute que parmi les Thraces il y a des gens qui vivent sans femme, qui sont connus sous le nom de *ctistae* et considérés comme des

personnes consacrées à la divinité, qu'on laisse vivre dans une paix (solitude) parfaite. »

Il ressort de la doctrine des Thraces et des Géto-Daces, de la discipline et des techniques qu'ils utilisaient, qu'ils croyaient dans la capacité de l'homme d'atteindre une nouvelle fois l'état primordial de l'époque de Saturne, état que Zalmoxis et Decæneus avaient atteints, comme on l'a vu.[16] Cette doctrine traditionnelle de « l'état saturnien » qui aurait existé à l'époque de Burebista, était encore tellement forte à l'époque de Décébal que l'empereur Julien l'Apostat cite une caractérisation de cette situation que Trajan lui-même aurait faite [17]. Voici ce qu'il écrit: « Vous savez, Jupiter et les autres dieux, qu'ayant reçu cet empire languissant et affaibli de tous côtés, par suite de la tyrannie qui la rongeait depuis longtemps à l'intérieur, et des fréquentes invasions des Gètes du dehors, je fus le seul qui ait osé attaquer ces peuples qui vivent au-delà du Danube. J'ai même subjugué ces Gètes, le peuple le plus guerrier de tous ceux qui ont jamais existé, non seulement par les vertus de leurs corps, mais aussi de celle due aux enseignements de Zalmoxis (qui jouit, chez eux, d'une grande vénération), profondément gravés dans leurs cœurs. Car, ne croyant pas à la mort, mais seulement à un changement de demeure, ils s'en vont vers la mort plus gaîment qu'ils n'entreprennent un voyage. » Il n'existe donc pas de doute concernant la continuité de la *Philosophie Mirabilis* dans les contrées que nous avons nommées *Terra Mirabilis.*

Mais que s'est-il passé après la conquête de la Dacie, après la destruction de Sarmizegethusa? Il est évident que personne ne peut croire que des enseignements si « profondément gravés dans le cœur des Daces » auraient pu disparaître brusquement, en une nuit, et laisser un vide spirituel à l'époque postérieure à Décébale. La venue des Romains et ensuite la transformation des croyances locales par suite de l'impact du christianisme n'ont rien fait d'autre que de donner une nouvelle vêture à l'enseignement archaïque concernant la condition primordiale de l'homme et la possibilité d'y atteindre à nouveau. [18] En ce qui concerne la présence de la doctrine archaïque chez les Roumains et la modalité de « rejoindre » l'état primordial, il existe encore, en sus des légendes et des contes des Roumains qui en recèlent des traces, une doctrine/discipline qui porte un nom spécifique, l'*hésychasme,* dérivé du mot grec *hesychie* qui signifie « paix », « repos » d'où dérive aussi le mot *sihastru* (ermite). Le terme d'*hesychie* avait été utilisé aussi par Strabon (Possidonius) lorsqu'il parle des Thraces consacrés à la divinité. Cette discipline, bien que pratiquée ultérieurement dans un cadre chrétien, est une technique analogue a celle des yogins indous, par laquelle on peut contrôler et discipliner la respiration et la pensée dans le but de réaliser dans son cœur « l'état principal » [19]. C'est pour cette raison que cette gymnastique intérieure est nommée la « prière du cœur » ou « prière de l'esprit ». Que la doctrine et la technique hésychastes appartiennent à des traditions antérieures au christianisme et qu'elles ont tout naturellement emprunté un bagage terminologique chrétien, de même, par exemple, que le temple de « l'Île Blanche » avait été transformé en une église à neuf autels, ressort également du fait

que la doctrine chrétienne orthodoxe n'a officiellement accepté l'hésychasme que très difficilement, vers la fin du moyen âge[20], et que la catholique ne l'a jamais connue. D'ailleurs, et bien que les pratiques hésychastes ont un fond chrétien, elles ne correspondent pas au but que le christianisme se propose, car elles visent à acquérir une lucidité de l'esprit concentré sur soi-même, grâce à un rythme automatique, sans paroles, si bien que le résultat n'en est plus une « prière » proprement-dite, qui se déroule dans le temps, mais un état de conscience libérée de tout conditionnement technique, qui appartient visiblement à une orientation différente. Comme le montre aussi l'auteur dont nous avons suivi le cheminement de sa pensée, l'origine de ces pratiques est bien antérieure au christianisme, mais, comme il ignorait l'histoire de la spiritualité dace, il ne se rapportait pas à elle.

Nous avons vu plus haut que les documents anciens attestent que les Géto-Daces menaient une vie sobre et que certains d'entre eux, consacrés à la divinité, se retiraient dans la paix et la solitude — l'*hesychia*. Cette retraite était assurément une application de techniques pratiquées par Zalmoxis et Decæneus, qui s'étaient retirés dans la solitude d'une grotte, sans contact humain, comme Pythagore aussi, d'ailleurs. La force des enseignements de Zalmoxis concernant l'homme-dieu et son immortalité était si grande que les pratiques lui correspondant se sont imposées aussi au christianisme, tout en demeurant néanmoins une forme «ésotérique» (avec des formes spéciales d'initiation). Quoi qu'il en soit, cette manière de dépasser la pensée discursive et d'atteindre à ce que les Grecs antiques nommaient *theoria*, la connaissance directe, par une fusion de l'intellect avec l'essence de la chose connue, ou comme le dit l'auteur cité *(op. cit*, p. 33) « en arriver à la contemplation fixe et sans déviation », est visiblement extérieure et antérieure au christianisme.

La question de l'hésychasme a fait de longs débats au moyen âge byzantin [21] et de nombreux ouvrages ont été consacrés à cette doctrine, tels ceux de Nicéphore Grégoras (†1359), *Sur la paix du cœur*, Grégoire le Sinaite (†1346), *Sur la vie contemplative et les deux sortes de prière*. Ont encore activement participé aux discussions Grégoire Palamas (†1360), Balaam de Calabre (contemporain de Palamas), Georgios Akindynos (première moitié du XIVe siècle), Démètre Kydones (XIVe s.) et autres.

Chez nous, jusqu'à une certaine époque, les archives de notre spiritualité ne peuvent être trouvées que dans le cadre des traditions. Du point de vue documentaire l'hésychasme est mentionné pour la première fois en Valachie par Nicodim de Tismana (†1406), le fondateur du monastère homonyme, et en Moldavie, en rapport avec Gr. Ţamblac (1364 — 1419), érudit grec, métropolite de Kiev, qui déploya une vaste activité ecclésiastique et prit le froc au monastère de Neamţ. La pratique de l'hésychasme continua pendant longtemps dans ce monastère. Ainsi, au XVIIIe siècle, Paisie, qui en fut le starets, et ses disciples sont connus pour le zèle avec lequel ils l'observaient. On trouve des allusions à cette pratique aussi dans les célèbres *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Theodosie*. La littérature hésychaste qui a circulé dans les pays roumains, principalement sous

forme de manuscrits, est très riche et s'étend jusqu'à l'époque contemporaine, prise dans le sens large [22]. Cependant, elle doit être déchiffrée et interprétée avec grande attention et surtout avec une bonne connaissance de ces problèmes et du contexte socio-culturel dans lequel ils se sont développés. Certains textes hésychastes se fondent sur la philosophie de Platon ou d'Aristote, mais il est visible que leur fonds d'idées est bien plus ancien. Il s'agit là d'une doctrine et d'une pratique de type pythagoricien — ce qui résulte aussi de notre analyse.

Les données mentionnées jusqu'à présent nous montrent que l'une des conceptions anciennes les plus profondes de l'homme et de la condition humaine, de même que sa réalisation effective, a été cultivée dans nos pays, et que l'ensemble des conceptions qui pouvaient transformer un homme en un *basileus* (un homme d'exception) susceptible d'être considéré aussi un dieu — *theos* — a apartenu et appartient à la même force spirituelle de notre terre, la *paideuma* saturnienne, conservée dans nombre de légendes et de contes, sous différentes formes et idées. Cela ne s'est-il passé qu'une seule fois. Ou bien ce qui a été le sera-t-il encore? C'est du moins ce qu'en pense le poète latin Ovide *(Métamorphoses — Invocation):* « Mon âme me pousse à chanter les formes changées / En nouveaux corps. Dieux ! favorisez mes desseins, / (Car c'est vous qui avez accompli ces métamorphoses.) ».

« Le Futur et le Passé; Double page, même feuille. »

On ne cesse de fouiller dans le passé lointain et récent, à la recherche des valeurs de la civilisation qui se sont développées dans l'espace géto-dacique, allant jusqu'au monde archaïque des Thraces qui a précédé celui des Géto-Daces et dont ce dernier dérive. Et de nouvelles valeurs de notre trésor culturel ne cessent d'être mises à jour. Cependant, la question qui se pose est: jusqu'à quel point, ces valeurs redécouvertes peuvent-elles constituer une source pour les pages de la culture vivante au service de laquelle nous, ceux d'aujourd'hui, nous trouvons? Où se place la barrière qui sépare le passé du futur? Serait-ce le critère logique qui nous sépare dans le temps de la *Terra Mirabilis*, par ligne temporelle, tel un Styx que Jupiter lui-même ne saurait franchir? Il est certain que si nous devions choisir, nous-mêmes, en usant de critères conventionnels, les limitations que le préjugé que seul ce qui est moderne nous appartient impose, et qu'il n'y a que les critères selon lesquels les valeurs de toute la culture européenne actuelle trouvent leur justification qui puissent garantir nos valeurs, alors tout notre passé est mort et son investigation ne relève plus que de l'archéologie. Les fascinations que les réalisations modernes exercent sur nous, sur tous les contemporains du monde entier, provoquent un état d'esprit stimulateur mais qui limite notre vision par son essence même. Croire que tout ce qui a été créé à notre époque est dû exclusivement au fait que nous sommes sortis des ténèbres « du passé, que nous avons abandonné une mentalité primitive »

qui nous avaient tenus enchaînés à nos traditions, constituerait un préjugé tout aussi grand que celui de renoncer au progrès. La sortie de la Roumanie hors de son lit, de sa souche primitive et son entrée dans l'universel sont choses bien trop connues pour que nous les détaillions ici. Continuer ce que d'autres font ou ont fait est sans doute bien, mais certainement infiniment trop peu par rapport aux possibilités de notre peuple et de son réservoir spirituel. Nos yeux doivent largement s'ouvrir aux valeurs autochtones que recèlent nos légendes, nos pierres et nos cours d'eau, nos montagnes, notre langue et notre âme, la *paideuma* de la *Terra Mirabilis*. Sondons notre propre passé, parce que c'est en lui que sont enfouies toutes nos forces spirituelles, intégrons-nous dans notre *paideuma* et par là dans notre propre terre, celle qui nous a engendrés et où nous retournerons, afin d'y puiser, pareils à Antée des forces nouvelles pour la réalisation de notre propre avenir. Connaître véritablement notre passé n'est pas autre chose que créer la perspective de notre avenir. Eminescu a exprimé cette vérité dans sa *Glosse: Le futur et le passé; / Double page, même feuille, / Que l'instant présent soumet, / Que les aujourd'hui recueillent.*

Selon nous, le fonds d'idées, passivement conservé par le peuple roumain depuis des temps immémoriaux, contient une *Weltanschauung* spécifique à notre espace culturel. Celle-ci doit être redécouverte et reformulée dans les termes de notre mentalité actuelle. Une vision roumaine de ce genre, dont les racines, pareilles à celles d'un arbre gigantesque, plongent dans la terre et l'âme de notre espace, au-delà de toute barrière historique, peut installer une sève totalement nouvelle et surprenante à notre époque. La culture moderne s'est imposée à nous comme une autorité incontestable — et parfois indiscutable — devenant autosuggestion, à un moment donné. Nos valeurs anciennes peuvent former le cadre de valeurs renouvellantes.

Notre passé est l'« Homme » et ce que représente le céleste Apollon Musagète. C'est au tour des jeunes générations de lire l'avenir dans le passé spirituel des Géto-Daces et de l'actualiser de manière à expliquer les deux dimensions du temps. Cette pensée a été ainsi exprimée par un philosophe français : « Pour sonder le mystère des profondeurs, il faut parfois scruter les hauteurs ; le feu du centre de la terre ne se montre qu'aux sommets des volcans. »

Pendant près de deux mille ans, le peuple de l'espace géto-dace de l'« Homme » a dû rassembler ses énergies. Son histoire a été jusqu'à très récemment, surtout d'ordre spirituel, une histoire qu'aucune vicissitude temporelle n'est venue interrompre. Les forces que ce pouvoir d'« implicitation » lui ont donné ont été multiples, comme on a pu le voir des quelques exemples que nous venons de proposer. Mais toutes ensemble peuvent être présentées par une expression très simple, mais non moins pleine de significations. Le peuple roumain a été et est un peuple *cu minte* (sage ; littéralement : avec *esprit, raison)*, un peuple sage, raisonnable.

Il est hors de doute que cette terre merveilleuse — cette *Terra Mirabilis* — est une source d'énergies susceptibles d'être explicitées dans une histoire inattendue.

ANTON DUMITRIU

NOTES

1 Daniel Ruso, *La historia fantastica de un descumbrimento*, Editorial Diana, Mexico, 1974, Voir aussi Simion Săveanu, *Aventuri prin tunelul timpului* (« Aventures dans le tunnel du temps »), éd. Sport-Turism, 1977, p. 9—21.

2 Mircea Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, Paris, Payot, 1970, p. 22.

3 *Op. cit.* p. 13—30

4 P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1986

5 Pour le nom des Daces et son intérprétation en relation avec le « loup », voir l'étude de E. Lozovan, *Du nom ethnique des Daces*, « *Revue internationale d'onomastique* », 13, 1961.

6 Mircea Eliade, *op. cit.* p. 15

7 Les auteurs latins, eux non plus, n'ont jamais considéré la fable de la louve qui aurait nourri Romulus et Rémus enfants, dans son sens concret, ils ont cherché à lui trouver un autre sens, de différentes manières plus ou moins acceptables. Ainsi Tite-Live (*Histoire romaine*, Livre I, V, 7) nous dit que, selons les uns, le berger qui aurait trouvé les deux enfants, un certain Faustulus, les aurait emporté chez lui et les aurait donné à sa femme pour qu'elle en prenne soin, laquelle était surnommée *Lupa* (la louve), à cause de ses habitudes. D'autres historiens romains racontent les faits de la même façon. Les savants modernes sont d'accord pour intégrer cette légende au culte du loup, très en vogue chez les Sabins, en Calabre, dans le Bruttium, chez les Grecs de Tarente etc. Les recherches de J. Carcopino, G. Binder, A. H. Krappe etc. sur la question, sont très importantes.

8 La forme *Zamolxis* paraît chez Hellanikos, Platon, Lucien, Mnaseas, Diodore Sicule, Diogène Laërce et d'autres.

9 Hermippus de Smyrne, philosophe grec de l'École des péripatéticiens (IIe siècle av. n.è.), qui est très peu connu; on lui attribue un ouvrage, souvent cité par Diogène Laërce, sur les biographies des philosophes.

10 Hellanikos de Mitylène (vers 495—411 av.n.è.) a écrit plusieurs ouvrages à caractère historique dont nous conservons quelques fragments, publiés dans la collection *Historicorum graecorum fragmenta*, publiée chez F. Didot, Paris, 1841, tome I, 45 et tome IV, 629. L'information se trouve dans le Fragment 173.

11 On trouve un bon résumé des affirmations plus anciennes dans l'ouvrage de Gr. Tocilescu, *Dacia inainte de romani* (« La Dacie avant les Romains ») p. 320—330. Une autre présentation des textes anciens, accompagnée de vastes indications bibliographiques des commentaires modernes, chez Mircea Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, *cit.* p. 31—80.

12 Mircea Eliade, *op. cit.* p. 63. Il semble même que les vers 970—973 de la tragédie *Rhesos* d'Euripide se rapporteraient à Zalmoxis, qualifié de roi et dieu.

13 Sextus Pompeius Festus, écrivain latin (IIe ou IIIe siècle de n.è.) a laissé un résumé de l'ouvrage *De verborum significatione* de M. Flaccus Verrius (Ier s.av.n.è. — Ier s. de n.è.) imprimé pour la première fois à Milan par Zarotus. La meilleure édition est celle de K. O. Müller, Leipzig, 1839.

14 Jordanes ou Jornandes (VIe de n.è.), évêque goth, qui a écrit une histoire des Goths et des Gètes, intitulée *De origine actibusque getarum*, imprimée pour la première fois à Augsbourg, en 1515. L'ouvrage n'est en fait qu'un résumé de celui de Cassiodore (V^e et VIe s), intitulé: *Histoire des Goths* (perdu)

15 Mircea Eliade, *De Zalmoxis à Gengis-Khan*, p. 73. Voici ces « survivances », telles que l'auteur les intitule: Le Diable et le Bon Dieu (la préhistoire de la cosmologie populaire roumaine); le prince Dragoş et la chasse rituelle; Maître Manole et le Monastère d'Argeş; le chamanisme chez les Roumains; le culte de la mandragore chez les Roumains; l'Agnelle voyante (la Mioritza).

16 Pour une plus large discussion autour de la « condition originaire » de l'homme, voir notre ouvrage *Philosophia Mirabilis*.

17 Flavius Claudius Iulianus (Julien l'Apostat), empereur romain (361—363), a renié la foi chrétienne et réintroduit le paganisme dans l'Empire (d'où le surnom d'Apostat). C'était une personne de vaste culture, qui a laissé plusieurs ouvrages à la postérité, dont *Kaesares ou Symposion*, où se trouve le passage cité plus haut (I, 420). Il est très possible que Julien ait emprunté ce passage à l'ouvrage (perdu) de Trajan, *De bello dacico*.

18 Aristote parlait, lui aussi de cet « état divin », défini comme étant « la pensée qui pense la pensée », état que « l'homme peut aussi parfois atteindre ». (Aristote, *La Métaphysique*, XII, 7, 1072 b).

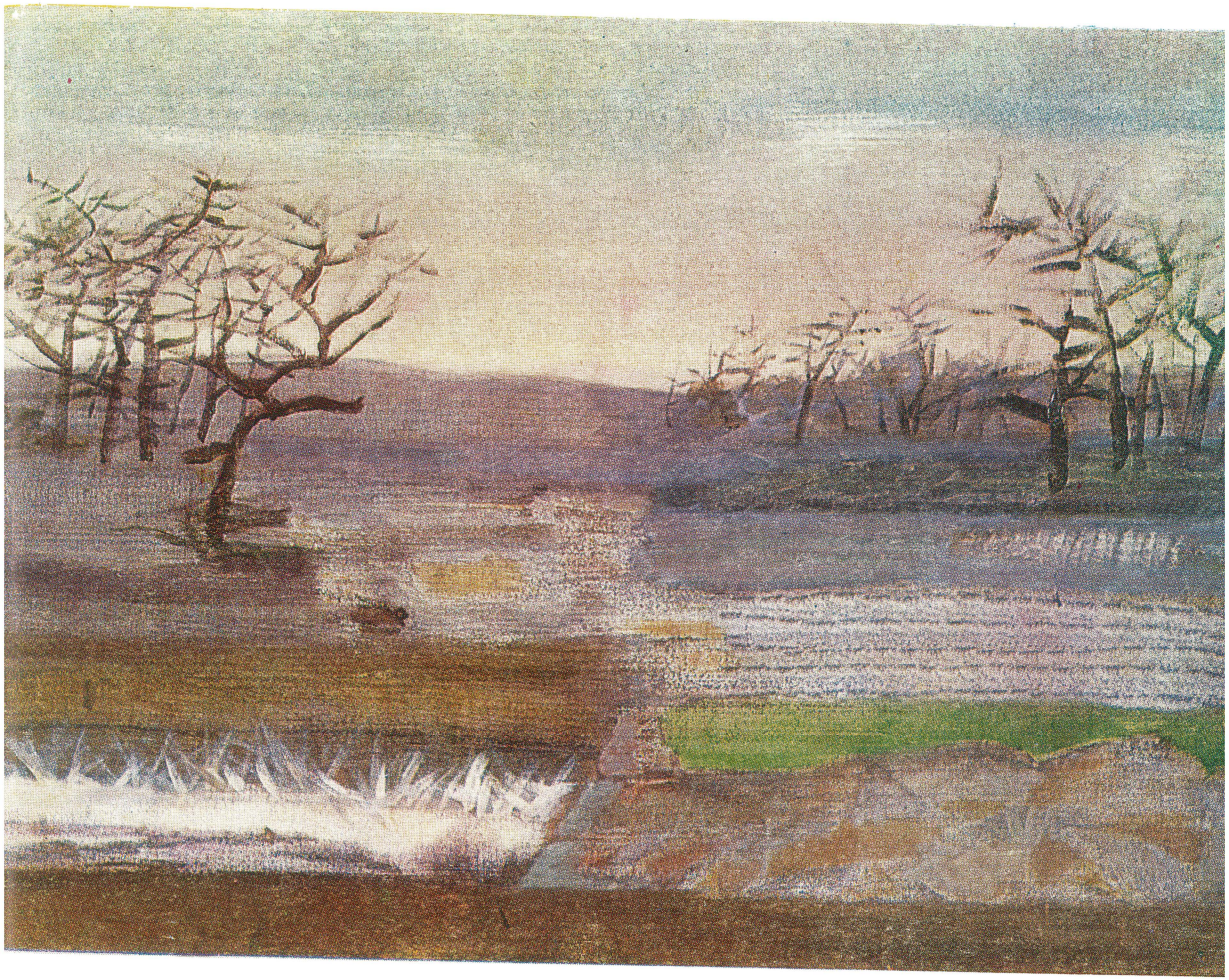
19 Nous nous guidons, dans notre exposé, d'après l'ouvrage signé par un moine de l'Église d'Orient, intitulé *La Prière de Jésus*, Chevetogne, 1963, IV édition revue et augmentée.

20 Pour des détails concernant les luttes autour de l'hésychasme, voir l'ouvrage *Inceputuri ale logicii românești* (« Les Débuts de la logique roumaine ») de Petru Lucaciu, éd. Ştiinţifică, Bucarest, 1970, p. 36—66.

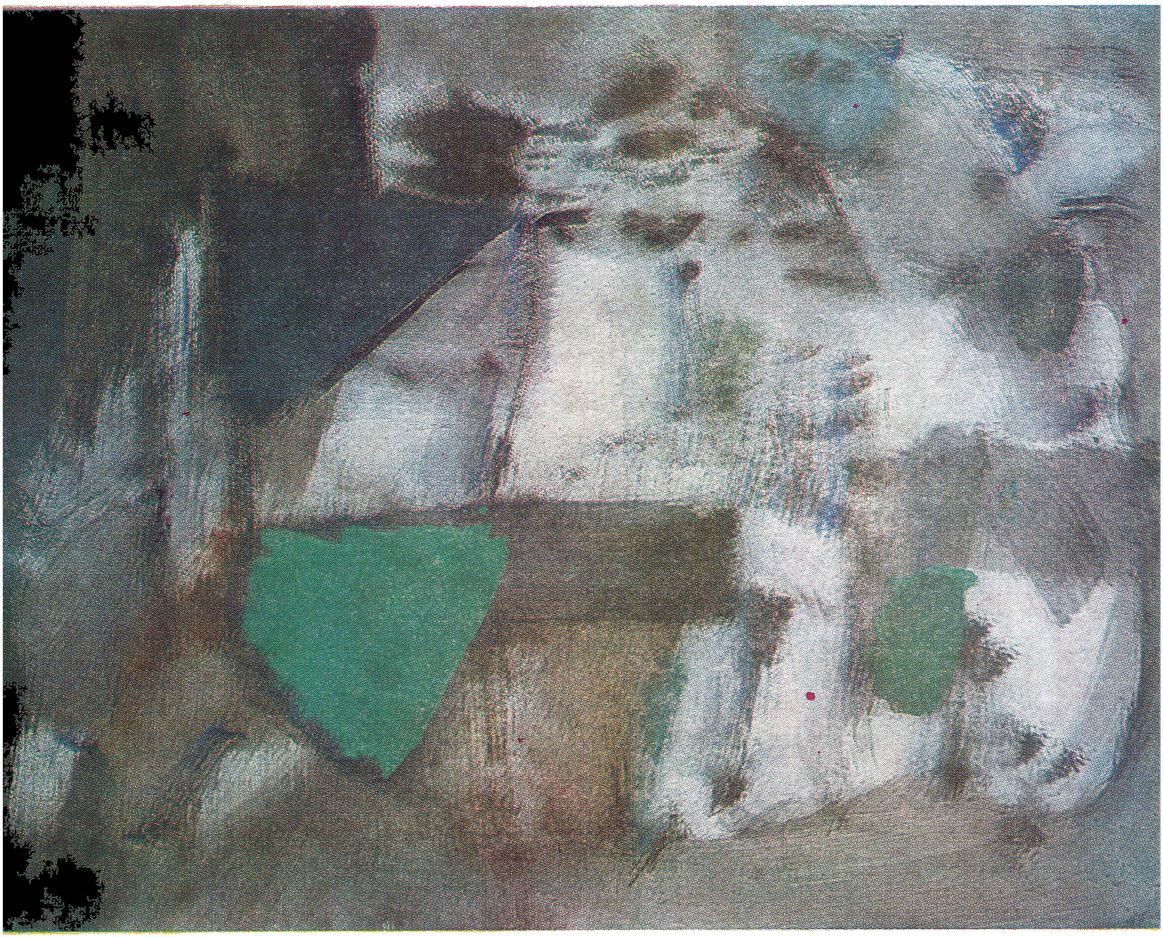
21 Au XIVe siècle, la lutte contre et pour l'hésychasme est très aiguë » et on réunit trois synodes à Constantinople pour trouver une solution à la question: en 1345, l'hésychasme est condamné; en 1347, il est reconnu: en 1351, il est à nouveau reconnu, mais cette « reconnaissance » n'est, en fait, qu'une tolérance.

22 Une partie de cette littérature se trouve citée dans l'ouvrage de Petru Lucaciu, *Inceputuri ale logicii românești* (« Les Débuts de la logique roumaine »). De même, les textes hésychastes sont mentionnés dans l'*Histoire de la littérature roumaine*, Ier volume, éd. de l'Académie de la R.P.R., 1964.

ION SĂLIŞTEANU
Champ au crépuscule (acrylique sur toile)



ION SĂLIŞTEANU
Plantes (acrylique sur toile)



L'Idéologie des Lumières et la lutte pour l'unité nationale

C'est une intuition exacte de l'importance et de la force des créations culturelles novatrices dans la transformation de la société qui a fait appeler à Jules Michelet le XVIIIe siècle «le Grand Siècle» ou «le Siècle des Lumières». La nouvelle idéologie des Lumières, qui reflète les mutations subies par la société à la fin du XVIIIe siècle et au début du siècle suivant, de l'Atlantique à l'Oural, exprime les aspirations des forces sociales qui niaient l'ancienne société féodale et l'idéologie sur laquelle elle s'étayait. Le scepticisme dépourvu d'élan est remplacé par la force de la connaissance fondée sur la raison toute-puissante. L'homme ne cesse de s'instruire, il observe et comprend, il est convaincu que l'ignorance pâlit devant la connaissance rationnelle. L'expansion des Lumières détermine le progrès continu de l'humanité. L'éducation est le premier des facteurs du progrès: l'éducation théorique et pratique, la grammaire, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences de la nature. L'éducation pour tous, car la vérité est simple et peut toujours être mise à la portée de tout le monde, disait Michelet.

L'idéologie roumaine des Lumières s'inscrit dans le contexte européen. Ses débuts sont, par l'œuvre de certains précurseurs, contemporains des débuts des Lumières occidentales: il s'agit notamment de deux grands savants roumains, Constantin Cantacuzino et Démètre Cantemir, chez qui la conscience nationale s'étaie sur des arguments de droit historique: l'origine daco-romaine du peuple roumain en justifie le droit à la libération de sous toute domination, a savoir à l'indépendance totale et au libre développement. Un autre argument du patrimoine doctrinaire des deux historiens est l'unité du peuple roumain et de la langue roumaine, nés sur un territoire unique. À ceci s'ajoute un troisième argument, celui de la continuité ininterrompue des Roumains sur tout leur territoire de formation. C'est là une tentative d'approche dialectique de l'histoire, d'histoire comparée et d'histoire universelle, qui signifie l'élargissement de l'horizon intellectuel et le début d'une philosophie de l'histoire. Chez Démètre Cantemir ces éléments sont complétés par la conception scientifique et philosophique dont relèvent sa *Métaphysique*, sa *Logique* et dans une certaine mesure son *Histoire hiéroglyphique* et son *Divan ou la Querelle du sage et du monde.* Dans la pensée de Démètre Cantemir le hasard est remplacé par la raison et par l'explication logique des événements, sur la base d'une causalité objective et nécessaire et d'une aproche dialectique des phénomènes historiques: le passage de l'ancien au nouveau, de l'inférieur au supérieur justifie la lutte des masses populaires pour la liberté et la justice, contre les classes exploitatrices et celle des peuples subjugués contre les puissances dominantes.

L'œuvre de ces précurseurs est continuée de façon parfaitement naturelle par les représentants des Lumières roumaines: *Hronicul a¦ toată Ţara*

Românească (« la Chronique de tout le Pays Roumain ») (qui s'est divisé ensuite en Moldavie, Valachie et Transylvanie) dont la copie revue par l'auteur a été achetée par l'évêque Ioan Inochentie Micu à Vienne fut le livre de chevet des historiens de l'École transylvaine, le groupe représentatif de l'historiographie roumaine des Lumières.

Pour Ioan Inochentie, lui-même un précurseur des Lumières, les arguments du droit historique et du droit naturel des Roumains constituaient le fondement de la lutte politique menée dans la Diète, à la Cour impériale de Vienne, au Vatican et par l'intermédiaire des nombreux, audacieux et importants mémoires adressés aux autorités, qui finissaient tous par un autre argument puissant du droit naturel: « que ceux qui portent le fardeau jouissent aussi des avantages » *(qui sentit onus, sentiat et commodus).*

Il faut associer à ce combattant acharné pour les droits du peuple roumain deux jeunes qu'il avait formés lui-même pour l'aider dans son combat infatigable: Gheorghe Cotora et Grigore Maior, auteur d'un *Dictionnaire latin-roumain.*

On doit citer aussi Radu Tempea le Vieux, auteur de l'*Histoire de Șcheii Brașovului,* ouvrage empreint d'idées qui annoncent les Lumières et surtout Dimitrie Eustatievici, qui a donné en 1757 une *Grammaire roumaine.* Encore plus significative est la pénétration des nouvelles idées dans les couches populaires, ce dont témoigne un mémoire des paysans de Hunedoara (1760) aux autorités du comté, où ils se plaignent d'avoir dû «subir le joug du servage » bien qu'ils fussent plus nombreux et plus anciens que les autres peuples du pays.

Les mutations du domaine économique et politique se reflètent fortement dans la culture de la Transylvanie de l'époque. La culture des classes féodales perd toujours davantage de son importance en faveur du mouvement culturel des Lumières.

Des hommes de culture prestigieux de Transylvanie ont protesté contre le système d'enseignement que la Cour de Vienne voulait utiliser comme instrument de domination et de catholicisation (les lois scolaires *Ratio Educationis* de 1777 et *Norma Regia* de 1781). Ils exigeaient, à la place des langues latine et allemande imposées par la Cour de Vienne, un enseignement en langue maternelle.

Les Roumains ont réussi à vaincre maints obstacles et oppositions, fondant de nombreuses écoles. Dans cette œuvre de culturalisation par l'éducation se sont distingués Gheorghe Șincai, le directeur des écoles roumaines uniates de Transylvanie, qui a fondé environ 350 écoles dans autant de villages, Dimitrie Eustatievici, le directeur des écoles orthodoxes roumaines, qui a fondé à son tour plusieurs centaines d'écoles et Teodor Iancovici, le directeur des écoles roumaines du Banat, dont le nom s'inscrit à côté de ceux des autres fondateurs d'écoles. C'est ce qui explique l'accroissement du nombre des intellectuels roumains de Transylvanie d'une génération à l'autre. Les fils des prêtres et des petits nobles roumains suivent les cours des gymnases et des lycées. Le Collège universitaire de Cluj comptait en 1703 45 étudiants roumains. Les jeunes Roumains fréquentaient les collèges de Rome, de Tîr-

navia et de Vienne; après la création des écoles de Blaj en 1754, le nombre des jeunes à formation supérieure s'accroît rapidement.

Ainsi préparée, l'idéologie des Lumières, qui s'opposait aux états de choses anachroniques, agit dans les trois pays roumains en étroite union avec les forces sociales qui exigent à juste titre une position dans la vie sociale, politique et culturelle adéquate à leur rôle économique dans le monde nouveau qui frappait fortement aux portes de l'histoire. La société féodale en pleine décadence traversait une crise que les réformes de surface et les tentatives dépourvues de perspective de certains réformateurs ne pouvaient éviter. La nouvelle idéologie minait les fondements philosophiques de l'ancien monde, les révolutions de 1784 et 1821 en minaient les fondements sociaux et le mouvement du *Supplex* de 1790—1791, les fondements politiques. L'idéologie des Lumières constitue la plate-forme du combat politique mené par une série de savants patriotes, tels Samuil Micu, Gheorghe Şincai, Petru Maior, Ioan Molnar-Piuariu, Ioan Budai-Deleanu, Ioan Para, Ignatie Darabant, Gheorghe Lazăr etc. Tous ceux-ci, et d'autres comme eux, sont à la fois des combattants avec la plume et des combattants politiques. Leur activité est dominée par l'idée de l'émancipation sociale et nationale du peuple roumain, à une époque où la conscience nationale avait dépassé le cercle restreint des savants, devenant un appui moral puissant des masses populaires. Le cosmopolitisme de l'idéologie occidentale des Lumières et de l'orthodoxisme grec est remplacé dans les pays roumains, grâce aux conditions historiques concrètes, par une idéologie militante, mise au service de l'émancipation sociale, politique et culturelle des Roumains et de leur indépendance.

Les représentants de l'Ecole transylvaine ordonnent et concentrent leurs idées et leurs préoccupations scientifiques et politiques autour des problèmes les plus importants et partant les plus actuels: l'origine, la continuité et l'unité du peuple roumain. La passion avec laquelle ils défendaient une juste cause les a poussés parfois à des exagérations, comme celle concernant l'origine purement romaine du peuple roumain et purement latine de la langue roumaine. Mais d'autres idées, qu'ils défendent avec une conviction fondée sur la vérité historique, sont parfaitement justifiées: la continuité du peuple daco-romain en Dacie, l'unité ethnique du peuple roumain et son droit à une vie nationale indépendante.

L'émancipation socio-politique et socio-nationale du peuple roumain — l'objectif final de l'activité insistante et infatigable de ces grands savants et téméraires combattants — se trouvait en rapport dialectique avec la structure complexe de la société, à une époque où un monde s'effondrait et un autre naissait. L'enseignement et les lettrés avaient pour tâche de servir le nouveau, les rénovations.

La concordance fut parfaite entre la pensée et l'action. Les savants combattants ont entendu accomplir leur devoir dans les deux qualités. Ils l'ont fait avec leur science et leur conscience, passionnément et audacieusement, sans éluder les obstacles, les inimitiés déclarées et de nombreux risques. Les institutions et les états de choses anachroniques ont été la cible des critiques audacieuses de Samuil Micu, dont l'activité pratique et les ou-

vrages historiques étaient dirigés contre le haut clergé, désireux « d'amasser des montagnes d'or, de tondre et de traire ses ouailles au lieu de les paître » contre la noblesse et les boïards « qui font le malheur du pays ».

En combattant les thèses tendencieuses de certains historiens étrangers comme Sulzer, Engel, Eder, qui niaient la continuité du peuple roumain en Dacie, les représentants de l'École transylvaine déploient une activité scientifique fructueuse; ils posent les principaux fondements idéologiques du mouvement national roumain. Micu, Șincai, Maior, Budai-Deleanu, Lazăr militent pour la delivrance du peuple roumain de l'état injuste où il se trouvait, l'exhortant à l'union et lui montrant la voie pour reconquérir sa gloire ancestrale.

Les principaux représentants des Lumières roumaines étaient convaincus de la justesse de la cause à laquelle ils avait consacré leur vie; ils considéraient de leur devoir de servir de toutes leurs forces la nation, dont le processus de formation touchait à sa fin; ils étaient convaincus du droit de la nation roumaine d'occuper une meilleure place dans la vie économique, sociale, politique et culturelle, adéquate à sa supériorité numérique, à son passé historique et à sa contribution au soutien matériel de la société.

L'intellectualité progressiste roumaine était saisie d'une émulation générale. Ainsi par exemple, le « Mouvement jacobin » comptait aussi des représentants marquants des Lumières roumaines, comme Paul Iorgovici et Gheorghe Șincai, condamnés tous les deux à de lourdes peines pour leurs idées et pour leur activité. La « Société philosophique du peuple roumain de la Grande Principauté de Transylvanie », fondée en 1795 grâce aux efforts du même Iorgovici et de Molnar-Piuariu dépassait comme composition et préoccupations les frontières de la Transylvanie, embrassant également les deux autres pays roumains.

Les représentants des Lumières entendaient lutter pour éclairer le peuple et pour l'arracher à l'ignorance, à l'analphabétisme où l'avaient maintenu les classes exploitatrices. Le meilleur moyen d'atteindre ce but était, à part la fondation d'écoles à la campagne pour les fils des paysans, l'élaboration de manuels pour ces écoles et pour les écoles existantes dans les villes, l'adaptation en roumain d'ouvrages à caractère instructif et moralisateur. Petru Maior s'est occupé personnellement de l'éducation des enfants, qu'il rassemblait autour de lui partout où il allait. Samuil Micu a adopté des ouvrages de logique et d'éthique, Gheorghe Șincai a écrit *Istoria naturii sau a firii* (l'Histoire de la nature ou de ce qui existe ») et *Învățătura firească spre surparea superstiției norodului* (« Enseignement naturel pour détruire les superstitions du peuple ») ; ils y combattaient l'obscuratisme et les superstitions, enrichissant la science d'éléments rationalistes et matérialistes. Micu a de grands mérites dans la constitution d'une terminologie philosophique en roumain, tout comme Șincai dans la création de termes autochtones capables d'exprimer certaines notions scientifiques. C'est toujours l'élévation culturelle du peuple que poursuivait l'impression d'ouvrages à caractère économique. Le savant Ioan Molnar-Piuariu fait imprimer *Economia stupilor* « (L'Économie des ruches »), Gheorghe Șincai — *Povățuire către economia de câmp* (« Guide d'éco-

nomie agricole ») et Grigore Obradovici, le directeur des écoles roumaines du Banat, traduit « à l'usage des paysans roumains » une *Carte de îndemînă pentru orînduita economie, lucrarea pămîntului și pentru plămădirea și păstrarea vitelor și a păsărilor celor casnice* (« Précis d'économie, d'agriculture et d'élevage du bétail et de la volaille »). Ces ouvrages comprennent, à part les indications pratiques à caractère économique, des notions de culture générale et des instructions de lecture et d'acquisition de leur contenu.

Convaincus de l'importance de la conscience historique dans la vie d'un peuple, dans la réalisation de son idéal de liberté, les représentants roumains des Lumières ont fait tous les efforts pour réaliser des ouvrages qui encouragent le peuple à la lutte pour l'unité nationale.

La science historique ne signifiait pas seulement, pour ces véritables titans de la conscience nationale, un ensemble impressionnant de données et de faits, mais surtout, comme le disait Samuil Micu, « le maître de toutes choses ecclésiastiques et politiques; car elle justifie ce qu'elle enseigne non seulement par des paroles, mais par des exemples aussi. Pour que les bons soient loués au siècle des siècles et que les mauvais et les indignes en aient honte et commencent à se débarrasser des sentiments animaliques et à devenir des hommes roumains, à savoir accomplis, car c'est beaucoup de chose que d'être né Roumain ». C'est l'amour envers le peuple et envers son histoire qui anime chaque page des ouvrages de Samuil Micu, dont *Istoria și lucrurile și întîmplările românilor* (« L'Histoire, les faits et les événements des Roumains ») est le plus important. Le même patriotisme ardent, doublé d'esprit scientifique et d'érudition, est à retrouver dans la monumentale *Hronica a românilor și a mai multor neamuri* (« Chronique des Roumains et de plusieurs peuples ») et dans le recueil de textes en plus de 20 volumes *Rerum spectantium ad universam gentem Daco-Romanorum* ou *Valachicam summaria collectio ex diversis authoribus facta.* Ce recueil fut particulièrement utile à Petru Maior dans l'élaboration de ses ouvrages *Istoria pentru începutul românilor în Dacia* (« Histoire des débuts des Roumains en Dacie ») et *Istoria bisericii românilor* (« Histoire de l'Église des Roumains »), ouvrages fondamentaux pour les débuts de l'historiographie roumaine. L'œuvre historique de l'École transylvaine est complétée de façon heureuse par l'ouvrage d'érudition, resté en manuscrit jusqu'à nos jours, de Ioan Budai Deleanu: *De originibus populorum Transylvaniae* et par un autre ouvrage toujours manuscrit, du même auteur, intitulé *De Bello civile* (sur la révolte paysanne de Bobîlna). Si chez Micu la narration historique est illustrée par des documents, chez Șincai le document fait corps commun avec la narration. Maior et Budai Deleanu font le pas vers la synthèse historique, où les affirmations s'étaient sur les documents et sur les commentaires du sous-sol.

Les représentants de l'École transylvaine ont envisagé le développement historique des Roumains des trois pays roumains, en soulignant par là l'unité, les liens qui unissaient le peuple roumain des trois pays. « J'ai trouvé bon d'étendre mon discours — écrivait Budai-Deleanu — aux régions voisines . . . ainsi qu'à la Roumanie et à la Moldavie, car d'un côté, toutes ces provinces formaient l'ancienne Dacie, et de l'autre, elles se ressemblent

tellement qu'elles semblent former un seul pays, destiné à un seul peuple et à un seul règne ». C'est de cette conscience de l'unité nationale qu'était issu l'amour de la patrie, qui devait être pour tous « l'impulsion naturelle qui pousse les gens à aimer leur patrie et à se réjouir d'y vivre », comme disait Petru Maior.

Pour que leur œuvre puisse jouer le rôle qu'ils lui avaient attribué, les représentants des Lumières étaient obligés d'utiliser une langue littéraire à la portée du public, langue qui venait compléter de façon heureuse les arguments historiques concernant la romanité et l'origine noble des Roumains et de la langue roumaine. L'alphabet latin et l'orthographe étymologique conféraient une plus grande force à l'argumentation et aux preuves présentées. C'est dans ce noble but que Samuil Micu a élaboré *Cartea de rugăciuni* (« le Livre de prières ») et notamment, en collaboration avec Gheorghe Şincai, *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae.*

Parallèlement à son œuvre historique, Petru Maior s'est affirmé en tant que philologue par *Disertaţie pentru începutul limbii româneşti* (« Dissertation sur le début de la langue roumaine ») et *Disertaţie pentru literatura cea veche a românilor* (« Dissertation sur la littérature ancienne des Roumains »). Ces deux études, qu'il a publiées en annexe à son *Histoire des débuts des Roumains*, étaient destinées à étayer l'argumentation concernant l'origine roumaine des Roumains, par la latinité de la langue roumaine. L'admirateur et le continuateur de Maior dans les problèmes linguistiques est Ioan Budai Deleanu. Ils affirment tous les deux que le roumain a ses origines dans le latin vulgaire, mais c'est à Maior qu'il faut accorder la paternité de l'idée; il avait affirmé que « le roumain est ce latin commun parlé au début du second siècle par les Romains et tous les Latins »; par contre, S. Micu et Gh. Şincai font descendre le roumain du latin classique.

Petru Maior s'avère être un précurseur aussi par ses considérations justes concernant le rôle secondaire de la langue slave dans la structure du roumain, en ce sens que « la texture interne du roumain n'en fut guère touchée, elle resta entièrement telle qu'elle était lorsque les Romains, ancêtres des Roumains, sont venus pour la première fois en Dacie » — vérité que la linguistique moderne allait confirmer. La *Dissertation sur la littérature ancienne des Roumains* s'occupe des rapports entre la langue et l'histoire de la littérature, prouvant que l'ecriture cyrillique est étrangère à la spiritualité roumaine.

Les dictionnaires, tout aussi nombreux et précieux, viennent compléter les grammaires. Le premier à illustrer ce domaine d'incontestable importance est le savant qui avait soutenu tant de grandes réalisations, Petru Maior,

auteur du *Lexicon compendiorum latino-valachicum* (resté en manuscrit). Suivent le *Dictionarium valachico-latinum* de Samuil Micu (également manuscrit), le *Dictionnaire roumain-allemand et allemand-roumain* de Budai Deleanu et le *Dictionnaire de Buda roumain-latin-hongrois-allemand*, réalisé comme en précise le sous-titre, « par plusieurs auteurs au cours de plus de trente ans » et où la contribution de Petru Maior est essentielle.

L'idée de la romanité du peuple roumain préoccupe constamment la littérature des Lumières de Moldavie et de Valachie aussi; elle est invoquée dans les mémoires politiques adressés aux grandes puissances de 1769 à 1774, ainsi que dans le mémoire que les Roumains de Moldavie adressent en 1807 à Napoléon. On la retrouve développée dans l'œuvre historique de Mihail Cantacuzino et soutenue par le moine moldave Vartolomei Măzăreanu, auteur d'un *Apel pentru cercetarea originii românilor* (« Appel pour la recherche de l'origine des Roumains »). À la suite de l'appel de Măzăreanu, le trésorier général de Moldavie, Ioan Nemișescu, extrait et traduit toutes les informations concernant les Roumains dans l'œuvre de Gebhardi. À Craiova on élabore un ouvrage, resté en manuscrit, qui fait usage des recherches de Samuil Micu et de Gheorghe Șincai. Emanuil Băleanu est l'auteur d'une *Histoire des Roumains de Dacie*, restée elle aussi en manuscrit.

Le chroniqueur Nanu Râmniceanu se penche assidûment sur ce problème: il écrit aux environs de 1800 une *Chronique* qui utilise l'*Histoire* de Petru Maior, soutenant la romanité des Romains, en faveur de laquelle il invoquait, à côté des arguments déjà connus, le témoignage des vestiges matériels et des inscriptions concernant la colonisation romaine intense en Dacie. Mais à la différence des écrivains transylvains, Râmniceanu reconnaît aussi le rôle de l'élément dace assimilé par les Romains. Selon lui, le roumain conserve également d'importants éléments daces. Râmniceanu soutient en même temps la continuité daco-romaine en Dacie.

La conception concernant l'origine des Roumains comme résultat de la synthèse daco-romaine gagne toujours plus d'adeptes dans les Principautés. Il faut en citer le chroniqueur Ștefan Moru (Zilot le Roumain) et les Grecs naturalisés en Valachie Daniel Philippide *(Histoire de la Roumanie* et *Géographie de la Roumanie)* et Dionisie Fotino *(Histoire générale de la Dacie)*.

C'est la même conception sur la romanité et le rôle de l'élément dace dans l'ethnogenèse des Roumains qui constitue l'idée directrice de la grammaire publiée en 1878 par Ienăchiță Văcărescu, *Observații sau băgări de seamă asupra regulelor și orînduirilor gramaticii românești* (« Remarques ou aperçu des règles de la grammaire roumaine »), comme argument en faveur de l'an-

cienneté, de la continuité et de la priorité des Roumains sur le territoire de l'ancienne Dacie. Ces idées, empreintes toujours davantage de l'esprit des Lumières, sont à retrouver dans les œuvres de maints historiens, grammairiens et enseignants. Gheorghe Lazăr souligne dans son *Manifeste* et son *Appel* adressés au public roumain pour la publication de livres en roumain, ainsi que dans *Povățuitorul tinerimii către adevărată și dreaptă cetire* (« Le Conseiller des jeunes pour la bonne et vraie lecture ») l'idée de la romanité, exhortant ses contemporains à s'efforcer d'être à la hauteur de l'exemple illustre de leurs ancêtres. Aron Florian, professeur au collège « Sfîntul Sava », utilise les ouvrages de Petru Maior dans ses leçons sur l'origine des Roumains. C'est par ces moyens et par la lecture de ses ouvrages mêmes que Petru Maior exerce une grande influence sur les idées des intellectuels et de la jeunesse, marquées toujours davantage par l'esprit des Lumières, présent aussi dans les traductions et les discours de Lazăr et Asachi, dans les poésies de Iancu Văcărescu et notamment dans l'ouvrage de jeunesse de Mihail Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie transdanubienne.*

Les représentants des Lumières roumaines, toujours conscients des réalités historiques de la société roumaine, ont servi les idéaux majeurs du peuple roumain, ont lutté pour lui assurer la place qui lui était due au point de vue social, politique et culturel. Ce n'étaient pas seulement les enfants d'âge scolaire qui devaient bénéficier du savoir, mais tous les Roumains, jeunes ou âgés. L'accomplissement de cette noble mission était possible grâce aux activités pratiques, aux ouvrages originaux, autant qu'à l'assimilation, à l'adaptation et à l'application aux conditions de notre peuple de tout ce qui était précieux dans les réalisations des autres peuples. Tous ces efforts persévérents, couronnés de succès ont constitué un soutien actif dans la lutte du peuple roumain pour l'unité nationale; l'idéologie des Lumières a représenté à son époque un puissant facteur de progrès, encourageant l'action consciente du peuple pour acquérir ses droits légitimes.

ȘTEFAN PASCU

Parmi les Roumains, je me sens chez moi

Voilà des années depuis que M. CHARLES M. CARLTON, professeur à l'Université de Rochester, État de New York, donne entre autres, un cours de langue roumaine et un autre de culture et de civilisation roumaines. Mais, comme il fallait s'y attendre, ses activités de roumaniste **ne se bornent pas à cet enseignement.**

Dans le Dewey Hall, **la belle bâtisse de la bibliothèque de l'Université de Rochester, la porte de son bureau a le numéro 482; vue du dehors, elle n'attire en rien l'attention. Mais le Roumain qui aura pénétré par cette porte ne pourra retenir un tressaillement bien légitime en constatant qu'il se trouve dans la rédaction d'une publication dont le titre est éloquent:** «Mioritza. A journal of Romanian Studies». **Une fois à l'intérieur, notre visiteur se verra submergé par tous les « indices» de la profession de celui qui estime que tous les jours de la semaine ont une seule et même signification — qu'ils sont tous de journées de travail. Sur le plafond en pente, dominant tout le reste, est fixée une carte de la Roumanie, emplacement qui n'est point dû au hasard. La paroi de droite est occupée en entier par une bibliothèque, sur les rayons de laquelle sont rangés des livres roumains ou concernant la Roumanie, publiés dans des pays situés sur les méridiens du globe les plus variés. Prédominent, bien entendu, les volumes de littérature et de linguistique, ainsi que ceux d'histoire. Sur la paroi d'en face on voit exposés divers revues et journaux roumains. À gauche, s'alignent une série de tiroirs et de cases dont le contenu (des fiches par milliers) sert à offrir une image complète de la Roumanie, à l'aide aussi d'une impressionnante collection de disques et de cassettes de musique populaire roumaine, de costumes nationaux roumains, d'objets d'art artisanal, etc. Pour tout dire, ce bureau est devenu une maison roumaine. C'est dans cette atmosphère, nous sentant vraiment chez nous, que nous nous sommes entretenus avec le professeur Carlton.**

— *À en juger d'après l'image que je m'étais forgée des fils du Nouveau-Monde avant de traverser l'Atlantique, vous êtes un exemplaire « classique » du parfait Américain. D'une carrure athlétique, désinvolte, possédant un sens fort poussé de l'humour et une réplique spontanée et directe, vous devriez être, selon mon « modèle », bien sûr préconçu et schématique, un homme d'affaires ou, en tout cas, une personne dont les préoccupations émanent d'une combinaison entre la force physique et celle de l'esprit. Cela étant, comment vous expliquez-vous avoir opté pour la linguistique?*

— Lorsque je me suis posé pour la première fois et de façon décisive l'une des questions fondamentales de mon devenir professionnel — que vais-je faire dans la vie? — je n'ai pu y trouver une réponse ni immédiate ni définitive. Après les tâtonnements inhérents aux débuts et à la suite de certains calculs, pas forcément d'ordre matériel, j'ai incliné pour l'activité de journaliste. Mais ce fut là une erreur. Après quatre années de tentatives et d'espoirs, je me suis rendu compte qu'il me fallait retourner à l'université,

y reprendre mes études en vue d'une spécialisation. Interrogé alors au sujet de mes intentions, j'ai déclaré, par écrit même, que je ne me sentais pas attiré par l'étude de la littérature anglaise, option adoptée par la plupart de ceux qui se trouvaient dans mon hypostase. Puis j'ai découvert, à l'Université de Michigan, un centre de linguistique vers lequel je me suis senti attiré, qui m'a fasciné même. Les professeurs en étaient excellents, les textes que nous devions analyser étaient écrits sur place, enfin l'expérience en soi me paraissait fantastique ! Je me souviens que, après la première heure de cours, j'ai eu un choc. Je ne pouvais rien m'imaginer de plus beau, de plus intéressant et, de surcroît, celui qui occupait à la chaire le « rôle» de professeur, allait être payé... C'est en ce moment-là que j'ai senti que la linguistique allait me passionner plus que tout ce que j'avais entrepris auparavant. Vous voyez donc que ce n'est qu'après le baccalauréat, la licence et quatre années supplémentaires d'études que j'ai appris ce que j'allais devenir et faire.

— *Lorsque j'ai parcouru les titres de vos contributions scientifiques, j'ai été frappé du fait que la plupart concernent la langue roumaine, même si, au début, elles semblaient emprunter une autre direction. Quand est-ce que ce changement a eu lieu et qu'est-ce qui l'a déterminé?*

— Il ne s'agit pas de changement. Lorsque mes recherches ont atteint un certain stade, un certain « raffinement » est survenu, suivi, tout naturellement, par une nouvelle orientation. Cependant, je n'ai pas renoncé aux méthodes des débuts. C'est en 1970 que j'ai découvert la langue roumaine. Deux ans plus tard, j'ai visité votre pays pour la première fois. Ensuite, tout en conservant les mêmes méthodes, j'ai continué à les appliquer au roumain, ce qui m'a permis de demeurer moi-même, de conserver mes points de vue ou, si vous préférez, mes propres opinions, concrétisées dans des contributions personnelles.

— *Vous êtes un roumaniste reconnu comme tel non seulement aux États-unis. Quelle place la langue roumaine occupe-t-elle, selon vous, parmi les autres langues romanes? Quelles sont les particularités ou les « surprises » qu'une telle langue offre au linguiste?* .

— Il est difficile d'effectuer une hiérarchisation des langues romanes, bien qu'une telle opération s'avère parfois nécessaire. Tout dépend des critères auxquels nous faisons appel lorsque nous désirons établir un ordre. À mon avis, nombre de linguistes situent la langue roumaine à une place plus modeste que celle qu'elle ne mérite. J'estime que l'on peut comparer le roumain au français, en dépit du fait que ceux qui parlent le français soient plus nombreux. Le lexique de la langue roumaine est très abondant et on peut y déceler deux, voire trois couches de termes. La structure de cette langue, fort complexe et fort intéressante a constitué une «surprise» pour moi. M'ont surprise aussi, à l'époque, les alternances morpho-phonologiques. Monsieur Iacov Malkiel de Berkely (California University), par exemple, parlant de la langue roumaine, la caractérisait, métaphoriquement bien sûr, comme

étant un feu d'artifices, aux effets explosifs de grand spectacle. Cela expliquerait pourquoi nombreux sont ceux qui continuent à trouver cette langue « choquante ».

— *Quand avez-vous entendu parler de la revue* « Mioritza » *et depuis quand en êtes-vous devenu l'éditeur?*

— Comme vous devez probablement le savoir, le professeur Norman T. Simms, de l'Université de Waikato (Hamilton, Nouvelle-Zélande) a fondé cette revue, « *Mioritza* », en 1973 et en a été l'éditeur jusqu'en 1976. Je lui ai offert mon aide, qu'il m'avait d'ailleurs sollicité, j'en suis devenu par la suite l'éditeur et depuis, je la publie, étant à mon tour aidé par celui qui l'a créée, au compte de l'Université de Rochester.

— *Vous tenez vos cours de langue roumaine et de culture et civilisation roumaines dans le cadre de l'Université de Rochester. Quelle a été la réaction de vos étudiants et quels en ont été les résultats?*

— J'ai introduit le cours de langue roumaine d'abord à titre d'expérience, il y a 14 ans. En 1975, ce cours est devenu permanent et le nombre de participants a augmenté. Cela m'a déterminé à lui en adjoindre un second, cette année-là même, celui de culture et civilisation roumaines, lequel s'est imposé de suite, grâce à l'intérêt qu'il a suscité au sein des étudiants, et pas seulement des étudiants. Loin de me surprendre, j'ai trouvé révélateur le fait qu'un grand nombre d'étudiants des sciences exactes désirent connaître l'histoire et la culture de la Roumanie. Ce cours m'est aussi très profitable car, l'enseignant chaque année, mon horizon roumain s'élargit de plus en plus et je me sens de plus en plus proche de la Roumanie.

— *Je suppose que vos rapports avec la Roumanie se sont modifiés dans le sens de leur extension, à mesure que diminuait la distance qui vous séparait des réalités roumaines. Que représente aujourd'hui, pour vous, la Roumanie?*

— J'ai entendu une fois une conférence que tenait le professeur Dan Grigorescu à UCLA (University of California, Los Angeles) dans le cadre d'une « journée roumaine »: elle m'a conquis d'emblée. À cette occasion, j'ai connu plusieurs personnes qu'intéressait la langue roumaine. Ensuite j'ai visité votre pays, en ai découvert les beautés et ai réalisé que ma psychologie était attirée par celle des Roumains. J'apprécie leur sens de l'humour, si caractéristique, et j'admire tout ce qui émane de votre culture nationale, de votre spécifique national. J'adore ce pays merveilleux, unique à bien des points de vue et je me considère chez les Roumains comme chez moi. Il y a déjà longtemps que je tiens la Roumanie pour ma seconde patrie.

Interview consignée par GH. I. FLORESCU

Ouvrages soviétiques concernant la littérature roumaine

Dans un volum collectif, publié récemment par l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., sous le titre *L'Histoire moderne et contemporaine*, Mikhaïl Vladimirovitch Friedman présente, dans la section consacrée au rôle de la culture dans la lutte contre le fascisme et la guerre, l'étude *Activité créatrice et civique de Mihail Sadoveanu.*

Auteur de plusieurs études et essais, d'articles occasionnels, de communications scientifiques et de pages de journal concernant le grand prosateur roumain Mihail Sadoveanu, qu'il a connu personnellement et dont il a été l'interprète et le guide à l'occasion de ses divers voyages entrepris en Union Soviétique, comme il le fut aussi pour nombre d'autres personnalités roumaines contemporaines, M. V. Friedman est, probablement, le meilleur connaisseur soviétique du grand écrivain et de son œuvre. Il en a traduit une grande partie, depuis ses nouvelles et histoires diverses jusqu'à ses grands romans *Le Hachereau*, *OEil d'ours*, *Les Frères Jderi* et bien d'autres encore; il prépare une monographie à son sujet, de sorte que l'étude publiée pourra constituer une section éventuelle du livre en gestation. Il nous faut ajouter que les nombreuses traductions de M. V. Friedman de la prose de Sadoveanu ont été rapidement épuisée et qu'une nouvelle édition s'impose: pour le futur immédiat, il s'agit de la republication du *Hachereau* et des *Aventures des échecs.*

L'auteur de l'étude a voulu présenter l'œuvre et l'activité du grand écrivain roumain dans son ensemble, en souligner la valeur et l'exemple, et y ajouter ses souvenirs personnels: il en est résulté un livre saisissant, écrit avec chaleur, compétence et rigueur, soulignant l'attitude constamment démocratique de l'écrivain, son antifascisme militant, qui mit souvent sa vie même en danger, sa volonté de paix et de justice, sa confiance inébranlable en les forces créatrices de notre peuple. Bien documentée, s'accompagnant d'un remarquable appareil critique et de photographies (dont l'une inédite), l'étude de Friedman constitue un nouveau témoignage de son estime pour la culture roumaine.

*
* *

Un groupe de jeunes chercheurs a publié aux éditions « Naouka » de Moscou, sous l'égide de l'Institut d'Études slavones et balkaniques de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique, un volume d'études et de communications portant le titre *Fragments de l'histoire de la langue et de la culture des pays de l'Europe centrale et du sud-est;* le chercheur, publiciste et traducteur Nikolaï Nikolaevitch Morozov y figure avec la contribution: *Au sujet de la critique littéraire de G. Călinescu dans la troisième décennie du XX*e *siècle.* Il s'agit, en fait, d'un texte précédent la thèse d'« aspirant »

que N. N. Morozov est en train de préparer et qui servira à l'auteur pour la rédaction de la monographie qu'il consacre à cette figure polyédrique de la littérature roumaine. N. N. Morozov a suivi les cours de la Faculté de langue et littérature roumaines de Bucarest et a été pendant de longues années correspondant de presse en Roumanie, de sorte qu'il possède une connaissance multiple de nos relations historiques et sociales, culturelles et artistiques. Ceci ressort clairement des pages qu'il a publiées, qui offrent un portrait saisissant de l'auteur de la *Vie de Mihai Eminescu* et du roman *L'Enigme d'Otilia.* Les dates bibliographiques essentielles, les attitudes esthétiques et civiques de G. Călinescu et ses ouvrages principaux (traduits, pour une bonne part, en russe), ainsi que le climat de ces temps révolus et une foule de détails s'y rapportant, y sont évoqués avec une grande maîtrise, si bien que quiconque désire se renseigner sur l'œuvre de Călinescu, pourra utiliser avec profit ce texte remarquable. Il y trouvera mis en évidence les aspects de la formation du grand critique et historien littéraire et des débuts de son activité dans le domaine, ainsi que ses premières formulations théoriques significatives concernant la profession du critique et la discipline respective, mises en regard avec ses succès ultérieurs qui l'ont situé au rang des critiques, écrivains et historiens littéraires roumains de taille mondiale. Les références au démocratisme et au patriotisme de Călinescu, foncièrement lucide et particulièrement actif, contribuent à donner un contour plus exact de la personnalité du grand écrivain. Outre des textes de Călinescu même, l'auteur, pour mieux étayer ses affirmations et constatations, cite les opinions d'un grand nombre d'exégètes, dont Ov. S. Crohmălniceanu, Mircea Martin, Dumitru Micu, M. Nițescu, textes qui évoquent un profil saisissant dans un langage qui exprime le talent, la compréhension, la parfaite maturité.

Aux côtés de Sadoveanu, Călinescu est le second grand écrivain roumain de ce siècle à pénétrer substantiellement dans la conscience des lecteurs en langue russe, des critiques et historiens littéraires qui écrivent en russe, dont N. N. Morozov s'avère être particulièrement avisé, apte à en présenter aux lecteurs les dimensions réelles. Le fait que ce texte est publié dans un volume qui intéresse un espace culturel bien plus ample ne peut que servir à une plus vaste connaissance de cet auteur sur d'autres méridiens. C'est là un début compétent et un signe d'amitié qu'il convient de relever comme tels, ainsi qu'un encouragement pour des recherches similaires de la part d'autres « roumanistes » de l'Union Soviétique, roumanistes dont le nombre, la formation et les résultats connaissent une ampleur des plus encourageantes.

*
* *

Aux mêmes éditions « Naouka » de Moscou et sous la même égide vient de paraître l'ouvrage collectif intitulé *La Littérature contemporaine dans les pays socialistes européens, 1945—1980,* avec pour sous-titre: *L'Historiographie, la périodisation, la méthodologie de la recherche.* Dans cet ouvrage,

a littérature roumaine est abordée, à la fois, directement, mais aussi dans diverses études de synthèse, de comparaison ou de délimitation par rapport à certains aspects spécifiques. Le comité de coordination du volume est formé de spécialistes, tels que Youri V. Bogdanov, A. A. Gougnine, V. T. Sereda, V. A. Morev et S. A. Cherlaïmova, tous plus ou moins familiarisés avec l'histoire, la culture et la littérature de notre pays, ainsi que des deux éditeurs responsables du volume, L. N. Boudagov et Z. I. Kartzev. Le livre s'adresse aux spécialistes dans le domaine des littératures des pays socialistes européens, aux critiques, historiens et théoriciens littéraires, à tous ceux qu'intéresse la littérature du XXe siècle. Il comprend des études écrites par les spécialistes soviétiques dans les domaines des littératures respectives, ainsi que par des spécialistes de Bulgarie, Tchécoslovaquie, République Démocratique Allemande, Pologne, Roumanie et Hongrie.

Les textes ont été distribués en deux parties. Dans la première, nous trouvons surtout des études de méthodologie et d'historiographie littéraires, de poétique et de comparatisme. Plusieurs d'entre elles comportent des références directes à la littérature roumaine. C'est ainsi que S. A. Cherlaïmova, dans une étude sur le développement de la littérature dans les pays socialistes européens pendant la période qui a suivi la seconde guerre mondiale, considérée comme objet d'étude historique et littéraire, tente des incursions dans l'espace roumain. Il en est de même pour Youri V. Bogdanov, lequel, dans son étude fort dense *Mouvement social — mouvement littéraire*, tient compte des réalités de chez nous. La deuxième section comprend des articles et des études à caractère applicatif concernant l'une ou plusieurs des littératures prises en considération. En ce sens, A. G. Botchariov écrit au sujet de la périodisation de la littérature soviétique de l'après-guerre, N. N. Ponomariova et S. Igov examinent les problèmes de la périodisation de la littérature bulgare, S. Vlachine étudie plusieurs étapes de la littérature tchécoslovaque de l'après-guerre, A. A. Gougnine analyse les ouvrages théoriques des Allemands de l'est entre 1970 et 1980 qui s'occupent des problèmes de la périodisation, E. Z. Tybenko tente une périodisation de la littérature polonaise contemporaine et Z. Iarosinski examine le développement de la pensée littéraire de la Pologne entre les années 1945 et 1948. La périodisation de la littérature contemporaine slovaque forme l'objet de l'étude de M. Tomtchik et celle de la littérature hongroise de V. T. Sereda. T. P. Agapkina s'occupe de l'extension et de l'étude en Union Soviétique, après 1945, des littératures des pays socialistes européens qui accorde la place respective aussi à l'investigation du monde suivant lequel

la littérature roumaine, a suscité l'attention des lecteurs et chercheurs soviétiques pendant cet intervalle.

Enfin, deux des études figurant dans le volume présenté sont consacrées tout spécialement à la littérature roumaine. L'une appartient à l'excellent chercheur et traducteur qu'est Mikhaïl Vladimirovitsch Friedman, *Au sujet de l'élaboration d'une histoire de la littérature roumaine d'après 1945*, où tenant compte des réalités, et des opinions des historiens littéraires roumains, il cherche à surprendre le flux naturel de l'étape respective, les différences entre un moment et l'autre, etc. Faisant appel aux facteurs historiques, sociaux, culturels, idéologiques, politiques et littéraires, considérés le plus souvent dans une dynamique simultanée et dans des corrélations des plus expressives, il aboutit à une architecture souple et convaincante des phénomènes littéraires roumains produits dans cet intervalle. L'étude de Friedman est complétée par celle de l'auteur du présent article, parue dans le même volume sous le titre *Sur l'histoire de la littérature roumaine d'après la seconde guerre mondiale* qui brosse le profil de quelques étapes de la période respective. Les deux études se fondent sur les textes de communications présentées en 1984 à Moscou, dans le cadre du symposium soviéto-roumain organisé par l'Institut de linguistique et d'études balkaniques de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique. De nombreuses autres études ont encore été présentées dans le cadre de manifestations scientifiques similaires, dont celle citée plus haut.

La nature des recherches, l'importance des problèmes, les angles divers sous lesquels sont examinés les caractères spécifiques de chacune des littératures en question, les efforts déposés en vue de dégager des aspects communs comme les éléments qui les différencient, en surprenant le flux propre à chacun des phénomènes soumis à l'investigation, confèrent à ce volume une place de choix parmi les tentatives similaires, anciennes ou récentes. Quant à la littérature roumaine contemporaine, elle deviendra, même par cette voie indirecte, mieux connue, vu la plus large circulation de ce volume dans différents pays et la publication des études respectives dans une langue très répandue.

GEORGE MUNTEAN

LIVRES

UN ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LE « POLITIQUE »

Dans la collection « Idées contemporaines » des Éditions Politiques, qui a déjà publié au fil des ans des études et des essais d'importance, soit sous forme de traduction, soit portant la signature de spécialistes roumains dans le domaine de la politologie, de la philosophie de la science, de l'économie, de la sociologie, de l'anthropologie, etc., vient de paraître le volume *La Philosophie politique* du professeur Ovidiu Trăsnea. Celui-ci présente une synthèse idéatique réalisée dans une interprétation marxiste d'une souplesse dialectique raffinée en un essai équilibré quant au contenu et aux références bibliographiques, d'une grande acuité problématique. Dans son essence, *La Philosophie politique* est un ouvrage de politologie qui contient un historique, interprété critiquement, de l'évolution des idées politiques: « Il va de soi que ce livre, même s'il cherche à combler une lacune, ne saurait prétendre résoudre le problème dans son entier. Sa structure même la suggère. Il débute par une étude qui présente une conception de la structure et de la vocation actuelle de la philosophie politique. Dans une seconde partie, sont examinés plusieurs repères historiques de la philosophie politique, à travers le prisme de ce qu'a été et de ce que doit être la philosophie politique, selon une sélection inévitablement subjective (. . .); la troisième partie du livre s'occupe succinctement de certains problèmes actuels d'ontologie et d'axiologie politique, en cherchant à fournir une esquisse du système catégorial de la philosophie politique, à établir certains critères pour le progrès politique par la conjugaison de l'ontologie politique avec la philosophie marxiste de l'histoire et, enfin, à offrir quelques étais pour l'axiologie politique » (*Argumentum*, p. 21).

La prémisse théorique qu'adopte Ovidiu Trăsnea, c'est l'invocation de la pensée philosophique comme fondement de la constitution des théories politologiques. C'est pourquoi l'auteur est préoccupé dans une égale mesure de la légitimité et du statut de la réflexion politologique, de la structure et de la vocation actuelle de la philosophie politique. À partir de cette perspective, il procède à l'interprétation et à la valorisation critique des textes fondamentaux des penseurs classiques au sujet de la relation de l'individu et de la collectivité avec le système de direction politique de la société. La synthèse critique élaborée de la sorte comprend l'historique des idées depuis Hérodote, le code de Manu et Arthaqastra, Platon, Aristote, Dante, Marsile de Padoue ou Machiavel et jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, Démètre Cantemir, la « Déclaration d'indépendance » des États-Unis, Alexis de Tocqueville et les doctrines technocratiques. Procédant à une rétrospective de l'évolution des conceptions concernant le politique, Ovidiu Trăsnea souligne le caractère complémentaire des catégories de *légitimité politique* et d'*obligation politique* en relation étroite avec la constitution d'une science du politique. De là, l'esquisse des coordonnées qui définissent le stade actuel du politique dans la superstructure de la société (la distinction de plusieurs niveaux de légitimité, la tendance de fétichisation de la puissance de la science, la foi illimitée en la rationnalité parfaite du « the best one way », la signalisation de certains concepts pénétrés plus ou moins récemment dans le langage politologique, etc.). Il aboutit ainsi à contourer une épistémologie politique qui produit une dissociation entre la *science politique*, la *politique de la science* et la *politique scientifique*. L'auteur précise que la science a pour but d'accroître la capacité individuelle et collective de transformer le milieu naturel et social, de perfectionner la condition humaine par l'application de toute une série de stratégies et d'instruments adéquats d'action. C'est grâce à la puissance de la science que l'époque contemporaine a pu enregistrer, tant le progrès ahurissant des technologies de pointe que les grandes inégalités sociales. La révolution scientifique et technique a déterminé inévitablement l'accroissement du rôle et de la sphère d'action du politique et cet impact a activé « le principe gnoséologique qui postule, au niveau actuel du développement de la connaissance, l'évolution de la science en tant qu'unité contradictoire de la différenciation et de l'intégration ». Le dicton baconien « Knowledge is a kind of power » mérite, dans une telle perspective, une interprétation actualisée. Ce n'est que par un tel effort que la philosophie politique peut jouer le rôle de *conscience critique* dans

ION SĂLIȘTEANU
Nature morte (acrylique sur carton)

ION SĂLIŞTEANU
Jardins (acrylique sur toile)

le système des sciences politiques. De là surgit aussi la nécessité d'une *nouvelle* philosophie de la science en tant qu'« épistémologie valable pour l'ensemble de la connaissance » (p. 34), délivrée des limites et des vices des épistémologies spécialisées courantes. La plaidoirie de l'auteur en faveur d'un tel effort de fondation conceptuelle et de construction théorique a pour argument tout cette histoire concentrée des idées politiques qu'est *La Philosophie politique*.

L'auteur achève son ouvrage en posant une question à la fois méthodologique et rhétorique: *existe-t-il un progrès politique?* La réponse que nous offre Ovidiu Trăsnea réalise, selon nous, une fresque problématique de notre époque: « Le progrès dans ce domaine œuvre comme une tendance dans le sens de l'atténuation et de l'élimination des inégalités et dans celui de la démocratisation des relations internationales, de l'instauration d'un nouvel ordre économique et politique mondial, fondé sur la liberté, l'égalité, la justice, la coopération et la paix » (p. 381).

Pour la qualité du style analytique qu'elle emploie, pour la concision et l'expressivité des raisonnements qu'elle formule, de même que pour les ouvertures problématiques qu'elle propose, nous recommandons *La Philosophie politique* comme ouvrage de référence, tant aux spécialistes qu'au grand public.

CONSTANȚA NIȚĂ

DU MODÈLE À LA CRITIQUE

L'expansion sans précédent du roman est, à l'heure actuelle un fait qui relève du domaine de l'évidence. Aucun autre genre littéraire ne peut l'égaler dans sa manière de gagner de nouveaux territoires de la réalité. Une vocation spécifique lui fournit la chance de pouvoir brosser un portrait complexe d'une époque, de surprendre plus profondément les mutations d'un moment historique, de sonder les méandres de la conscience. Sa suprématie littéraire ne saurait être contestée. Il est incontestable que cet état de choses ne fait que vérifier la légitimité de la thèse bien connue de Mikhaïl Bakhtine, selon laquelle le roman est, aujourd'hui, le seul genre littéraire capable d'un devenir, par rapport aux autres, les uns en voie de disparition, les autres battant de l'aile. Ce n'est donc nullement par hasard, que dans le paysage épistémologique contemporain, une place de choix lui a été réservée.

Toutefois, son statut même manque de clarté. Après avoir été retourné sous toutes les coutures, fouillé dans ses entrailles, analysé avec aigreur ou ridiculisé, adoré ou nié, après l'accumulation à son « dossier » d'une multitude de définitions, voilà que la critique trouve à présent qu'aucune de ces définitions ne lui correspond. Or, il y a une pointe de vérité dans tout cela. Il suffit de nous rappeler le fait que le roman a connu, dans la dernière centaine d'années, des mutations profondes, sans référence expresse à la période la plus récente. Sa mobilité étonnante, sa capacité d'englober toutes sortes d'éléments conflictuels ont modifié le concept de roman traditionnel jusqu'à le rendre méconnaissable: évolution, pour ainsi dire imprévisible, et pourtant d'essence, qui a infirmé les opinions anciennes sur le roman. Cela explique pourquoi l'esthétique actuelle hésite entre une formule et une autre, lorsqu'elle ne déclare pas, purement et simplement, l'impossibilité d'en donner une définition adéquate. De là, abondance de discussions — toutes parfaitement fondées, auxquelles ont participé et participent les spécialistes de tous les méridiens — sur la question de savoir exactement *ce qu'est* le roman.

Le livre de Valentina Marin Curticeanu *Critica și modelul* (« La Critique et le modèle »), paru récemment aux editions Eminescu de Bucarest, vient s'inscrire dans ce cercle problématique. Préoccupée de l'existence et du devenir du roman, l'auteur vise à percer — dans le fourée de tant de paradigmes théoriques — quelques éclaircies, à trouver quelques idées intégratrices. La démarche de son essai s'étaie, plus ou moins discrètement, sur des noms de prestige, de partout et de chez nous: E. M. Forster et G. Călinescu, Gérard Genette et Nicolae Manolescu, Northrop Frye et Adrian Marino, Jean Starobinski et Tzvetan Todorov, R.-M. Albérès et Viktor Sklovski, André Malraux et Georg Lukács. Ce ne sont là que quelques-uns des auteurs cités, mais il nous faut avouer sans ambages que l'ouvrage témoigne de lectures approfondies et variées d'un nombre bien plus grand de commentateurs de ce problème,

dont la bibliographie a été intimement assimilée dans les fibres de l'essais. En parcourant, donc, une multitude d'exégèses concernant les destinées du roman, Valentine Marin Cuticeanu constate, presque sans exception, une série d'incertitudes, d'impasses, d'hésitations dans l'établissement d'un diagnostic. « Au bout d'une série de périples analytiques très poussés — fait remarquer l'auteur — on ressent le mécontentement des auteurs, surpris ou dépassés par la relativité des résultats, par l'erreur de certaines généralisations, au bout de compte par les risques qu'il y a à ramener le concept de roman plutôt à *ce qu'il peut être* (diversité limitée) qu'à *ce qu'il est* (différence spécifique) ».

De la sorte, la première section du livre, « Interrogations légitimes » — par l'un des sous-chapitres qui emprunte le titre même du livre — se situe sous le signe de l'obsession pour une définition plus claire du concept de roman. Une telle tentative se justifie parfaitement. Les relations de la critique avec ce genre littéraire sont amenées, à présent, à solliciter de telles précisions méthodologiques. Chercher un modèle à cet égard lorsque tant de processus axiologiques se produisent sur le territoire de l'esthétique — est parfaitement légitime du point de vue euristique ou selon les propres termes de l'auteur: Ne serait-ce qu'au niveau d'un *système opérant* pour la *critique* — ce qui, au fond, nous paraît être l'aspect le plus important pour atteindre à un consensus ». Le besoin se fait donc sentir, en vertu de fondements exégétiques des plus rigoureux, de tendre vers une « rhétorique générale du roman en mesure d'intégrer l'ensemble conceptuel acquis, mais encore dispersé ». C'est justement dans cette direction que va porter l'effort de l'auteur. Valentina Marin Curticeanu est consciente des risques que comporte sa démarche. Un modèle est une utopie, en fin de compte, mais cela surtout dans le cas d'un genre aussi protéique, ouvert, divers, ample, effervescent et mobile que le roman. Mais il vaut la peine de tenter de nouveaux essais. Il doit exister certaines *constantes*. Plusieurs en ont été précisées par certaines exégètes, d'autres sont encore dans la phase des recherches. De l'analyse et du décantage de ces éléments, on peut aboutir à l'une ou à plusieurs caractéristiques unificatrices. Bien que, par rapport à la poésie, le roman se trouve dans une situation paradoxale du point de vue du modèle unique, on peut le placer, en définitive, sous l'emblème d'un modèle générique, d'un dénominateur commun.

Puis, après une série d'incursions théoriques, l'auteur insiste sur le terme de *complexité*. D'ailleurs, l'esthétique moderne n'est pas seule à voir dans le roman « la structure narrative avec la plus forte vocation de complexité », l'esthétique traditionnelle le faisait avant elle. Seul le roman — de par sa construction, son ouverture, son hétérogénéité et sa perception ontologique — est en mesure de fournir la sensation de la complexité du monde, de la vie, de l'homme. Valentina Marin Curticeanu a même établi un schéma idéal, une sorte de chaîne synonymique entre les concepts de « *roman-monde-existence humaine-vie*, considérés comme *systèmes* (parfaitement autonomes) », dont l'attribut fondamental est justement la complexité dont nous parlions. À cet égard, apparaissent comme normales les analogies et équivalences établies entre la stratégie du roman et le processus cognitif général, représenté par certaines disciplines humanistes et scientifiques, se définissant toutes par la complexité. À cela près que le roman se différencie par deux éléments de structure de composition, selon l'opinion de l'auteur: la *narration* et le *personnage*. C'est ainsi que la complexité du roman dérive de la structure du discours narratif. L'auteur accepte ce modèle du roman, comme « texte instituant, par narration et personnages, un monde complexe ». L'observation ne se propose nullement, toutefois, de dénier la prolificité et la mobilité du roman, mais seulement de les expliquer et de les justifier logiquement par un effort théorique, souple et non dogmatique. Car, en réduisant en quelque sorte le tout à des schémas, l'auteur de l'essai est bien loin de se proposer de compliquer encore davantage les choses, mais, bien au contraire, d'ouvrir une voie d'accès, de perception plus efficiente des valeurs épiques du roman. Bien plus, à partir de là, l'auteur opère plusieurs dissociations subtiles dans le cas d'une série d'auteurs roumains.

C'est ce que vont nous révéler, plus loin, les pages du livre. Aussi bien dans le « Réalisme du roman rural roumain » ou dans « Un nouvel âge du roman roumain contemporain » figurant dans la première partie

du livre que, dans la seconde section du volume, « Lectures possibles » où l'auteur procède à l'acte critique à l'aide de la grille théorique du modèle déduit. À cet égard, l'étude « L'auteur, de la thèse au personnage » consacrée au regretté Alexandru Ivasiuc (1933—1977) est édificatrice. Celui-ci, romancier controversé, notamment après sa tragique disparition lors du tremblement de terre de 1977, fut une « voix » dans notre prose, s'illustrant par une propension marquée pour l'essai. Or, c'est justement de là qu'ont surgi les reproches. L'auteur cherche à le disculper. Partant d'un terme cher à Ivasiuc, celui de « radicalité » Valentina Marin Curticeanu démontre que tous les romans de cet écrivain fébrile assoiffé d'idées, ne sont rien de plus ni de moins que des « tentatives et modalités de connaissance multiples, impulsionnées par l'ambition d'une compréhension intégrale du monde, des mondes de l'homme; avec tout autant de réponses demeurées ouvertes ». Ivasiuc a été préoccupé au plus haut degré par l'histoire et le libre arbitre, par la force et la vérité, la nécessité et la liberté, par les mouvements en profondeur de la conscience. Par conséquent, « l'intérêt portera naturellement — opine l'auteur — sur les mobiles de certains actes, sur les rapports qui déclenchent une attitude spéciale, un comportement spécial. La dilatation énorme des étapes et des moments ne constitue pas un but en soi, mais une modalité spécifique de connaissance. Il en est de même pour la spéculation, pour la réflexion qui l'étaie ». La conclusion en est logique: « Il va de soi qu'un tel type de prose ne pouvait opter en faveur d'un autre procédé prépondérant que celui de l'analyse ». Et, au terme des nombreuses pages consacrées à l'œuvre d'Ivasiuc, on peut déduire que, compte tenu de la structure psychologique du personnage et de l'organisation du texte, le matériau épique se coagule même dans les espaces d'un essai. C'est là, en fait, qu'on voit la délimitation du mode d'existence des personnages, du « héros problématique » tel celui décrit dans *Connaissance nocturne*, *Illuminations* et *L'Écrevisse*. S'agissant de romans de la condition humaine, les livres d'Ivasiuc deviennent implicitement les livres de certains destins, « dont la *narration* naît des mouvements lucides de la connaissance. Le *personnage*, en apparence statique (être dans l'idée), est, de fait, un Moi en dynamique ». C'est de cette sorte qu'Ivasiuc est restitué à la littérature roumaine contemporaine, profondément marquée par la diversité des genres, des procédés, des thèmes et des motifs.

Des considérations essayistiques d'altitude sont consacrées également au remarquable prosateur Marin Preda (1922—1980) dans le chapitre « La fascination de la parole ». Le titre dévoile entièrement les intentions. L'auteur des *Morometzi* est analysé à travers le prise du réalisme, mais selon l'acception moderne de ce concept. Le monde des livres de Preda, d'un chromatisme social et psychologique effervescent, comme placé sous l'emblème d'une mythologie morale, présente une vision unitare impressionnante. L'obsession de certains thèmes revient sans cesse et l'auteur de l'essai considère que ce qui les unifie est le verbe même. Preda découvre dans le verbe « une véritable magie » qui lui permettra de restituer un monde, voire plusieurs. Le verbe devient, par conséquent, démiurgique et, se substituant à l'imagination, « s'avère — nous dit l'auteur — le véritable indice du narrateur ». De là jusqu'à la conclusion que toute l'œuvre de Preda est une aventure du verbe, il n'y avait plus qu'un pas à franchir: « un spectacle fascinant, une histoire du monde remuée par le logos, même dans les moments où celui-ci est silence ».

Le livre contient encore une étude comparative de deux personnages: Ion du roman *Ion* de Liviu Rebreanu (1885—1944) et Ilie Moromete du roman *Les Morometzi* de Marin Preda, s'apparentant par une perspective théorique commune (le même univers rural, la même signification fondamentale imposée par la rhétorique du texte). Quant à « L'autarchie du texte critique. Entre critique et littérature», l'auteur y fructifie une lecture récente des *Mémoires* du grand critique et historien littéraire E. Lovinescu (1881—1943), dont l'intérêt n'est pas seulement d'ordre documentaire, mais aussi du fait qu'il engendre de réelles satisfactions esthétiques. L'auteur accorde son attention notamment à ce dernier aspect. Ce qui prime, donc, c'est l'idée de réception de ces textes en tant que littérature en soi, les *Mémoires* constituant, selon son interprétation, « un véritable roman psychologique, un roman d'analyse qui saisit les effets extrêmement intéressants d'un *thème — la littérature* — sur

une série d'individus: écrivains, poètes, critiques et, parmi eux de l'auteur, lui-même ».

La critique et le modèle est un essai profond qui propose des points de vue fort souvent incitants, sans le fétichisme des absolutisations, postulant une attitude rigoureuse sur le plan des idées. Sa radicalité bénéfique — pour ainsi dire — peut être apprécié ne serait-ce que par le geste du rétablissement de la priorité de certaines interrogations actives par rapport à la réponse confectionnée.

VLADIMIR UDRESCU

LA MONOGRAPHIE D'UNE PASSION

Il manquait encore à notre bibliographie historique une étude monographique consacrée aux origines et aux activités de l'Association transylvaine pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain (ASTRA), et qui abordât par le biais de la mentalité actuelle ce phénomène tant spirituel que socio-politique. Il ne s'agissait pas seulement de combler une lacune — des aspects et des moments de l'activité de cette association ayant été, en fait, évoqués plus d'une fois par écrit — mais de réaliser une synthèse, de fixer un repère qui trouve sa place dans les bibliothèques. C'est un chercheur de Cluj-Napoca, Pamfil Matei, qui a assumé cette tâche et a su la mener à bien dans des conditions qui méritent toute notre estime et notre attention. La monographie *ASTRA*, récemment parue aux éditions Dacia, marque véritablement un moment dans le monde de l'édition roumaine.

L'ASTRA fut fondée en 1861, à l'initiative de quelques intellectuels transylvains qui ont su voir en perspective la lutte du peuple roumain pour son émancipation et la voie qui menait à son État national unitaire. L'importance de cette date ne s'impose que lorsqu'on la considère en un contexte plus large. Elle a précédé l'institution du dualisme austro-hongrois, et, implicitement, nous pouvons dire que l'étape de cruelle répression nationale qui suivit n'a pas surpris les Roumains transylvains dépourvus de l'instrument susceptible d'offrir une cohérence à leur réaction, de les animer d'un idéal et de conférer à cet idéal un poids, une force d'impact, par l'adhésion même des masses. D'autre part, la date de fondation de l'ASTRA témoigne de son importance non seulement, en rapport avec une perspective, mais aussi dans une ligne de continuité avec le passé. « Sa constitution, en 1861, à Sibiu, consigne Pamfil Matei, dans l'introduction à son étude, marque le couronnement d'une activité soutenue de longue date, en lutte aux obstacles suscités par les autorités et aux difficultés matérielles; elle jette un pont entre l'héroïque génération d'érudits de l'École transylvaine et ceux qui eurent le bonheur de finaliser et de vivre la grande victoire de l'Union politique et culturelle de tous les Roumains, en 1918 ».

L'auteur a organisé la matière de sa monographie non seulement chronologiquement, mais aussi selon les problèmes soulevés. Il inventorie et analyse en premier lieu les initiatives et les réalisations de l'ASTRA, depuis sa fondation et jusqu'en 1918, année de l'accomplissement de l'État national unitaire roumain, son étude continuant ensuite jusqu'en 1950 lorsque l'Association s'est dissoute dans les conditions où sa mission historique s'était achevée. Il analyse ensuite la qualité intrinsèque des activités de l'ASTRA, considérée une société culturelle et scientifique de facture académique, capable donc d'exercices spirituels à contenus d'une densité prégnante, dont résultèrent des réalisations durables. Un autre chapitre, *l'Association et les problèmes du roumain* définit le poids même des préoccupations de l'ASTRA et nous semble un des chapitres les mieux venus de la monographie. En effet, les solutions préconisées par les membres et les collaborateurs de l'ASTRA en vue de conserver l'unité et le caractère de la langue roumaine, dans un contexte historique où une partie importante du peuple roumain se trouvait sous une occupation étrangère, sans cesse soumise à la terrible pression de la dénationalisation, témoignent, de nos jours encore non seulement de leur clairvoyance mais aussi d'une rigueur scientifique certaine.

Pamfil Matei analyse ensuite le système de propagande culturel en soi de l'ASTRA. Les principales directions d'action et ses objectifs, ses tactiques et sa stratégie et, par la même occasion il fait un tour d'horizon des véhicules de propagande proprement-dits: les publications de l'Association, dont, en premier lieu les *Annales*, la revue « *Transilvania* », l'hebdomadaire « *Foaia noastră* », le périodique « *Foaia poporului* », l'*Encyclopé-*

die roumaine (Ier volume, 1898, à Sibiu, IIe volume, 1900; IIIe volume, 1904), une œuvre de pionnier remarquable dans l'espace culturel de l'époque, les collections de livres de l'Association, groupés sous plusieurs titres génériques, en fonction des destinations des volumes publiés, la bibliothèque de l'Association, son musée historique et ethnographique, le musée national «Avram Iancu» de Vidra et d'autres établissements de large intérêt culturel, complémentaires ou satellites.

La position de l'Association à l'égard des paysans, des ouvriers et des intellectuels est à son tour analysée dans un chapitre à part, — une attention spéciale étant accordée à la mise en évidence des principales coordonnées de l'action. « L'orientation prioritaire vers les paysans, pense Pamfil Matei, s'explique par la majorité qu'ils représentent par rapport à toute la population des provinces roumaines de la seconde moitié du XIXe siècle, par les traditions progressistes de cette classe sociale, par la force révolutionnaire dont ils firent souvent preuve, par les valeurs matérielles et spirituelles qu'ils ont créées et conservées au long des siècles, par les qualités morales, souvent offertes en exemple à toute la société.

Enfin, l'auteur relève quelques aspects des rapports entretenus par l'Association avec les nationalités cohabitantes de Transylvanie et avec les officialités de l'époque, posant l'accent comme il se doit sur une réalité dépourvue d'équivoque. « L'attitude amicale des lettrés roumains, de la direction de l'Association et de la rédaction de la revue « *Transilvania* » à l'égard des Magyars et des Saxons, de même qu'à l'égard d'autres peuples, a été souvent affirmée et prouvée, avant autant qu'après l'acte historique de l'Union de 1918. »

C'est volontairement que, en écrivant ce compte rendu de la solide monographie de l'historien Pamfil Matei, je n'ai pas cité le nom des intellectuels roumains qui ont pris l'initiative de fonder l'ASTRA ou qui ont soutenu pendant près d'un siècle ses multiples activités d'ordre social, politique et culturel. L'auteur en donne la liste exhaustive, établissant des hiérarchies réelles, rétablissant des priorités effacées par le passage du temps. Opérer une sélection dans la foule des personnages qui peuplent sa monographie prendrait, implicitement, l'allure d'un acte d'injustice flagrante. Par sa nature et ses buts mêmes, l'ASTRA était fondée sur une solidarité foncière. C'est ce qui explique, plus que tout autre argument, son succès et sa solidité. Plus que la monographie d'une association culturelle et scientifique, Pamfil Matei a réalisé une excellente introduction dans la dramaturgie d'une combustion. Son livre est la monographie d'une passion.

MIHAI PELIN

RESTITUTIONS SIGNIFICATIVES

L'examen des vieux livres et manuscrits peut apparaître comme un domaine intéressant exclusivement les spécialistes et comme une activité dont on ne saurait plus attendre des découvertes sensationnelles. Or, loin d'être une activité marginale, l'investigation des archives et des vieux fonds de bibliothèque représente une contribution pas du tout négligeable à la connaissance du phénomène culturel roumain dans son déroulement temporel et à la réalisation d'une image plus complète et plus exacte de ce phénomène. C'est ce qui fait l'utilité de l'ouvrage de Florian Dudaş (*Manuscrisele româneşti medievale din Crişana* — « Les Manuscrits roumains médiévaux de Crişana » — éditions Facla, 1986) consacré aux manuscrits identifiés sur le territoire d'Arad, de Zărand et de Bihor, zone occidentale de la Transylvanie que ses caractéristiques culturelles situent parmi les principaux foyers de culture roumaine. Les plus anciens textes manuscrits de l'ouest de la Transylvanie datent du XVIe siècle, cependant que, à partir du milieu du XVIIe siècle, on y enregistre une intense activité de copistes érudits ayant donné de véritables monuments de culture. Le phénomène est lié à la circulation dans la zone occidentale de Transylvanie de vieux textes roumains imprimés, de ceux dû au diacre Coresi de Braşov tout d'abord.

L'auteur du volume présente les conditions historiques dans lesquelles s'est développé ce phénomène culturel, la mentalité de l'époque, les manuscrits réalisés par les copistes, depuis les plus anciens, tels que *Miscelaneul de la Chişlaz* (« Les Miscellanées de Chişlaz ») et *Fragmentul de la Hălmagiu* (« Le Fragment de Hălmagiu ») jusqu'à *Cartea românească de învăţătură* (« Le Livre roumain d'enseignement ») de

Voievozi, copié par Mihai Românul, et aux manuscrits du XVIIIe siècle. Florian Dudaş examine le contexte de leur apparition, leurs caractéristiques philologiques et graphiques, les filigranes, les sources et les filières de diffusion, la circulation, les typologies. L'ouvrage, le premier de ce genre consacré à cette importante zone culturelle, relève l'ampleur du phénomène — et son caractère synthétique et son large horizon permettent d'appréhender les dimensions inattendues de la civilisation du livre manuscrit de l'ouest transylvain et d'abord le grand nombre de copistes identifiés, dont certains étaient du pays, les autres itinérants; leur activité est reconstituée grâce à un remarquable effort de synthèse, d'analyse et de recherche comparative. Le répertoire des manuscrits roumains médiévaux de l'ouest de la Transylvanie « atteste l'activité dans ces contrées, au cours du moyen âge, de plus de 70 copistes érudits, auxquels on doit 239 textes en roumain ».

Une section de l'ouvrage est consacrée aux livres populaires en manuscrit et à la présentation des conditions historiques dans lesquelles ceux-ci sont apparus, à leur langue, à leur apport à l'affirmation unitaire de la culture roumaine ancienne écrite. La recherche identifie les sources utilisées, les voies de diffusion, la valeur littéraire, les types de livres (livres d'enseignement, recueils de chants religieux à huit voix, bréviaires, ménologes, homélies, légendes, incantations, versifications et romans populaires), décrit et interprète les données, tableaux synoptiques à l'appui. Une image complète y est de la sorte offerte, du climat culturel, des copistes, de la mentalité des lecteurs (mise en évidence par les notes marginales), de la genèse, l'identité et les caractéristiques des manuscrits, depuis les débuts jusqu'à « la phase représentative du phénomène culturel — l'aube des Lumières », qui implique la transition « de la conscience de soi à la conscience nationale ». Tous ces apsects donnent une idée de la valeur et de l'intérêt que peut susciter l'ouvrage de Florian Dudaş, ouvrage qui a le mérite d'avoir réalisé une ample synthèse systématique. D'autant plus que, comme l'auteur l'affirme, les livres roumains manuscrits de la Transylvanie occidentale « conservent également dans leurs pages d'autres témoignages écrits d'intérêt pour différents domaines de la science et de la culture, dont, tout d'abord, des efforts spirituels de la population roumaine de ces contrées pour l'unité et l'indépendance, pour la sauvegarde de la langue et de l'existence nationales ». En même temps, ils « présentent une littérature originale, d'époque, générée et affirmée dans des conditions culturelles spécifiques, toujours intégrée — au niveau et dans ses coordonnées naturelles — à notre culture nationale. »

GHEORGHE BULUŢĂ

L'IMPASSE DE LA MÉMOIRE

Les poèmes d'un livre de Mircea Ivănescu, intitulé tantôt *Poem* (« Poème ») tantôt *Poeme* (« Poèmes »), tantôt *Alte poeme* (« Autres poèmes »), tantôt — c'est le cas du livre en question — *Alte poeme nouă* (« Autres poèmes nouveaux » éditions Cartea Românească, 1986) — car l'auteur tient à attirer ainsi, par cette désuétude ironique, l'attention sur le continuum des mots (Lawrence Durrell) et d'états d'âme —, se ressemblent entre eux, ses volumes se ressemblent à leur tour, structurellement, et tous ressemblent au poète. Pas à sa personne physique, naturellement, elle aussi absolument à part, mais au moi lyrique, à peine dissimulé dans les vers, avec une humilité particulière qui subsume et dépasse l'orgueil, sous le nom du *narrateur*. L'unité stylistique et thématique est parfaite, c'est-à-dire évidente et mise en évidence, dans ce sens que rien ne se renouvelle, mais que tout s'approfondit de façon significative. Le poète appelle, bien à propos, cette situation « monotonie trompeuse », connotant de la sorte le caractère enveloppant de sa poésie qui, à l'instar d'une partition musicale transcrite dans des clés différentes, finit par devenir obsédante. Mircea Ivănescu sonde — pour ainsi dire — les espaces de la mémoire, s'évertuant à sauvegarder de sous la terrible pression du temps des tranches de vie, des visages, des états d'âme, des gestes. La mémoire y est la poésie même, qui peut fonder un monde: « fonder un être — un monde, non seulement / le monde nocturne / où se déroulent des scènes confuses / où un même personnage qu'on ne connaît pas de l'intérieur / comme soi-même — s'agite pareil aux ombres sur un mur / et s'efforce d'arriver

à temps, et toujours est en retard / à cause d'une attente, d'un chemin, d'un côté, de l'autre / tortueux / non, mais une ville où déambuler — se dit-on — / désormais, y faire des courses au marché, s'avancer à pas lents sur les quais, / et par les rues qui descendent entrecoupées, vers les vieilles maisons » *(comment construit-on un personnage)*.

Le thème essentiel de la poésie de Mircea Ivănescu est la solitude, tandis que les figures significatives en sont la *dissolution* et l'*absence*. À la tentative de la mémoire de récupérer le temps perdu s'oppose l'action simultanée d'une conscience hyperlucide, qui suspecte chaque geste d'inauthenticité et produit, au niveau du langage poétique, la rhétorique d'un doute constant. Les choses sont et, à la fois, ne sont pas mais le plus souvent elles auraient pu être, le « narrateur » reprenant toujours et toujours des souvenirs dont la signification, limpide autrefois, lui échappe maintenant. Entre *alors* et *maintenant* s'étend l'espace de l'absence où la mémoire, inutile, plonge avec volupté: « événement qui n'a jamais eu lieu / dans la vie aux mouvements spirituels et physiques — / (et le cours des événements signifie lui aussi glissement dans le temps / d'un endroit à l'autre — et enveloppé dans le temps et dans les gestes / comme dans un manteau de pluie — et en écartant / les immobilités, transparentes seulement en partie déplacé / ce qui veut dire, comme dans un conte, que par là / depuis longtemps personne n'est passée — entrer dans le temps, / avec des gestes, en renversant / les immobilités transparentes seulement en partie). De toute façon, un événement / que j'aurais voulu pouvoir narrer — et voilà qu'il n'existe même pas / un tel déplacement des gestes spirituels / sur ce tableau en alternant le blanc et l'obscur, / et ne demeurent que des labeaux de souvenir » (fragment de *pensée velléitaire)*. La poésie de Mircea Ivănescu crée avec lenteur, à travers des images ébréchées, un temps de l'attente frustrée, douloureuse, que le « narrateur » assume comme un destin. À l'impasse de la mémoire s'allie, dans ce drame de l'absence, la suspicion à l'égard des possibilités qu'ont les mots de découper un état d'âme et, de ce fait, les déterminants se multiplient, les comparaisons abondent, les techniques de composition sont étalées au grand jour. De nombreuses parenthèses sont incluses dans le poème, une sorte de discours métapoétique, à fonction explicative simulée, au fond, car n'expliquant rien, mais participant à l'instauration de l'atmosphère lyrique. Les métaphores ne révèlent point des significations cachées; enveloppent, tel un réseau aux mailles serrées, le sujet poétique, le fixant un instant, pour le perdre ensuite, comme s'il se refusait d'accepter l'hypostase, entraînant, sous un autre angle, une nouvelle série de topes: « nous la regardons de biais — elle lit — et il est clair que sans grande attention, / car les doigts de l'autre main, sur la table, jouent avec une sorte / d'impatience à peine polie — (et nous pensons) — ces paroles nous les plaçons / selon un balancement expressif — et elles ne parviennent jamais jusqu'à l'autre / être — autrement que comme certains agencements — et d'autres objets, / menues sculptures, bibelots, jeux réfléchissants brisés en prismes, / nous pouvons toujours en faire — et, naturellement, elle, eux peuvent les regarder avec une patience impatiente, comme dans les romans / aux rendez-vous, l'après-midi, sur la pelouse de derrière, côté jardin, / lorsqu'ils boivent du thé et se donnent des répliques intelligentes), et elle termine ensuite, et lève, / comme on le fait d'habitude, en riant, les yeux vers nous et nous dit / qu'elle ne sait comment prendre nos paroles, — et nous comprenons alors / que ce récit est fini lui aussi, / mais que d'abord, il nous faut l'écrire, / n'est-ce pas? — faire l'atmosphère au soleil d'été, après les jours d'avant — avec de la pluie — et avec les reflets trompeurs des souvenirs, / et certains gestes que nous lui avons suggérés, / et certaines paroles à elle, auxquelles nous donnons des significations et des nuances / minutieuses, qui, naturellement, ne lui diront pas grand-chose, / mais qui sont pour nous la vie, / c'est comme ça que nous songions à commencer . . . » (fragment de *lisant dans cet esprit difficile)*. Cette émission de poésie constante et égale, génératrice d'une ambiance lyrique particulière (« patience impatiente », dit le poète) risque parfois (bien rarement) de n'engendrer qu'ennui et confusion, comme dans les poèmes *quel hasard* et *en lui faisant, maintenant, le récit du manoir de la terreur*, où la voix du « narrateur » est fatiguée, si ce n'est l'attention du lecteur, entièrement sollicitée par la « monotonie trompeuse » de l'auteur. L'impact émotion-

nel produit par cette poésie est dû, pour une large part, non seulement au dramatisme contenu des états d'âme exprimés, mais aussi à la technique du poète, qui sait doser les effets, créer une atmosphère — presque exclusivement livresque —, valoriser la métaphore en la plaçant dans un contexte prosaïque, exploiter les vertus poétiques de la « pointe ». Nous voulons dire, en fait, que — outre une extraordinaire sensibilité, une rare capacité d'association et une imagination visuelle débordante — Mircea Ivănescu possède le savoir de la composition du poème. Voilà ces qualités réunies dans le troublant poème intitulé *il parle vite*, profonde parabole de la condition humaine: « l'élévation — ici, le souvenir de ce soir-là, oublié remémoré, / de nouveau oublié, lorsque nous nous promenions par les rues plus bas / de la tour des téléphones — et qu'il m'expliquait — avec précipitation, faisant rapidement jouer / les doigts avec lesquels il gesticulait, à travers les flammes tantôt couvant, tantôt jaillissant, lui éclairant, comme des torches défilant devant lui, / le visage — il me disait qu'il était pareil à une mouche avançant préoccupée — / toute à ses affaires, vues — je me le dis maintenant, à travers le prisme / de la vérité se décolorant graduellement en mensonge — / car la mouche a des yeux à facettes — et lui, il savait cela — / naturellement — et il me disait qu'elle avançait — toujours plus loin, / sur la table — et arrivant au bout — et n'ayant pas la sensation du plan où elle se trouvait, qu'elle continuait d'avancer / sur la largeur du panneau — et ne savait même pas qu'elle avait commencé / à descendre ».

Un problème important pour la poésie de Mircea Ivănescu est celui de l'étendue de sa réception, vu l'abondance des références et des allusions d'ordre culturel. Il va sans dire que, dans la poésie moderne, le côté livresque ne représente plus un rajout précieux (dans le sensdep réciosité), mais une modalité, non moins valable que les autres, d'exprimer une vision du monde. Car la sociologie littéraire d'aujourd'hui n'opère plus avec la notion de public, mais avec celle de publics. La poésie de Mircea Ivănescu est livresque et c'est en fonction de ce fait qu'elle choisit un certain public. Ou qu'elle est choisie par un certain public. Mais ce n'est pas tout ! À supposant, par exemple, que le nom de Milena, dans le contexte du poème *lisant dans cet esprit difficile* ne renvoie pas nécessairement le lecteur à l'épistolier de Kafka, l'une des connotations de la poésie est perdue, mais sa substance lyrique ne disparaît pas pour autant, la communication étant ainsi conservée. Autrement dit, le type de poésie pratiquée par Mircea Ivănescu offre plusieurs niveaux de lecture, mais n'en demeure pas moins toujours de la poésie. Une poésie originale sur le plan de l'expression, profonde sur le plan des idées, à ne pas confondre dans le paysage de la poésie roumaine de nos jours.

VALENTIN F. MIHĂESCU

NOUVELLES PARUTIONS

OUVRAGES ORIGINAUX

VERS

● ANDRONACHE, Vasile: *Stelaria*, IIe vol., éd. Cartea Românească ● DUȚĂ-MICLOȘANU, Gheorghe: *Cumpăna anotimpurilor* (« La Balance des saisons »), éd. Albatros ● GUGA, Romulus: *Poezii* (« Poésies »), étude introductive de Ștefan Augustin Doinaș, édition de Romulus Vulpescu, éd.Dacia ● LAURENȚIU, Dan: *Ave Eva*, Cartea Românească ● MIRAN, Alexandru: *Năvodul. Glose la Orestia* (« Le Filet de pêche. Gloses à l'Orestie »), éd. Cartea Românească ● TOPÎRCEANU, George: *Balade vesele și triste* (« Ballades joyeuses et tristes ») anthologie, préface, chronologie et bibliographie d'Ilie Dan, éd. Albatros ● VLAHUȚĂ, Alexandru: *Versuri și proză* (« Vers et prose »), préface de Tudor Vianu, coll. « Biblioteca Eminescu », éd. Eminescu.

PROSE. THÉÂTRE

● AGÂRBICEANU, Ion: *Nuvele* (« Récits »), édition et postface de G. Pienescu, série « Mari scriitori români », éd. Cartea Românească ● AGARBICEANU, Ion: *Arhanghelii* (« Les Archanges », roman), édition de G. Pienescu, série « Mari scriitori români », éd. Cartea Românească ● ANTON, Costache: *Intîlniri paralele* (« Rencontres parallèles », roman), éd. Cartea Românească ● BODUNESCU, Ion: *Drumul Tupşanilor* (« La Route des Tupşani », roman, 2 volumes), éd. Dacia ● BOGDAN, Dan: *Personaje în cristalin* (« Personnages en cristallin », proses), éd. Albatros ● CĂLINESCU, George: *Poezii. Teatru. Nuvele* (« Poésies. Théâtre. Récits »), anthologie, postface et bibliographie sélective de Valentin F. Mihăescu, série « Arcade », éd. Minerva ● CRISTACHE, Nicolae: *Bulgăre de nisip* (« Motte de sable », roman), éd. Albatros ● CROHMĂLNICEANU, Ovid S.: *Alte istorii insolite* (« Autres récits insolites »), éd. Cartea Românească ● DAVIDOVICI, Doru: *Lumi galactice. Colegii mei din neştiut* (« Univers galactiques. Mes collègues de l'inconnu », proses de science-fiction), éd. Scientifiques et Encyclopédiques ● ELIADE, Mircea: *Maitreyi. Nuntă în cer* (« Maitreyi. Noces aux cieux », romans), postface et bibliographie de G. Dimisianu, série « Arcade », éd. Minerva ● FATI, Petre Vasile: *Peripeţii de vacanţă* (« Aventures de vacances », récits), série « Cartea de vacanţă », éd. Sport-Tourisme ● GRUIA, Stelian: *Un an o viaţă* (« Une année, une vie », roman), éd. Cartea Românească ● GURĂU, Apostol: *Ispita mării verzi* (« La Tentation de la mer verte », prose brève), éd. Cartea Românească ● ISAC, Emil: *Proză. Teatru* (« Prose. Théâtre »), anthologie de Mircea Tomuş et Mircea Popa; préface, tableau chronologique, édition, notes de Mircea Popa, éd. Minerva ● IZVERNICEANU, Damian: *In Codrul Boşneagului* (« Dans le bois de Boşneagu », récits), choix des textes, édition, postface, glossaire de Ion Neaţă, éd. Facla ● POPOVICI, Eliana: *Cinstiţi meşteri mari...* (« Honnêtes grands artisans... », roman historique), coll. « Cutezătorii », éd. Albatros ● ORLEANU, Ada: *Hoţii în templu* (« Les Voleurs dans le temple », récits), éd. Cartea Românească ● REBREANU, Dan: *Freamătul munţilor* (« Le Frémissement des montagnes », récits), éd. Albatros ● STERIAN, Margareta: *Viaţa prin hublou* (« La Vie à travers le hublot », proses), éd. Dacia ● ŞTEFĂNESCU, Paul: *Ultima misiune* (« La dernière mission », proses), éd. Militaires.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE ET D'ART

● GRĂSOIU, Dorina: *Mihail Sebastian sau ironia unui destin* (« Mihail Sebastian ou l'ironie d'un destin »), série « Universitas », éd. Minerva ● GRIGURCU, Gheorghe: *Existenţa poeziei* (« L'Existence de la poésie »), série « Critică-Eseuri », éd. Cartea Românească ● IOSIFESCU, Silvian: *Descoperirea cunoscutului (Negruzzi, Stendhal, Mérimée, Cehov, Proust, Hogaş)* (« La découverte du connu. Negruzzi, Stendhal, Mérimée, Tchékhov, Proust, Hogaş »), série « Sinteze », éd. Eminescu ● ORNEA, Z.: *Viaţa lui Titu Maiorescu* (« La Vie de Titu Maiorescu », Ier vol.), éd. Cartea Românească ● PELIANU, Georgeta: *Acuarela românească în secolul XIX şi prima jumătate a secolului XX* (« L'Aquarelle roumaine au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle »), éd. Meridiane ● RADIAN, Sanda: *Portrete feminine în romanul românesc interbelic* (« Portraits de femmes dans le roman roumain de l'entre-deux-guerres »), série « Universitas », éd. Minerva ● SCARLAT, Mircea: *Istoria poeziei româneşti* (« Histoire de la poésie roumaine », IIIe vol.), série « Momente şi sinteze », éd. Minerva.

TRADUCTIONS

● BONNIER, Henry: *Prinţul* (« Le Prince »), traduction du français de Maria Ivănescu éd. Cartea Românească ● BRONTE, Charlotte: *Shirley*, roman, 2 volumes, traduction, de l'anglais de Dumitru Mazilu, préface et tableau chronologique de Dan Grigorescu, coll. « Biblioteca pentru toţi », éd. Minerva ● CARPENTIER, Alejo: *Ritualul primăverii* (« Le Sacre du printemps », roman), traduction de l'espagnol et notes de Dan Munteanu, coll. « Romanul secolului XX », éd. Univers ● DEL CASTILLO, Diaz Bernal: *Adevărata istorie a cuceririi noii Spanii* (« La véritable histoire de la conquête de la nouvelle Espagne »), 2 volumes, avant-propos, choix de textes et traduction de l'espagnol de Maria Breza, collection « Delfin », éd. Meridiane ● DURRELL, Gerald: *Familia mea şi alte animale* (« Ma famille et autres animaux »), traduction de l'anglais de Lidia Ionescu, éd. Univers ● IBAÑEZ, Vicente Blasco: *Mare nostrum*, traduction de l'espagnol d'Elena Dumitrescu, éd. Univers ● JASPERS, Karl: *Texte filosofice* (« Textes philosophiques »), préface de Dumitru Ghişe et George Purdea, choix des textes de Bruno Würtz et George Purdea, traduction de l'allemand et notes de George Purdea, contrôle de la traduction de Vasile Dem. Zamfirescu, coll. « Idei contemporane », éd. Politiques ● LUIS, Augustina Bessa: *Sibila* (« La Sibylle », roman), traduction de l'espagnol de Mioara Caragea, avant-propos de Dan Caragea, coll. « Romanul secolului XX », éd. Univers ● LESSING, Doris: *O coborîre în infern* (« Une descente aux enfers », roman), traduction de l'anglais de Virgiliu Ştefănescu-Drăgăneşti, coll. « Globus », éd. Univers ● LUKÁCS, Georg: *Ontologia existenţei sociale* (« L'Ontologie de l'existence sociale »), IIe vol., traduction de l'allemand de George Purdea, Radu Stoichiţă et Vasile Dem. Zamfirescu, coordination terminologique de Vasile Dem. Zamfirescu, éd. Politiques ● MEINCK, Willi: *Uluitoarele aventuri ale lui Marco Polo* (« Les Aventures extraordinaires de Marco Polo »), 2 volumes, traduction de l'allemand de Romulus Guga et Ileana Foişorcanu, éd. Dacia ● SHAKESPEARE: *Opere complete* (« CEuvres complètes »), Ve vol. *(Jules César)* — traduction de Tudor Vianu; *Comme il vous plaira* — As you like it —, traduction de Virgil Teodorescu; *La Nuit des Rois* —, traduction de Mihnea Gheorghiu; *Hamlet*, traduction de Leon D. Leviţchi et Dan Duţescu), édition et commentaires de Leon Leviţchi, notes de Virgiliu Ştefănescu-Drăgăneşti, coll. « Ediţii critice », éd. Univers ● VARGAS, Llosa, Mario: *Războiul Sfîrşitului lumii* (« La Guerre de la Fin du monde », roman), traduction de l'espagnol de Mihai Cantuniari, éd. Cartea Românească ● VERNE, Jules: *Satul aerian. Inchipuirile lui Jean Marie Cabidoulin* (« Le Village aérien ». « Les Chimères de Jean Marie Cabidoulin », romans), traduction du français de Sanda Radian, coll. « Biblioteca Jules Verne », éd. Ion Creangă ● WICKERT, Erwin: *Misiunea. Un roman despre China imperială* (« La Mission. Un roman sur la Chine impériale »), traduction de l'allemand de Cristina Petrescu, éd. Univers ● *Hyawatha*, légendes des Peaux-Rouges cueillies par H. W. Longfellow et raconté en roumain par Gh. D. Vasile, éd. Ion Creangă ● xxx, *Hrană pentru şase miliarde* (« De la nourriture pour six milliards »), Conférence du Club de Rome, septembre 1983, étude introductive du professeur Tiberiu Mureşan et dr Eugen Buciuman, choix des textes et coordination de dr Eugen Buciuman, traductions de différentes langues de Elena Oprea Frăţilă, Doina Modoran, Viorela Marian et Nataşa Nedelescu, coll. « Idei contemporane », éd. Politiques.

MIHAI SCHWEFFER

NOS COLLABORATEURS

RADU P. VOINEA (n. 1923), docteur ingénieur, président de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, professeur chef de département à l'Institut Polytechnique de Bucarest, recteur de l'Université culturelle-scientifique de Bucarest, président de la Commission nationale de tensiométrie, membre du Bureau du groupe national roumain Pugwash, président du groupe parlementaire roumain pour la sécurité et la coopération en Europe, membre titulaire de l'Académie européenne des sciences, des arts et des lettres. Beaucoup d'ouvrages dans le domaine de la mécanique théorique et appliquée, de la résistance des matériaux, de la théorie de l'élasticité et de la plasticité, des vibrations. A élaboré, en collaboration avec le professeur Mihai Atanasiu, une théorie originale fondée sur des propriétés topologiques et projectives des ensembles de droites et de vis géométriques (la « Méthode de cycles indépendants »).

ANTON DUMITRIU (né en 1905), le logicien roumain le plus important, docteur en philosophie, ancien professeur à l'Université de Bucarest, membre de plusieurs sociétés scientifiques d'Europe et des États-Unis. Contributions de notoriété internationale dans le domaine de la logique symbolique (les volumes *La Logique nouvelle*, *La Logique polyvalente*) et de l'histoire de la logique (*Le traité d'Histoire de la logique*, Ière édition, 1969, IIe édition, 1975, traduit aussi à l'étranger). Autres ouvrages : *Occident et Orient* (1943), *Philosophia mirabilis* (1974, *Le livre des rencontres admirables* (1981), *Aletheia — essai sur l'idée de vérité dans la Grèce antique* (1984), les deux derniers réunis et complétés par les études du recueil *Science et connaissance*, dans le volume *Essais* (1986).

ŞTEFAN PASCU (n. 1914) membre de l'Académie, professeur à l'Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca, membre de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, président du Comité National Roumain des Historiens, président d'honneur de la Commission internationale de démographie historique. Riche activité dans le domaine de l'histoire médiévale et moderne de la Roumanie, de même que dans celui de l'édition des sources historiques. Spécialiste de l'histoire de la Transylvanie. Ouvrages : *Petru Cercel et la Valachie à la fin du XVIe siècle* (1944), *Histoire de la Transylvanie* (1944), *Les Révoltes paysannes de la Transylvanie* (1947), *Les Métiers en Transylvanie jusqu'au XVIe siècle* (1956), *Bobîlna* (1963), *La Grande Assemblée Nationale de Alba Iulia* (1968), *Le Voïvodat de Transylvanie* (vol. I—III, 1971—1986), *La formation de la nation roumaine* (vol. I—II, 1983), *Qu'est-ce que la Transylvanie?* (1984) ainsi que de nombreux autres livres et articles.

GEORGE MUNTEAN (n. 1932) critique et historien de la littérature, folkloriste, licencié ès lettres de l'Université de Bucarest, chercheur scientifique principal à l'Institut d'histoire et théorie littéraires « G. Călinescu » de Bucarest. Auteur des ouvrages *Recherches littéraires* (1969), *Interprétations et repères* (1982). A publié des éditions des œuvres de G. Călinescu, Vladimir Streinu, Dinu Pillat et des recueils de folklore roumain. Etudes et articles parus dans les publications de spécialité.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sector Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest—Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rembam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casabianca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phat Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

43434

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN;** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Ivo Misica, P.O.B. 206.

43 434

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Serban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie